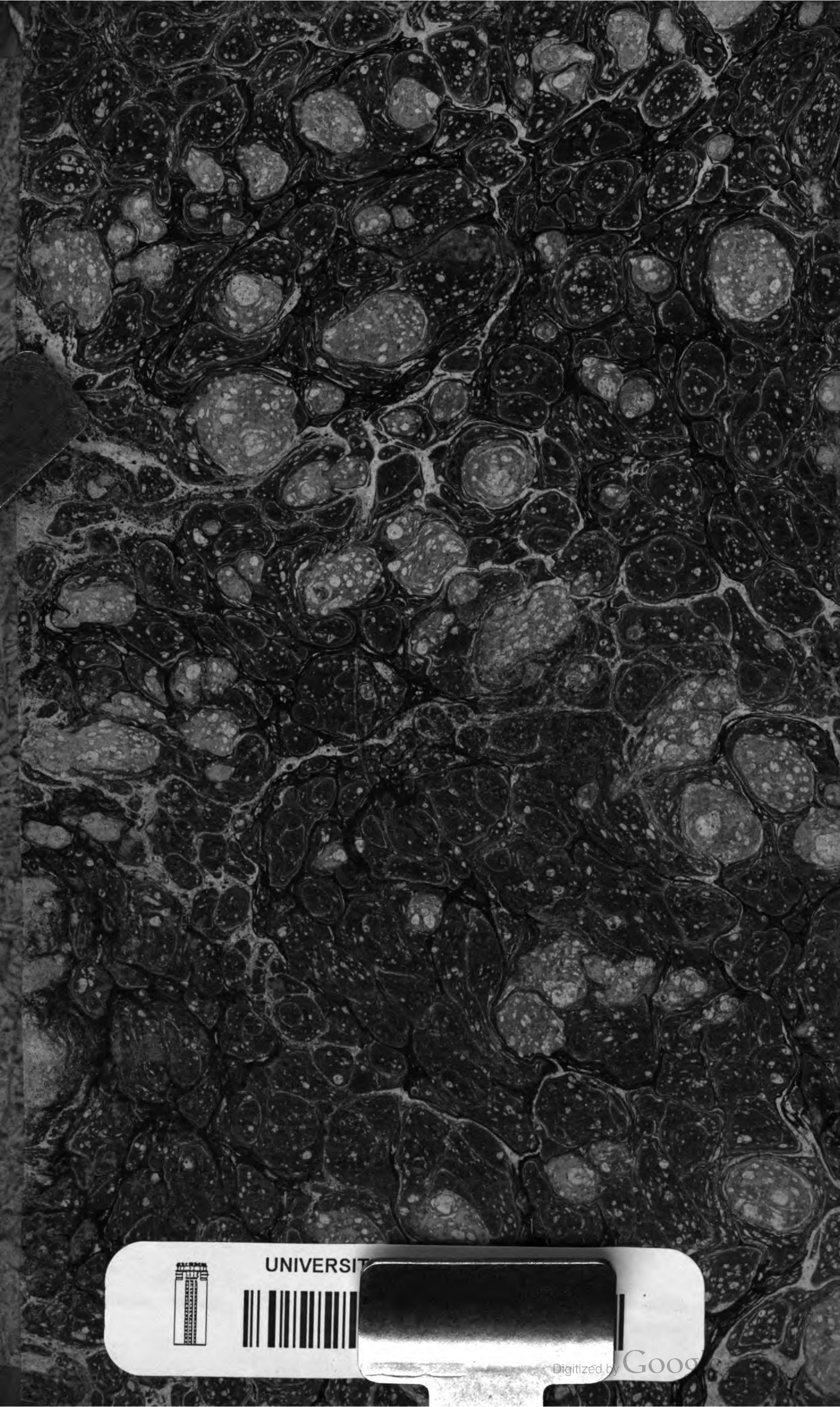
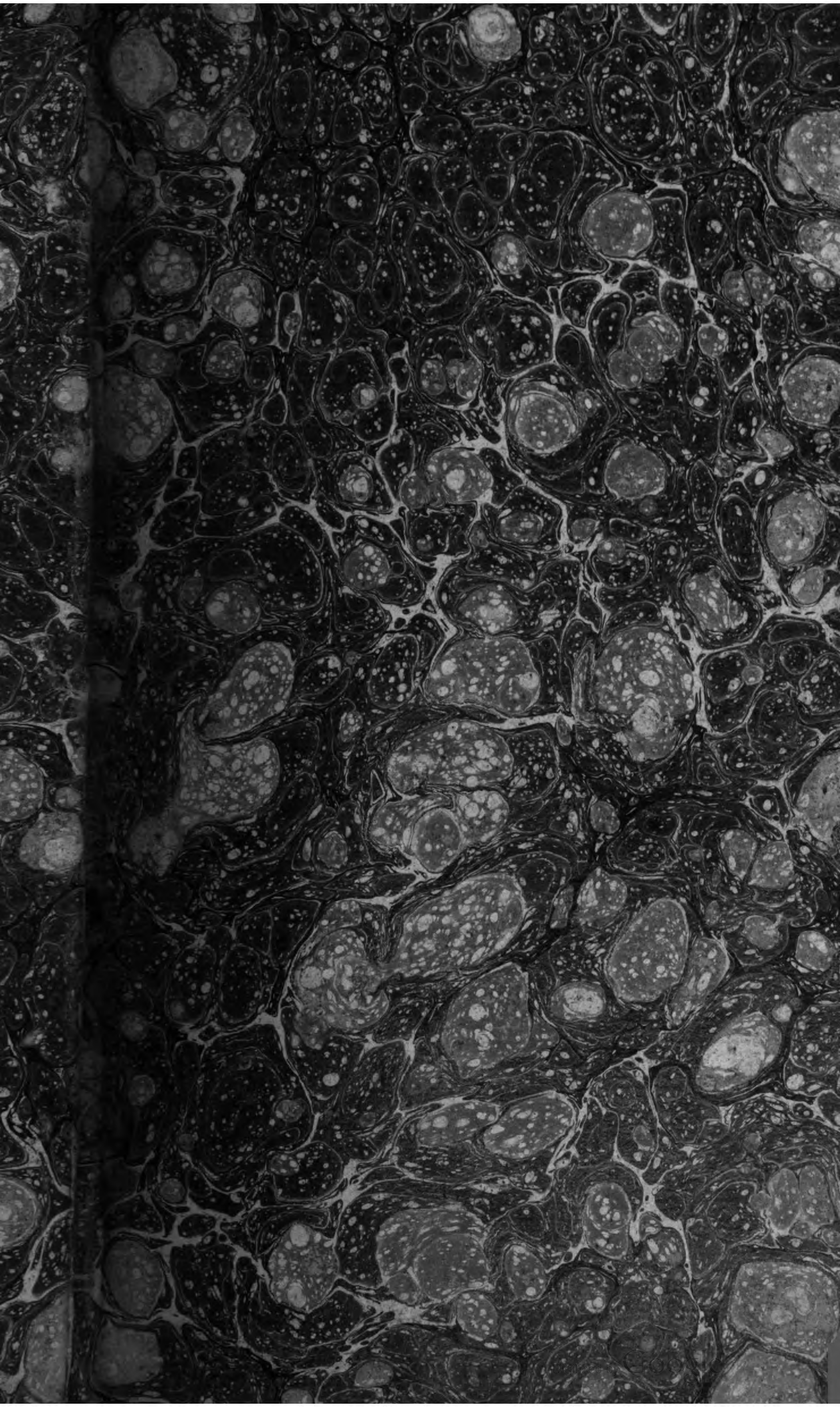


...umnum
Rursus et Orpheæ carmine, lessa, lyræ.


UNIVERSIT
Digitized by Goog



ÉLÉGIES

DE

PROPERCE.

I.

ÉLÉGIES

DE

PROPERCE,

TRADUITES DANS TOUTE LEUR INTÉGRITÉ,

Avec des Notes interprétatives du Texte et de la Mythologie de l'Auteur;

Et des figures gravées sous la direction de PONCE, d'après les dessins de MARILLIER.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

PAR M. DELONGCHAMPS.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE A. EGRON.

A PARIS,

CHEZ L. DUPRAT, LETELLIER ET C.ie,

Rue Saint-André-des-Arcs, n°. 46.

1802.



A MADAME

CHARLOTTE DE NOAILLES.

MADAME,

De tous les Poëtes érotiques de l'antiquité, Properce méritoit le mieux de paroître dans notre langue sous les auspices de la beauté, des grâces et des talens; et je n'ai trouvé qu'en vous ces qualités réunies au degré nécessaire pour forcer l'indulgence des lecteurs en faveur de son Interprète, dont vous protégez les essais. Vous lisez couramment, Madame, ce Poëte enchanteur que si peu d'hommes entendent, et qu'on a longtems si mal jugé, parce qu'on ne l'entendoit pas. J'ose espérer, qu'en voyant votre nom

à la tête de cette nouvelle Édition du Properce françois, les plus opiniâtres diront : La version est fidèle, CHARLOTTE DE NOAILLES y donna son attache.

Je suis avec respect,

MADAME,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

P. DELONGCHAMPS.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Tout ce qu'on sait de la vie de Properce se réduit à ce qu'il nous en apprend dans quelques-unes de ses Élégies. On y voit qu'il naquit à Mévanie, aujourd'hui Bevagna, dans le duché de Spolette; et l'on conjecture que son père étoit Chevalier romain, qu'il prit parti pour Antoine, et qu'après la bataille d'Actium, il fut sacrifié au ressentiment du vainqueur. Ce qu'il y a de certain, c'est que Properce traîna ses premières années dans une obscure indigence, et qu'il dut à ses vers l'éclat qu'il sut répandre sur les restes de sa vie, qui fut tout au plus de quarante ans. Favori d'Auguste, ami de Mécène et de Cornélius Gallus[1], son rival dans l'Élégie, il obtint d'assez bonne heure cette considération qui est le partage des talens que la faveur met en lumière. Cet encouragement ne pouvoit manquer à Properce, sous le règne d'un empereur, dont la politique s'appliqua surtout à captiver les

trompettes de la Renommée[2]; qui, à force de bienfaits versés sur les gens de lettres, étouffa dans leur cœur la voix du patriotisme, et sut entraîner les Muses dans le parti de la tyrannie.

Properce avoit d'autant plus de titres aux caresses du tyran[3], que son âme naturellement flexible pouvoit s'abaisser au ton de l'éloge, ou s'élever à celui de la satire. Je dis s'élever, parce qu'il n'eût pas fallu moins d'héroïsme que de talent, pour braver dans un poëme, cette idole affermie sur les ruines de la liberté romaine. La souplesse de ce génie naissant ne dut point échapper à l'œil scrutateur de Mécène, dont toute l'activité se bornoit à ménager d'illustres flatteurs à son maître[4]. Il essaya d'attirer Properce dans la carrière de l'épopée, aux conditions qu'il choisiroit Auguste pour son héros. L'Amour devoit fixer notre poëte dans le champ de l'Élégie[5], et il se refusa constamment à de si puissantes sollicitations. Mais la manière dont il se déclare inférieur à cette grande

entreprise, prouve combien il étoit capable d'y réussir; et la pièce qui atteste son refus, est un monument qui laisse à douter si la Nature réservoit au seul Virgile la gloire d'enfanter le chef-d'œuvre de la poésie latine. Le sublime qui caractérise plusieurs autres Élégies de Properce, justifie également le choix que Mécène avoit fait de lui pour célébrer les triomphes d'Auguste. Tout ce qui constitue la perfection de l'Ode, se trouve réuni, à la mesure près[6], dans ces divers poëmes, auxquels Horace lui-même n'oppose rien de plus rapide et de plus majestueux. Quelle magnificence dans l'expression de Properce, toutes les fois qu'il a de grands objets à décrire! C'est par l'expression surtout qu'il égale peut-être Horace et Virgile; c'est par l'expression qu'il mérite un rang dans cette première classe qu'on leur assigne trop exclusivement. Il ne leur est point inférieur pour la richesse des images qui, toujours présentées dans ses écrits sous les couleurs du sentiment et de la volupté, ravissent à la fois l'imagination, l'âme et les

sens. Quant aux sujets qui sont la matière et le fond du grand nombre de ses poésies, c'est avec Ovide et Tibulle qu'ils vont nous offrir un nouvel objet de comparaison. Sans doute qu'à cet égard, Properce est aussi loin de Virgile, que l'Élégie est au-dessous du Poëme Épique; mais il suffit pour sa gloire, qu'il n'ait pas moins atteint la perfection du genre élégiaque, que Virgile celle de l'épopée.

Avancer qu'on le croit supérieur à Tibulle, dans une carrière où la renommée de celui-ci semble avoir prévalu, c'est, je l'avoue, fronder l'opinion d'un grand nombre de lecteurs, ou plutôt de ceux qui ne lisent point, ou qui, n'ayant lu que Tibulle, oublient que les difficultés du texte de Properce ont lassé leur paresse, et leur ôtent par conséquent la faculté de le juger en connoissance de cause. Il est cependant vrai que l'amant de Délie, ce poëte si touchant, si pur, si voluptueux, est souvent foible, minutieux, trop uniforme; que ses tournures

sont presque toujours les mêmes ; que la tendresse du sentiment qui le caractérise, dégénère quelquefois en apathie ; qu'alors sa langueur ressemble plus à l'assoupissement du sommeil, qu'à l'abattement de la tristesse ; que son feu n'échauffe guère, qu'il ne brûle jamais ; qu'en un mot, c'est quelquefois un amant sans énergie, qui se plaint froidement, lorsqu'il devroit exhaler des fureurs. La sphère dans laquelle il s'exerce est d'ailleurs fort bornée, et pour peu qu'il s'en écarte, il tombe au-dessous de la médiocrité ; dès que l'amant s'éclipse, on ne retrouve plus le poëte. Son panégyrique de Messala est un monument indigne du beau siècle qui le vit naître : la stérilité du versificateur s'y fait sentir à chaque phrase [8]. Convenons cependant qu'il règne dans ses Élégies une douce mollesse, une mélancolie soutenue, qui rachètent peut-être des défauts qui ne sont, après tout, que l'excès du sentiment qui l'absorbe toujours, et qui paroît l'endormir trop souvent. Mais cette langueur si touchante ne se trouve-t-elle pas au

même degré dans Properce, sans le mélange des taches justement reprochées à son émule? Pourquoi donc accorderoit-on à ce dernier une préséance que notre poëte lui dispute à tant d'autres titres? Ses sanglots sont-ils moins du ressort de l'Élégie, que les soupirs de Tibulle? et parce qu'il aime avec plus d'emportement, son amour en est-il moins dans la nature? Intéressera-t-il moins, parce qu'il est plus malheureux? les infidélités de Cynthie devoient-elles l'affecter foiblement? devoit-il décrire le triomphe d'un rival heureux, de ce ton paisible qui affadit quelquefois dans Tibulle?

Properce ne connoît de tranquillité que cette mélancolie sombre qui présage l'explosion de la fureur; le calme dont il semble jouir, n'est que l'épuisement du désespoir. Mais que la Nature le guide sagement dans l'ivresse même de sa douleur! comme ses transports sont toujours réglés sur la mesure de ses peines! comme il s'irrite ou s'appaise selon qu'il est plus ou moins malheureux!

Que le repentir lui ramène une infidèle, sa joie se ressent d'abord de ses longues sonffrances ; et l'on y démêle une teinte mélancolique qu'entretiennent les réminiscences du malheur. Cette impression s'efface à la longue, et le profond contentement de son âme respire enfin dans chacun de ses vers. Mais une nouvelle perfidie le replonge dans une nouvelle crise ; et c'est alors que rien n'est sacré pour son désespoir : son âme aliénée se répand en imprécations contre les Dieux même ; toute la nature est complice de Cynthie ; et l'ingrate est l'unique objet qu'il n'a pas le courage de haïr.

Que l'ingénieux Ovide est inférieur à notre poëte ; que ses saillies, ses jeux de mots, ses antithèses sont incompatibles avec le sentiment qu'il prétend décrire ; comme il délaye, comme il tourmente sa pensée ; comme il est fécond en paroles oiseuses ! Et sa Corinne, quelle femme sans caractère et sans physionomie ! c'est un être

d'imagination, que l'esprit d'Ovide a créé, que son cœur n'a jamais connu, et qui, sans doute, n'exista que dans les écrits de ce poëte. Il a beau gémir dans ses Tristes, on ne sauroit le plaindre. Jamais le lecteur ne partage avec lui les horreurs de son exil, qu'il eût moins détaillées, s'il les eût mieux senties. Ces prétendues Elégies, que l'adulation refroidit à chaque page, ne peignent qu'un courtisan ennuyé qui fait de l'esprit dans un désert. C'est en vain qu'il essaie de toucher et d'attendrir; il ne sait que plaire, amuser, et quelquefois instruire. La vraie douleur s'exhale sans apprêt; et la sienne est fausse, puisqu'elle se permet l'antithèse et les subtiles recherches du bel-esprit. Ce n'est point sur ce ton que soupire Tibulle, que Properce gémit. Osons le dire, le sublime auteur des Métamorphoses n'est trop souvent qu'ingénieux et brillant dans ses autres poésies [10]. Ses Héroïdes, plus simples, plus naturelles, bien plus touchantes que ses Amours et son Art d'aimer, n'ont pas le même caractère d'affectation; mais le style

en est moins soigné, moins élégant, et peut-être moins pur. L'auteur n'a pas toujours su transmettre à ses expressions l'intérêt et la grâce du sentiment qui anime ses pensées. D'ailleurs le langage quelquefois trop familier de ses personnages, n'y prend pas toujours le caractère convenable à leur dignité. Ce n'est que dans Properce qu'on trouve, du moins chez les anciens, les vrais modèles de l'Héroïde. Pour s'en convaincre, il suffit de lire les Élégies III et XI de son IVème Livre. Toutes les richesses de l'imagination sont prodiguées dans ces deux pièces, sans que cette pompe étouffe une étincelle du sentiment qui les enflamme.

On doit conclure de ce parallèle entre Tibulle, Ovide et Properce, que ce dernier a bien des titres à cette préséance, qu'Ovide surtout ne sauroit lui disputer; et le premier de ses droits est ce beau simple qui distingue les chefs-d'œuvres antiques, qu'Ovide n'a jamais soupçonné, et qui peut-être n'est point assez varié, assez animé dans Tibulle.

Faute de bien entendre Properce, quelques lecteurs lui contestent ce mérite. L'abus des métaphores est d'abord un reproche qu'on ne manque pas de lui faire; mais ces figures, que la passion, où le génie suggère comme un supplément à la disette du langage ordinaire, ne sont, dans notre poëte, qu'une expression plus vraie du sentiment mis en images. Des couleurs moins tranchantes ne rendroient que la moitié de ses idées, et pour montrer son âme toute entière, il est, pour ainsi dire, forcé de lui donner un corps.

On le trouve d'ailleurs hérissé d'une foule de mots, pris dans une acception particulière à son génie, et qui semblent déroger à la pureté caractéristique des autres chefs-d'œuvres contemporains. Qu'on suppose Virgile aussi peu lu que Properce, et la prédilection qu'il accorde à certains mots, fournira la même objection contre la pureté de son style. Qui ne sait pas que tout grand peintre a sa touche distinctive, une manière qui lui est propre, un faire qui n'est qu'à lui?

Ses transitions, ajoute-t-on, ne sont point assez marquées. J'avoue qu'elles ne sont ni verbeuses, ni traînantes; et l'on ne peut qu'applaudir à l'enthousiasme qui lui fait supprimer ces idées intermédiaires, que la raison suppose et que la poésie craint d'énoncer. La marche du raisonnement n'est pas la même chez le poëte et chez le dialecticien. L'un se traîne languissamment des principes aux conséquences; l'autre franchit d'un vol audacieux l'intervalle qui les sépare. Mais quelque rapide que soit ce passage, on doit l'apercevoir; et je conviens qu'il n'est pas toujours assez sensible chez Properce. Dans celles de ses Élégies qui ont le vrai caractère de l'Ode, et plusieurs sont dignes de ce titre; il en est où peut-être la fougue de son génie l'emporte au-delà des bornes d'une exacte logique. Le désordre sublime qu'il s'y permet, n'y paroît pas toujours l'effet de l'art recommandé par Boileau. Mais ces exemples d'incohérence absolue sont du moins très-rares dans notre auteur, et sans doute il faut s'en

prendre à l'incorrection de l'unique manuscrit qui nous a transmis ses poésies.

On lui reproche encore cette variété de tours inconnus à quiconque n'a pas fait une étude approfondie de la langue latine, et qui n'en sont pas moins dans le génie de cette langue; qui reproduisent cent fois le charme qu'on éprouve à une seconde lecture de ses chefs-d'œuvres, mais qui, à la première, semblent justifier la lassitude et provoquer le découragement du lecteur. De cette abondante variété naissent, on l'avoue, quelques nuages; et ce n'en est pas moins un de ses titres à notre prédilection [11]. L'obscurité qui en résulte, vient, comme on l'a dit, de ce que la langue latine ne nous est point assez familière : car enfin, ce ne sont pas des locutions grecques ou hébraïques qui nous arrêtent à la lecture de Properce; toutes ses constructions sont purement latines. Il est vrai que rarement elles sont les mêmes; et qu'un distique expliqué, il faut souvent travailler sur nouveaux frais pour entendre

le suivant : voilà ce qui refroidit la curiosité, ce qui déconcerte l'émulation. Ne rendons point le génie responsable de notre impatience, et n'accusons que leur paresse, si le texte de Properce offre au grand nombre des lecteurs un champ si difficile à défricher.

C'est faute de bien connoître la Mythologie, qu'on est surtout rebuté dans plusieurs endroits de ce poëte trop savant pour être toujours au niveau de l'ignorance. Mais l'emploi non moins heureux que fréquent, qu'il fait des traits les moins connus de la fable, entraîne des obscurités qu'il est aisé de pénétrer en s'instruisant.

Ses allusions à quelques usages de l'ancienne Rome répandent aussi sur ces Élégies des ténèbres où l'on est plus excusable de ne pas se reconnoître. Si, dans ce cas, le flambeau de l'histoire ne vient pas nous éclairer, on est bien forcé de recourir aux lumières du bon sens, et de se contenter des suppositions qu'il indique.

Il suit de ces réflexions, que les difficultés de Properce n'ont point ce caractère incompatible avec le beau simple qui n'est autre chose que la perfection dans tous les arts de génie; mais elles tiennent à des beautés d'un ordre trop supérieur, pour céder au premier effort d'une attention ordinaire. Ce sont des fleurs dont quelques épines défendent l'accès à des mains vulgaires, et qui n'en ont que plus d'éclat aux yeux des vrais amateurs. Qu'on n'imagine pas qu'Horace et Virgile soient beaucoup plus accessibles au lecteur que l'habitude n'a point familiarisé avec leurs chefs-d'œuvres. Mais on chargea notre enfance d'en lever le premier voile; et à peine nous reste-t-il quelque souvenir de ce travail fastidieux, qui sans doute eût rebuté notre émulation dans l'âge de l'indépendance.

D'ailleurs, il existe dix versions françoises d'Horace et de Virgile; et nous n'avions pas une seule traduction de Properce: car on ne doit point honorer de ce titre le volume

de *non sens*, où le bon abbé de Marolles semble s'être surpassé lui-même en infidélités. Le Commentaire de Passerat, encore plus bel-esprit que savant, est un monument fastueux [12], où ce Scoliaste a moins eu pour objet d'éclaircir le texte de Properce, que d'étaler une érudition minutieuse. Béroalde, dans l'espèce d'apocalypse qu'il nous a donnée sur ce poëte, n'est pas moins obscur que le texte qu'il paraphrase ; d'ailleurs, c'est aux allusions qu'il s'arrête presque uniquement ; et ses conjectures, trop souvent hasardées, supposent moins de connoissance de l'histoire que de présomption dans sa manière d'y suppléer. Les notes de Scaliger ne portent guère, selon l'usage, que sur les endroits qui n'ont pas besoin d'éclaircissement, et s'il touche quelquefois aux difficultés de Properce, c'est pour les trancher, et non pour les résoudre : souvent il substitue une expression de son cru à celle qu'il n'entend pas. Le fruit de cette manie est de dénaturer la pensée de l'auteur, et de mettre une idée commune à la place

d'un trait de génie qu'il retranche, ou qu'il énerve en le déplaçant. Le texte de Properce ainsi mutilé par Scaliger, est donc nécessairement défectueux; je n'ai pas cru devoir l'adopter dans cette édition, où l'on ne s'est permis qu'un petit nombre de corrections indispensables.

On conçoit qu'avec de pareils guides, on n'a point de progrès à espérer dans l'étude de Properce; aussi n'est-ce pas dans leurs livres, mais dans celui de la Nature qu'on doit surtout l'étudier. La nature est l'unique commentaire des grands poëtes. Tout est chez eux sentiment ou description; il ne faut qu'un cœur et des yeux, pour jouir de leurs richesses. Le secret de leur magie se réduit à bien sentir, à bien voir. Tout lecteur sensible est donc né pour entendre Properce. Il y a peu d'hommes qui ne se soient trouvés dans les situations, qui n'aient aperçu les objets qu'il décrit; et pour bien saisir l'esprit de ce poëte, il suffit de se les rappeler. Mais cette réminiscence n'est point

une affaire de mémoire ; elle dépend de l'énergie de l'âme ; et il y a si peu d'âmes énergiques, si peu de lecteurs qui sachent se pénétrer des passions, dont ils n'ont que le tableau sous les yeux !

La difficulté de traduire le génie, naît ordinairement de ce défaut dans ceux qui traduisent ; de là vient que la plupart de nos traductions sont froidement littérales. La fidélité d'une version consiste à bien rendre l'intention de son auteur ; et l'on conçoit que, si cet auteur est poëte, ce sont des sentimens et des images poétiques qu'il s'agit de reproduire [15] ; ce qui ne peut s'exécuter de sang-froid, et dans le sommeil des passions qui ont dirigé le pinceau, qui ont échauffé l'âme du peintre que l'on copie. Ce n'est donc point en se rendant esclave de la lettre, qu'on traduira fidèlement un poëte tel que Properce, puisque l'expression françoise, qui semble correspondre à celle du latin, est souvent foible et languissante, lorsque le texte est énergique, plein de

mouvement et de vie. C'est dans la situation même qu'il faut chercher cette expression. Le seul moyen de la trouver, est de s'emparer du sentiment qui la créa, de se le rendre propre au point d'oublier qu'on traduit, et de prétendre aussi à toute la gloire d'un nouvel enfantement. L'ouvrage du sang-froid sera de retrancher les superfluités, et de suppléer aux omissions que peut entraîner cette méthode. Il n'est point de production littéraire, dont la perfection ne soit le fruit d'une sorte d'enthousiasme; et l'art de traduire est moins indépendant qu'on ne le pensoit autrefois, des influences du génie[14]. Ce principe se trouve justifié par un petit nombre d'excellens ouvrages dans ce genre de littérature; on ne sauroit contester le mérite de la création à quelques traductions du siècle qui vient de finir.

Sans prétendre m'associer à la gloire des plus célèbres interprètes de la belle antiquité, j'ai du moins l'avantage d'avoir évité, comme eux, cette servitude incompatible avec la

fidélité bien entendue qui manque toujours aux versions trop littérales[15]. Si la mienne obtient quelque indulgence, je dois cette faveur à la liberté que je me suis donnée de négliger quelquefois la lettre de Properce, pour mieux m'asservir à son intention. Je me suis fait une loi de cette liberté, toutes les fois que les images trop découvertes de ce peintre peu sévère, m'ont paru blesser la délicatesse de notre langue plus chaste que la latine; j'ai souvent sacrifié des équivalens assez heureux, à la décence que tout honnête homme doit s'imposer en écrivant. Dans quelques circonstances moins importantes, j'ai cru devoir arrêter aussi l'essor de ma plume, en faveur du grand nombre des lecteurs à qui Properce n'est point familier; et qui, pour pénétrer dans ses obscurités, ont besoin d'y marcher sur les traces d'un guide complaisant. J'ai d'ailleurs considéré qu'avant d'embellir un terrein, il falloit le défricher, et qu'étant le premier traducteur de Properce[16], je pouvois tirer quelque mérite d'en éclaircir le texte.

Pour concilier le double intérêt de l'agrément et de l'utilité, j'ai renvoyé dans les Notes tous les éclaircissemens, dont la version n'étoit pas susceptible; et c'est en donnant le plus grand soin à cette partie de mon ouvrage, que je me suis applaudi du désintéressement qui guidoit ma plume. Ce travail est ordinairement en pure perte pour la vanité de l'auteur; mais de tous les poëtes anciens, Properce est celui qui a le plus besoin de notes grammaticales et historiques. Ses fréquentes allusions à la Mythologie, dont les principaux traits sont des dogmes peu respectés dans ses ouvrages, exigeoient surtout un grand nombre de notices, sans lesquelles plusieurs passages seroient demeurés obscurs, même à côté de la traduction. C'est en général dans ces Remarques, qu'on trouvera la clef des endroits de Properce les plus difficiles.

Ce qu'il sous-entend, ce qu'il faut sous-entendre avec lui, pour le suivre dans son vol, est une des principales sources de

ces difficultés ; mais ce seroit ralentir son essor, ternir ses couleurs, éteindre sa flamme, que de remplir dans une traduction les vides prétendus qu'une logique trop timide croit apercevoir dans le texte de cet auteur. Aussi ne hasardé-je point dans la mienne d'insipides et froids supplémens; je dois être encore plus fidèle au génie de Properce qu'aux lois de cette logique minutieuse. Mais ce qu'il faut m'interdire comme interprète de son esprit, je dois me le permettre comme apologiste de sa raison. La première de mes remarques sur chaque Élégie sera donc surtout consacrée, dans cette édition, à rendre plus sensible l'enchaînement des idées qui se tiennent par des fils trop déliés pour le commun des lecteurs. J'énoncerai souvent pour cet effet, celles de ces idées qui supprimées sur le papier, ne s'en placent pas moins dans l'imagination, le cœur et l'esprit de quiconque sait lire Properce.

Ces remplissages scrupuleusement écartés

de la traduction, seront au moins indiqués dans les notes, dont ils feront le premier mérite. Un de nos torts fut de les négliger dans la première édition de cet ouvrage; je me félicite d'être à tems de le réparer dans celle-ci.

REMARQUES

SUR LE DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

[1] *Cornelius Gallus, son rival dans l'Élégie.* C'étoit le second Mécène de la cour d'Auguste. On sait avec quel succès il cultiva la poésie; mais, une exceptée, les Élégies qu'on lui attribue sont d'un certain *Maximianus Gallus*, dont la froideur décèle à chaque vers la vieillesse et les infirmités qu'il décrit si pesamment. Celle qui nous reste de *Cornelius* mort à la fleur de son âge, est vraiment un chef-d'œuvre, qui ne peut appartenir qu'au siècle d'Auguste. On y retrouve partout le goût exquis et les grâces touchantes qui caractérisent les poésies érotiques de ce beau siècle. Le jésuite *Vavasseur*, qui sans doute n'avoit pas lu cette pièce, ou qui la supposoit d'un autre poëte que *Cornelius Gallus*, s'exprime ainsi dans son Traité du style burlesque : *Galli qui duriusculè putatur scripsisse, nihil pervenit ad nos, injuria et iniquitate temporum.* Beaucoup d'autres ont ignoré, comme lui, que ce chef-d'œuvre, échappé aux ravages de la Barbarie, étoit du Gallus contemporain et ami de Virgile; mais où le P. Vavasseur a-t-il pris que ce grand poëte écrivoit durement? Ce n'est pas l'idée qu'on s'en forme à la lecture de ces dix vers de la sixième Églogue de Virgile.

Tum canit errantem Permessi ad flumina Gallum.
Aonas in montes ut duxerit una sororum,
Utque viro Phœbi chorus assurrexerit omnis:
Ut Linus hæc illi divino carmine pastor,
Floribus atque Apio crines ornatus amaro,

Dixerit : hos tibi dant calamos, en accipe, Musæ,
Ascræo quos ante seni : quibus ille solebat
Cantando rigidas deducere montibus ornos.
His tibi grynei nemoris dicatur origo,
Ne quis sit lucus, quo se plus jactet Apollo.

Le suffrage des plus beaux génies de Rome autorisoit cet éloge, où le P. Vavasseur n'a pas vu le démenti de sa téméraire supposition. Tous se réunissent à placer Gallus à côté de Properce et de Tibulle pour l'élégie, et pour le poëme épique, à côté de ce même Virgile, dont il fut le digne émule sans rien perdre de son amitié. L'un des monumens qui nous restent de cette amitié si glorieuse pour l'un et pour l'autre, est peut-être ce qu'il y a de plus achevé dans l'ouvrage le moins imparfait qui soit sorti de la main des hommes : je veux parler de l'épisode du IVe. Livre des Géorgiques, qui n'est autre chose que l'éloge de Gallus déguisé sous le nom d'*Aristée*. Quelques écrivains ont prétendu qu'il étoit aussi le Mélibée de la première Églogue; mais personne ne doute qu'il ne soit le héros de la dixième, ce chef-d'œuvre de l'esprit humain en fait de poésie pastorale. Ce n'étoit guère la peine d'élever à tant de frais ces beaux monumens à la gloire de *Cornelius Gallus* qu'un érudit du XVIIeme. siècle devoit juger ainsi en quatre mots : *Duriusculè putatur scripsisse Gallus.*

² *Dont la politique s'appliqua surtout à captiver les trompettes de la Renommée.* On ne peut guère douter que la faveur d'Auguste ne fut en général très-intéressée. Ceux des gens de lettres qui ne pouvoient la payer, l'obtenoient rarement à ce titre : et l'on observera que Tibulle en fut exclu. Ne seroit-ce point que son génie toujours élégiaque cessoit d'être supérieur dès qu'il sortoit de la sphère

où la nature l'avoit circonscrit. Son panégyrique de Messala ne promettoit pas à l'ambitieux Octave un flatteur digne de lui, et de-là vient peut-être que Tibulle fut négligé à la cour de cet empereur, qui ne voulut point lui restituer ses terres comprises dans le partage des soldats vétérans. Virgile n'avoit dû ce bienfait qu'à la souplesse de son talent, pressentie par Mécène. Properce, dont le génie connut aussi plus d'un ton, qui sut chanter les amours et les héros, et dont la muse flexible avoit annoncé, même en s'y refusant, ce qu'elle pouvoit faire dans le genre héroïque, Properce ne devint un des favoris d'Auguste, qu'en se montrant capable d'en être un jour le panégyriste.

3 *Properce avoit d'autant plus de titres aux caresses du tyran, etc.* Auguste fut le tyran de sa patrie, on ne sauroit le nier; cependant on doit excuser les poëtes de sa cour, tant que leurs éloges se sont tenus en-deçà de l'apothéose. Leur crime n'est pas de l'avoir peint comme un grand homme, Auguste l'étoit devenu à bien des égards; mais de l'avoir proclamé dieu, ce qui fut un blasphème ridicule et bas à toutes les époques du règne de cet empereur. On n'a point à reprocher à notre poëte cet excès d'adulation qui dégrade Virgile, et l'on nous excusera de lui appliquer ce fragment de l'apologie, dont un critique de nos jours a fait les frais en l'honneur d'Horace : « Je trouve dans ses éloges plus de prudence que de bassesse. Quand il a loué Auguste, Auguste en étoit digne; il réparoit autant qu'il étoit en lui, par un sage gouvernement, la honte de ses cruautés politiques; sous ses lois, Rome étoit heureuse et paisible. Auguste étoit un tyran, oui, mais un tyran nécessaire..... et les hommages de Properce ne pouvoient qu'exciter Auguste à les mériter. »

[4] *Dont toute l'activité se bornoit à ménager d'illustres flatteurs à son maître* La mollesse de ce favori d'Auguste n'est guère moins célèbre que la protection qu'il accordoit aux gens de lettres. Mais il eut d'ailleurs toutes les qualités de l'homme aimable, et beaucoup de celles qui provoquent et justifient les éloges. Notre auteur les lui prodigua; pouvoit-il faire moins sans manquer à la reconnoissance ?

[5] *L'amour devoit fixer Properce dans le champ de l'*Élégie. Rien de plus difficile à déterminer que le sens de ce mot qui ne paroît pas en avoir de bien précis. Il est à croire qu'à sa naissance, l'Élégie fut exclusivement le poëme de la douleur et des plaintes exhalées sur la mort d'Adonis. Dans la suite, elle devint l'expression de toute espèce d'amour malheureux; et bientôt elle comprit dans son domaine la joie ainsi que la tristesse des amans; enfin elle appliqua ses couleurs à leurs différentes affections, et peignit tour à tour leurs tourmens, leurs fureurs, leur ivresse, leur délire et leur calme. Despréaux la définit admirablement sous plusieurs de ces rapports dans les quatre vers suivans:

La plaintive Élégie en long habit de deuil,
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil;
Elle peint des amans la joie et la tristesse,
Flatte, menace, irrite, appaise une maîtresse.

Properce a donné plus d'extension encore à l'emploi de l'Élégie, dont il adapte la mesure au genre héroïque. Il sait chanter la guerre et les héros avec l'énergie d'Horace; ses vers élégiaques sont alors des vers presque lyriques. Comme on l'a dit ailleurs, ces précieux essais du génie flexible de Properce, ont, à la mesure près, tous les caractères de l'ode; mais en général, il n'y donne point carrière

à son talent; et les pièces de ce genre en sont plutôt l'indice que le développement. Ce qui ne dut pas remplir le vœu de Mécène, et suffire à la vanité d'Auguste.

On ne sait pas au juste quel fut l'inventeur du vers élégiaque. Quelques-uns nomment *Therpandre*, d'autres *Archiloque;* et *Terentianus Maurus* paroit faire honneur de cette invention à *Callinous*, ancien poëte Grec, dont il nous reste quelques vers de ce genre :

Pentametrum, dit Maurus, *dubitant quis primus finxerit autor.*
Quidam non dubitant dicere Callinoum.

L'objet de cette note est de fixer, autant qu'il est possible, l'acception du mot *élégie*, et de justifier l'emploi qu'en fait assez souvent Properce. Chez cet auteur, elle n'est pas toujours un poëme érotique; mais elle n'est jamais un long poëme; et quand il suspend la lyre des amours pour emboucher la trompette, il ne fait à Cynthie que de courtes infidélités. Ce sont de légères distractions auxquelles l'amour a dû se prêter; ce qu'il n'eût pas fait, si Properce eût tenté la carrière de l'épopée ou de tout autre poëme de longue haleine qui ne fût pas de son ressort. L'élégie lui est spécialement consacrée ou ne cesse de l'être que rarement. La vocation de Properce constamment dirigée par l'amour, fut donc de se renfermer dans le genre élégiaque. Il est donc vrai de dire, malgré quelques écarts instantanés de son génie, que l'amour devoit fixer notre poëte dans le champ de l'Élégie.

[6] *A la mesure près, etc.* De tous les genres de poésies, l'ode héroïque est celui qui demande le plus d'abandon, d'essor et d'irrégularité apparente dans la marche des idées. La mesure peu variée des vers élégiaques se prête difficilement

à ce beau désordre; et l'on observera qu'Horace ne l'a jamais employée sans mélange. Qu'il me soit permis de répéter dans cette note, ce que je dis à ce sujet dans le discours préliminaire de ma traduction de Tibulle. « Les vers élégiaques marchent presque toujours deux à deux, n'admettent guère la période, et ne présentent que rarement de ces groupes d'idées, de ces phrases nombreuses sans lesquelles un long poëme est privé de chaleur, de vie et d'embonpoint. Le rhythme de ces vers n'est point favorable à la belle harmonie, et leur marche peu soutenue semble exclure les tableaux d'une grande composition. Il falloit tout l'art de Properce, de Tibulle et d'Ovide pour compléter leurs idées, et varier leur mesure avec de pareils vers; encore ces deux derniers n'ont-ils pas toujours évité le reproche de monotonie. »

[7] *Avancer qu'on le croit supérieur à Tibulle, etc.* Cette phrase a fort scandalisé M. G., citoyen de Marseille, auteur d'un Essai de versification sur quelques Élégies de Tibulle. De l'aveu de cet auteur, il n'a point traduit, mais essayé de traduire en vers ce poëte que j'ai traduit tout du long en prose, en établissant que c'étoit la seule manière de le traduire poétiquement. Comme cet Essai de versification et de mauvaise humeur contre Properce et contre moi est fort peu connu, je dois prévenir ici le lecteur que M. G. y fait à Properce le *reproche* d'être *plus savant, plus riche, plus varié, plus sublime*, et par conséquent *moins clair, moins naturel* et *moins tendre* que Tibulle. *Pour admirer* Properce, continue M. G., il faut *l'étudier et l'entendre*, au lieu que *pour aimer Tibulle* il suffit de le lire. Ce fut d'ailleurs *un aimable homme de cour* que ce Tibulle qui *vivoit à la campagne*, qui *ne fit jamais sa cour à l'em-*

pereur, dont il n'étoit pas connu, ou *qui le négligea* s'il le connoissoit. Un autre avantage de ce poëte, c'est d'avoir été *plus chaste* que Properce qui pourtant n'eut que Cynthie pour maîtresse avouée, tandis que Tibulle en eut trois ou quatre, sans compter ses autres affections. Toutes ces conséquences ne satisferont pas des logiciens difficiles. Mais il est plus aisé de raisonner juste contre moi que contre Properce. Voyons comment s'y prend M. G.

Il établit d'abord que *les anciens et les modernes nous ont appris à regarder Tibulle comme le premier des poëtes élégiaques*, puis il me fait un crime d'*avoir voulu réformer ce jugement, et d'avoir combattu vivement l'ancienne opinion*. S'il faut l'en croire, *j'ai depuis adouci ma critique dans mon Discours Préliminaire et dans mes Notes sur Tibulle que j'ai traduit après coup. Mais ce que j'avois écrit étoit écrit et imprimé;* et Tibulle *dans ma prose françoise m'a paru sans doute moins assoupissant et moins fade, moins défectueux enfin, moins au-dessous de la médiocrité.* Au reste M. G. *me sait gré des efforts que j'ai voulu faire*, et que je n'ai pas fait par conséquent, ce qui n'est ni clair, ni bien piquant, car toute épigramme, dont le bon sens échappe, conserve difficilement son aiguillon.

A quelques pages de-là l'auteur renouvelle la question que j'avois cru suffisamment discutée, savoir s'il faut traduire les poëtes en vers ou en prose. Après être convenu que *nous avions d'excellentes traductions sous l'une et l'autre forme*, *il conclut qu'il ne faut point traduire en prose, mais essayer de traduire en vers les Anciens* qui de son aveu *ne peuvent être traduits ainsi.* Cette logique de M. G. paroîtra sans doute bien extraordinaire. Je vais pourtant y répondre, ou plutôt je vais discuter un moment,

à cette occasion, quelques points de critique, dont l'éclaircissement n'est pas étranger à cet ouvrage.

S'il faut en croire M. G., on ne doit, à son exemple, qu'essayer de traduire en vers. Or, comme essayer et faire ne sont pas tout-à-fait la même chose, ne pourroit-on pas conclure de cet aveu, la nullité de son ouvrage, et par conséquent, le droit de n'en tenir aucun compte? J'ai tâché que le mien fut bon à quelque chose; et, sans dénigrer ceux de mes devanciers, qui ont des principes différens des miens sur la traduction des chefs-d'œuvres grecs et latins, j'ai traduit Properce et Tibulle à ma manière, qui est d'éviter autant qu'il est en moi les contre-sens faits au génie. Je déclare qu'en fait de poésie, je ne connois guère d'autres infidélités dans une traduction. Les miennes sont peut-être en ce sens, encore plus infidèles que les Essais de M. G. Il n'en est pas moins vrai qu'il n'y a point d'autre méthode pour transmettre la gloire des anciens poëtes jusqu'à cette classe de lecteurs toujours si nombreuse, qui n'entend pas les langues mortes. Traduire un poëte des beaux jours de la Grèce ou de Rome, c'est traduire le génie par excellence; dans ce cas, comment se passer de génie avec quelque prétention à la ressemblance entre la copie et l'original.

C'est, me dira-t-on, pour mieux atteindre cette ressemblance, qu'on doit s'imposer la loi de traduire en vers les chefs-d'œuvres de la poésie greque et latine. Et je répondrai qu'il faut s'en affranchir pour arriver à ce but essentiel de toute bonne copie. Outre que notre versification sans prosodie déterminée, ne ressemble guère plus que notre prose à la versification des anciens, jamais on n'a placé dans ce mécanisme le génie poétique qu'il s'agit surtout de reproduire. Si le sentiment toujours le même pour l'auteur traduit et pour le bon traducteur, si l'harmonie et les

images plus dépendantes du génie des langues, ont passé dans celle de l'interprète avec les seules modifications indispensables, c'est-à-dire en réalité ou en équivalens quand sa langue en fournit; il a touché le but où doit tendre tout écrivain, dont la tâche est d'émouvoir, et de peindre tant aux oreilles qu'aux yeux.

Tels sont les caractères de la perfection dans l'ouvrage de génie que la modestie de son titre ne sauroit dénaturer, et qui placent un bon traducteur à côté de son modèle, et sa version immédiatement au-dessous du chef-d'œuvre, dont il enrichit sa langue. Les dédains de l'ignorance ou du bel-esprit qui ne sait rien de ce qu'il faut savoir, qui ne sent rien de ce qu'il faut sentir pour apprécier les anciens chefs-d'œuvres et les bonnes copies qu'on en peut faire, n'empêcheront pas qu'une traduction telle que je la conçois ne soit un essor des grands talens, un heureux essai de nos forces trop contestées peut-être dans la lutte des anciens et des modernes, et l'un de nos meilleurs titres au partage de leur gloire. Mais autre chose est de concevoir et d'exécuter: Et si j'ai le *type* de la perfection en ce genre, je suis bien loin d'en avoir les moyens et le savoir faire. Je n'en dois pas moins à ce *type* que je n'ai jamais perdu de vue, cette indulgence qui m'auroit été refusée, si pour être servilement fidèle à la lettre de mes auteurs, j'avois négligé dans ma version la poésie qui les caractérise, la chaleur qui les anime, et cette élégance continue qui les soutient dans les détails qui en paroissoient le moins susceptibles.

Une traduction privée de ces qualités indispensables à la poésie, soit qu'elle crée, soit qu'elle interprète le génie, seroit à mon sens, bien autrement infidèle, que celle où, pour les réunir, on oseroit sacrifier la lettre qui tue, à l'esprit qui vivifie, négliger quelquefois l'expression de l'original

pour mieux rendre sa pensée, et ne pouvant toujours se transformer en lui, le transformer en soi, quand le génie des langues anciennes et des langues modernes ne laisse point d'autre manière de lui ressembler. Car, je le répète, c'est à cet unique but que doit tendre et où ne manque pas d'arriver tout bon copiste, ayons l'orgueil de dire tout bon régénérateur de la poésie des Grecs et des Romains. Mais quel écrivain digne de ce beau titre nous a transmis dans une longue série de beautés sans lacunes et de trésors sans alliage les richesses d'Athènes et de Rome? ou pour réduire cette question à l'énoncé le plus simple, quels sont nos bons traducteurs d'Homère, de Pindare, de Virgile, d'Horace, et de quelques autres également dignes de tous les hommages de la postérité?

Pour répondre à cette question, il faudroit courir le risque d'un silence offensant pour l'amour-propre de quelques gens de bien, dont les traductions ont profané des chefs-d'œuvres. Ce que j'ose affirmer ici, d'après l'expérience et les arrêts du goût et de la saine critique, c'est que tous les essais de ce genre ont été rejetés à la longue, et qu'il n'a fallu que du tems pour les faire oublier, quand c'est en vers françois que leurs auteurs ont eu la maladresse de les produire. Je ne connois à cette loi dans notre langue, qu'une seule exception avouée du public; encore est-ce moins une traduction en vers qu'une belle imitation, où l'auteur s'est donné toutes les licences du génie qui crée, sans presqu'aucune des entraves du génie qui reproduit. Il y a plus de vingt ans que je manifestai mon jugement sur ce bel ouvrage, avec toute la franchise due à M. Delille. Mes doutes sur les Géorgiques Françoises considérées comme traduction, ne durent point l'offenser, parce que la critique la plus sévère n'a point de

vérités mortifiantes pour les grands talens; et que s'ils n'ont rien à gagner aux éloges de la flatterie, ils ont encore moins à perdre aux observations de l'impartialité.

Le titre de traducteur, et de traducteur en vers françois, a pu flatter d'abord les prétentions de ce bel-esprit distingué, et peut-être égarer son émulation jusqu'à la concurrence avec Pope, dont le chef-d'œuvre est une traduction aux yeux des Anglois et d'une partie de l'Europe savante. L'Iliade angloise assigne à ce grand poëte, au Temple de mémoire, la seconde place après Homère. J'avoue que ce chef-d'œuvre justifie l'enthousiasme de cet orgueil devenu patriotique en Angleterre. Mais à quoi Pope et ses compatriotes doivent-ils une gloire peut-être unique dans toute l'Europe moderne? à la hardiesse de leur langue, à sa fécondité, à son abondance, à tous les caractères de l'audace qui franchit les barrières et rompt les entraves que le génie même est obligé de respecter dans notre langue timide et philosophique.

La langue ne sait qu'obéir sous une plume angloise. En France c'est un instrument presque toujours rebelle. Pour vaincre les obstacles qu'elle oppose trop souvent à la marche naturelle des idées, l'unique ressource est d'en changer la direction au gré de ses caprices, et, dans cette déviation plus ou moins lente, de tâtonner, la Grammaire à la main, jusqu'à ce qu'on ait rencontré le tour et l'expression qu'il faut substituer aux locutions que le génie avoit d'abord suggérées, mais que notre goût trop délicat ordonne de proscrire. Ces lois de rigueur communes à la prose et aux vers, ne sont pas les seules qui gênent l'essor de notre poésie, quand elle s'élance avec les entraves de la versification. Je prouve ailleurs que dans ce cas elle laisse presque sans ressources le traducteur françois soumis au joug de ses règles bizarres. J'ose du

moins assurer ici qu'avec la meilleure intention de traduire, il finira par n'être que l'imitateur de l'original, dont il nous promettoit la copie. On lui tiendra compte des ressemblances partielles qui l'assimileront quelquefois à son modèle : et plus elles seront fréquentes, plus il aura de titres à la gloire de Racine et de Boileau, considérés comme imitateurs des anciens, dont ils avoient aussi tenté d'être les traducteurs en vers ; tentative dans laquelle ils s'associèrent trop légèrement sans doute, et faute d'avoir suffisamment réfléchi sur le génie différent des langues grecque et françoise qu'ils connoissoient si bien, et mieux peut-être qu'aucun de leurs contemporains. Quoi qu'il en soit, ces deux grands maîtres dans l'un et l'autre idiome, n'en surent point assez pour éviter le piége où leur admiration pour Homère, et l'ambition de participer de trop près à sa gloire, les firent tomber un moment. Ils eurent besoin de s'essayer pour sentir l'inutilité d'une entreprise hasardée de leur part, et désormais téméraire ou ridicule pour quiconque n'auroit pas la conscience de son incapacité, après le témoignage qu'ils ont donné de leur insuffisance.

Cette anecdote d'une Iliade françoise entreprise et sagement abandonnée par Racine et Despréaux est un argument sans réplique contre tous les essais de ce genre, eussent-ils pour excuse les grands talens de ces deux poëtes. Si malgré la flexibilité de leur génie et l'analogie de leurs vers avec ceux de la belle antiquité, ils crurent devoir s'en tenir au rôle de simples imitateurs des Anciens, quel succès doit-on augurer pour des traducteurs qui versifient dans notre langue, de suite et sans lacunes, la totalité d'un long poëme grec ou latin? Qu'attendre même des essais partiels de nos versificateurs que cet exemple n'auroit pas corrigés de la manie de reproduire en vers françois les richesses poétiques de la Grèce

ou de Rome? un travail sans effet comme celui de M. G. qui s'est essayé pour traduire Tibulle, sans qu'il soit résulté de ses pénibles efforts une imitation de ce poëte. Telle est cependant sa prétention, quand il donne à ces deux expressions, *imiter* et *essayer de traduire*, une acception commune qu'elles ne peuvent avoir, puisqu'*imiter* est quelque chose, et qu'*essayer de traduire* n'est rien quand on finit par ne point imiter, par ne traduire pas.[1]

Il suit de ce qu'on vient de lire, qu'en général ce n'est point en vers françois qu'il faut essayer de nous faire connoître les poëtes anciens; que les imitations qui peuvent résulter de cette tentative, prennent les caractères du génie sous la plume de M. Delille, et que les ébauches de M. G. ne sont point une imitation des Élégies de Tibulle et encore moins une traduction qu'il déclare impossible à nos versificateurs, en quoi nous sommes d'accord, mais à laquelle notre poésie peut atteindre avec un autre instrument, une autre langue que nos vers et notre prose ordinaire. Cet instrument que M. G. ne connoît pas, fut à l'usage de Fénélon, quand il traduisoit Homère et Virgile dans son Télémaque, l'un des chefs-d'œuvres de notre poésie, et le premier sans doute, si l'auteur en eut moins délayé, moins paraphrasé la morale et la politique

[1] *La stérilité du versificateur s'y fait sentir à chaque phrase, etc. Corvinus Messala* fut vraiment un grand homme, et pour le bien louer, il eut suffi de le peindre tel qu'il étoit; mais à force d'exagération, son panégyriste est toujours au-delà des belles proportions de la nature. Les Paladins de nos romans de chevalerie n'ont rien de plus gigantesque que son héros; et, nous osons le dire: en prodiguant le merveilleux comme nos romanciers, Tibulle n'a

pas, comme eux, le mérite de l'invention; son imagination trop resserrée lui fournit peu de traits dont on puisse faire honneur à sa fécondité. Il se bat les flancs en pure perte; son Messala n'est presque jamais qu'un colosse sans nerf et sans dignité. Tous les traits de son portrait sans ressemblance sont recueillis sans choix de côté et d'autre, sont partout des lieux communs de basse flatterie, que Tibulle a l'art d'affoiblir encore en les employant. Et c'est l'auteur des Élégies, dont l'amour dicta les vers, c'est le digne émule de Properce qu'il faut nommer à la tête de ce monument de mauvais goût, dont le plus beau siècle, le siècle d'Auguste ne fournit guère que cet exemple! Il est donc vrai, nous en avons la preuve dans Tibulle, qu'un homme de génie hors de sa sphère, peut tomber au-dessous du médiocre. Fait pour toucher la lyre des amours, que n'y borna-t-il sa gloire! pourquoi essaya-t-il d'emboucher la trompette! Tibulle eut tort sans doute de nous peindre dans Messala un géant plutôt qu'un héros, mais on n'a pas du moins à lui reprocher, comme aux flatteurs d'Auguste, d'avoir fait un dieu de l'auteur des proscriptions. Tenons-lui compte de ce courage ou de cette modération, car, à la honte de ce beau siècle, c'étoit alors l'un ou l'autre.

9 *Que la nature le guide sagement dans l'ivresse même de la douleur!* Dans le rapprochement que M. G. a fait de Tibulle et de Properce, il reproche à ce dernier de vouloir être auteur, comme si la perfection et le fini de ses ouvrages qui sans doute motivent ce jugement, pouvoient justifier une pareille critique. De l'aveu du censeur, Properce est plus riche, plus varié, on pourroit ajouter plus harmonieux que Tibulle; et peut-être est-il quelquefois moins correct, moins mélodieux, moins scrupuleusement soumis aux

règles ordinaires de la grammaire et de la syntaxe telles qu'on nous les enseigne dans les colléges. Les caractères du génie sont frappans dans chaque Élégie de ces deux aimables poëtes ; mais il me semble que son impulsion se fait mieux sentir dans la marche souvent irrégulière et peu compassée de Properce. D'après les lois connues de la versification latine, on peut dire, en général que ses vers sont plus négligés que ceux de Tibulle. En un mot, Tibulle est trop *léché* pour n'avoir pas eu l'intention d'être auteur. Properce ne l'est point au même degré, et nous n'en concluons pas qu'il n'a point eu cette ambition ; il n'y a pas là de quoi fonder un reproche. Il est à croire que s'il n'eût travaillé que pour Cynthie et qu'il n'eût aspiré qu'à son suffrage, nous n'aurions point à discuter la question qui nous occupe ici. Je renvoie le critique à nos vers de société ; et je lui demande s'il tient compte à leurs auteurs de n'avoir pas eu la prétention de l'être. On a beau dire, on n'arrive point à la postérité sans savoir où l'on va ; j'ajouterai même, sans l'apprendre à ceux qu'on rencontre sur la route. Je n'excepte pas notre bon Lafontaine qui, sans rien perdre de sa facilité, de son naturel et de sa négligence, nous apprend dans vingt endroits de ses ouvrages qu'il s'achemine au Temple de Mémoire, où l'on n'est point admis sans la recommandation de ces chefs-d'œuvres qui ne se font pas d'eux-mêmes, et pour ainsi dire à l'insu de leurs auteurs. Quand Horace s'écrie : *Exegi monumentum ære perennius, etc.* il veut instruire ses contemporains sur sa haute destinée comme auteur de vers sublimes, naturels et faciles. C'est comme s'il leur disoit : « Je suis auteur, je veux l'être, et la postérité me saura gré de l'avoir voulu. Car si je n'avois fait que des vers de société, si je n'avois écrit que pour Lalagé ma maîtresse, et pour

quelques amis indulgens comme elle, vous n'auriez de moi que des vers *innocens*, privés de chaleur, de mouvement et d'harmonie, et dont les négligences ne seroient point celles des grâces, mais de la paresse qui ne sait pas mieux négliger un vers à ma manière ou à celle de Catulle, que le travailler à la manière de Virgile. Cette abondance de la paresse, sa prétendue facilité, ne sont qu'une redondance stérile, dont l'ambition de plaire aux siècles à venir a su me préserver ainsi que mon ami Properce qui veut être auteur, et qui n'en est que plus facile, plus naturel et plus négligé quand il faut l'être : il est travaillé, j'en conviens, mais de ce travail qui se cache, auquel le bon goût préside et sans lequel un ouvrage n'est jamais qu'une de ces ébauches dont le sort fut toujours de mourir en naissant, comme les vers de Bavius qui, sans avoir l'air d'un auteur, n'en est pas un meilleur poëte. »

Il y a dans Properce un grand nombre de vers qu'on pourroit paraphraser de cette manière. Je me contenterai d'en citer six de la Ière. Élégie du IIIème. Livre qui prouvent comment il vouloit être auteur, et qu'il avoit droit de le vouloir sans rien perdre de son mérite aux yeux des Bavius de son tems et du nôtre.

Ah! valeat, Phœbum quicumque moratur in armis;
Exactus tenui pumice versus eat,
Quò me fama levat terrâ sublimis, et à me
Nata coronatis musa triumphat equis,
Et mecum in curru parvi vectantur amores,
Scriptorumque meas turba secuta rotas.

J'ai dit, et c'est le texte de cette note, que *la Nature guidoit sagement Properce dans l'ivresse même de sa douleur :* Ce qui doit s'entendre de cette sagesse des passions qui ont aussi la leur, comme le cœur a sa logique

Il n'en faut point d'autre dans la poésie, mais il n'y a pas de vraie poésie sans elle; et si M. G. reconnoît à ce caractère le cachet d'auteur dans Properce, n'y auroit-il pas de l'extravagance à vouloir effacer cette empreinte?

1° *Le sublime auteur des Métamorphoses n'est qu'ingénieux et brillant dans ses autres poésies, etc.* Ovide eût peut-être égalé Tibulle et Properce dans l'Élégie, si plus sage et moins amoureux de son génie, il n'eût pas défiguré par de froides subtilités un poëme uniquement consacré au sentiment; mais, comme l'observe un de nos bons critiques: « A de grandes beautés Ovide joint beaucoup de défauts; son génie facile ne sait point s'arrêter; il avoit cette intempérance du bel-esprit qui cherche à briller; en prodiguant les couleurs il donne plus d'éclat que de vérité à ses images; il n'est point content d'avoir bien dit une chose; il veut y ajouter de la finesse, et il la gâte; il revient sans cesse sur la même idée; il veut trop plaire et il fatigue; il sème à pleines mains les antithèses, les jeux de mots et tous ces petits agrémens, dont il farde les grâces. C'est dans les endroits où il a imité Virgile, qu'on voit le mieux la différence d'un esprit brillant, dont le goût est frelaté, et d'un génie inspiré par le goût exquis de la nature. Ovide, par ses défauts séduisans, a préparé cette corruption du style qui se fait sentir dans les successeurs de Virgile, de Catulle, d'Horace, de Properce et de Tibulle. D'ailleurs ses ouvrages ont peu de suite et d'ensemble; on est étonné de ses transitions bizarres et puériles; on ne lit avec plaisir que des morceaux de choix; et je crois impossible une lecture suivie de ses Métamorphoses même qui passent pour son meilleur ouvrage. »

Ce dernier trait nous paroît trop sévère. En convenant

avec le critique de l'infériorité d'Ovide comparé, dans la totalité de ses ouvrages, aux grands modèles du siècle d'Auguste, on ne peut disconvenir qu'il ne les ait presqu'égalés dans ses Métamorphoses. Ce poëme a tout l'ensemble dont il étoit susceptible, et son titre ne promet pas d'autres liaisons dans ses diverses parties, que celles qui les enchaînent plus ou moins heureusement les unes aux autres. Le plan d'Ovide étoit de nous donner une longue suite de fables, dont chacune eût son intérêt particulier, et qui sût attacher le lecteur indépendamment de celles qui la précèdent. Cet objet est rempli dans chaque Métamorphose; et les transitions qui font un tout de cette infinité de parties, sont un mérite de surrérogation, dont on doit lui tenir compte, sans y chercher cet enchaînement rigoureux qu'on ne trouve pas toujours chez les meilleurs poëtes dans le développement d'une fable unique. Quant à l'abus de l'esprit, d'où il résulte tant de faux ornemens dans les autres poésies d'Ovide, on convient qu'il en est moins prodigue comme auteur des Métamorphoses. En général ce beau poëme, ou pour mieux dire ces différens poëmes qui n'en font qu'un, sont écrits avec la sagesse, l'ordre et la méthode, dont étoit susceptible un sujet où, pour le bien traiter, l'auteur a dû prodiguer toutes les richesses de sa belle imagination. De la constitution même de cet ouvrage sans ensemble, si l'on veut, en prenant ce mot dans son acception la plus stricte, il ne pouvoit naître que des beautés de détail; mais elles sont en si grand nombre et d'un ordre si supérieur dans les Métamorphoses, qu'elles justifient la qualification de *sublime* que je donne à leur auteur.

18 *Ce n'en est pas moins un de ses titres à notre prédi–*

lection. Le censeur déjà cité dans ces notes ne me la pardonne pas cette prédilection; et pour me trouver plus coupable, ou du moins pour me peindre tel aux yeux de certains lecteurs qui, même en pareille matière, n'ont d'opinion que celle du grand nombre, il me suppose absolument seul de la mienne. Comme cette solitude est effrayante, je vais tâcher d'en sortir avec les ménagemens dus à la bonne foi de M. G. que je crois sincère dans son assertion, quelque étrange qu'elle soit de la part d'un homme de lettres qui se pique d'un peu d'instruction relative à Tibulle. Qu'il sache donc, car il faut croire qu'il l'ignore, que j'ai aussi mes autorités en faveur de Properce; et, qu'à les bien compter, elles égalent en nombre, et qu'à les bien peser, elles balancent au moins celles que M. G. pourroit leur opposer.

Tous ceux, dit cet auteur, *qui ont parlé de Tibulle, d'accord avec les Anciens, nous ont appris et accoutumés à le regarder comme le premier des poëtes élégiaques.* Si l'on ne craignoit d'ennuyer le lecteur, ce seroit le moment de présenter la liste des suffrages respectifs qui placent successivement l'un et l'autre poëte au-dessus de son rival; mais pour abréger, il suffira de contester ici à M. G. ceux dont il a tort de vouloir étayer son opinion. Le plus imposant, et sans contredit le plus décisif en faveur de Tibulle, s'il étoit bien prononcé, seroit parmi les anciens, celui de Quintilien. Mais ce critique si judicieux, après avoir payé le tribut d'éloges qu'on ne peut refuser à cet aimable poëte avec un peu de sensibilité, se hâte d'ajouter que Properce est encore au-dessus dans l'opinion d'un grand nombre de lecteurs: *non desse tamen qui Propertium malint.* Voilà donc Quintilien, le meilleur juge de l'antiquité en matière de goût, qui laisse percer, au grand étonnement de M. G. qui ne l'avoit pas entendu, sa prédilection pour le

rival de Tibulle ; il faut donc retirer Quintilien de la liste du censeur pour le placer dans la mienne ; je ne suis donc pas seul de mon avis sur Properce ; j'ai donc aussi pour moi des autorités respectables dans l'antiquité : car j'en suppose à M. G. malgré sa méprise sur le critique romain. Le ton d'assurance qu'il se donne dans ses assertions, n'est pas toujours une preuve qu'on se trompe ou qu'on trompe les autres ; et je veux croire un moment que l'antiquité lui fournit des témoignages de l'infériorité de Properce ; témoignages que je ne connois pas, et qu'il eut bien fait de soumettre à mes vérifications, comme celui de Quintilien. C'étoit le seul moyen de prévenir toute inquiétude sur la fidélité de ses interprétations qui ne sont pas toujours exactes, je crois l'avoir prouvé ; et d'écarter le soupçon, que les détracteurs qu'il craint de nommer pourroient bien n'être que les *Bavius* dont Virgile fait justice dans ses Églogues : car Properce eut aussi les siens qu'il désigne ainsi dans la première Élégie de son IIIème Livre :

At mihi, quod vivo detraxerat invida turba,
Post obitum duplici fœnore reddet honos.

Ce tribut d'hommages qu'un peuple d'envieux me dérobe aujourd'hui, la postérité me le paiera chez les morts avec usure.

Mais quel qu'ait été le caractère de ces détracteurs de Properce, qu'il seroit curieux de connoître, toujours est-il vrai que la compagnie de Quintilien et de tant d'autres anciens qu'il m'associe par ces paroles : *Non deesse qui Propertium malint*, me tire de la solitude où le critique de Marseille se plaisoit à m'isoler, je ne dirai pas, faute d'entendre le latin, il n'est plus tems de l'apprendre à notre âge, mais faute d'avoir suffisamment

dépouillé cet engouement tant reproché aux interprètes, quels qu'ils soient, de la belle antiquité. Vous n'êtes pas autre chose ici, me dira-t-on, et si j'ai mon *engouement*, vous croyez-vous sans reproches à cet égard ? Non, sans doute, si par ce mot *engouement* on entend une prédilection naturelle qui nous fait chérir un auteur plus que beaucoup d'autres, sans pourtant nous exagérer ses beautés et leurs défauts. J'avouerai qu'avant de bien connoître les deux grands maîtres de la poésie élégiaque, qu'avant de songer à les traduire, qu'avant même d'avoir soupçonné les vrais motifs de cette prévention de quelques modernes pour Tibulle, j'entends leur paresse effrayée des études à faire pour être justes avec Properce en connoissance de cause, j'avoue, dis-je, qu'avant tous ces préliminaires, mon cœur avoit déjà prononcé en faveur de ce dernier.

J'étois bien jeune encore, bien ignorant, bien sensible; les beautés de sentiment, ou du moins celles qu'on se plaît à qualifier ainsi trop exclusivement sans doute, et qui semblent justifier la préférence qu'on voudroit donner à Tibulle, étoient les seules qui m'affectassent alors; rien ne me manquoit, je crois, de ce qui peut excuser une erreur en cette matière; mais j'apprécions avec mon cœur ces deux grands peintres de l'amour, et le cœur ne se méprend guère, quand il n'est pas égaré par le préjugé des sens. Dans ces momens où le besoin d'aimer se fait sentir à l'âme, je ne dis qu'à l'âme; où le cœur appelle un objet qui le fixe, c'étoit toujours vers Tibulle ou Properce que se dirigeoit ma recherche; mais, dût la critique m'en faire repentir, j'oserai l'avouer, ce n'étoit pas avec les quatre maîtresses de Tibulle que j'éprouvois ces longues illusions du sentiment qui nous devient propre à la vue d'un tableau qu'échauffe le génie de l'amour chez les peintres amans

de leurs modèles. C'étoit avec Cynthie, l'unique Cynthie pour Properce et pour moi que je retrouvois mon cœur et la réalité des affections dont Nemesis, Néæra, Sulpitie et Délie elle-même ne m'avoient offert que le court prestige. A quoi bon, me disois-je, trois ou quatre maîtresses, quand c'est au sentiment toujours exclusif de l'amour qu'on aspire? Encore une fois, j'étois dans l'âge où cet amour est un besoin de l'âme, où l'on croit à la durée, à l'innocence de son ivresse, et, qu'on me passe cette expression, à l'unité de son objet. Properce avec son unique amie me paroissoit avoir mieux rempli les conditions du véritable amour que Tibulle avec ses trois courtisanes, Cérinthe et Marathus. Mon premier engouement, s'il le faut nommer ainsi, fut donc une prédilection louable, dont je trouvois la source dans la pureté des affections de Properce pour Cynthie sa maîtresse devenue la mienne. Ce fut un tribut de sensibilité payé à l'amant bien plus qu'au poëte que je connoissois à peine.

Quand la raison, l'étude et le goût eurent éclairé ce qu'on appelle mon engouement pour Properce et tout ce qu'il aimoit; sans rien perdre de sa vivacité, cette affection devint un jugement à la maturité duquel Tibulle n'eut rien à gagner. Il resta toujours pour moi au second rang des poëtes élégiaques de l'antiquité. Cette prévention, si c'en fut une, avoit sa racine dans mon cœur; et mon esprit qui, dira-t-on, fut sa dupe alors, ne reviendra point de cette première décision. Quoi qu'il en soit, ce ne fut pas un engouement de traducteur, puisque l'audacieux projet de traduire ces poëtes ne m'avoit pas encore séduit, et que cette tentation, quand elle me vint, bien loin de donner l'exclusion à Tibulle, m'assigna d'abord, comme plus facile à traduire, la première et la plus belle de ses

Élégies. Une version bien littérale, et par conséquent bien infidèle de ce chef-d'œuvre, fut mon début dans ce genre de traduction, dont j'avois pris le système au collége, où l'on est bien forcé de l'admettre pour l'intelligence des auteurs, mais qui n'est applicable dans aucun cas aux poëtes érotiques, qui ne sont point ou ne doivent point être à l'usage de nos écoles. Cet asservissement au sens purement littéral des poëtes anciens, ne m'arrêta pas long-tems à l'écorce de Tibulle; je me lassai d'un pareil esclavage; et reprenant mon travail sous œuvre, je l'achevai en interprète affranchi de cette prétendue fidélité qui rend infidèle.

Je n'avois point encore abordé Properce comme traducteur. Ses difficultés jusqu'alors insurmontables, la flexibilité de son génie tour à tour élevé jusqu'au ton d'Homère, et ramené sans effort à celui d'Anacréon, la perfection de ses accords, soit qu'il touchât le luth des Amours, ou qu'il embouchât la trompette, ne me laissoient point assez présumer de ma force et de ma souplesse, pour que j'osasse lutter avec confiance contre un pareil athlète : car la version d'un grand poëte n'est autre chose qu'une lutte du génie qui traduit, et du génie, je ne dirai pas qui se laisse traduire, mais qui souvent se refuse à la traduction. Je savois que pour dompter la résistance de cet Hercule, non moins habile à filer aux pieds d'Omphale, qu'à faire tomber les trois têtes de Cacus, il me falloit comme lui, et d'une main tour à tour nerveuse et légère, me jouer de sa lourde massue, et faire tourner le fuseau des Grâces. Bien différent d'Antée qui, pour déconcerter Alcide, n'a d'autre ressource que de toucher la terre, je savois que ramper ou succomber étoit la même chose pour moi. Et quel moyen de m'élever à la hauteur de mon modèle ! Enfin je m'aveuglai sur cette impossibilité; et non-seulement j'osai traduire Properce, qui n'avoit

point encore été traduit dans notre langue, je lui donnai dans le monde une *antériorité* qu'il n'avoit point eue dans mon cabinet. Je dus l'une et l'autre détermination à des circonstances qu'il est tems de faire connoître.

Mon frère, dont j'étois séparé depuis quelques années, fut appelé, j'oublie pour quelle affaire, à Paris, où je faisois dès lors ma résidence. Je n'ignorois pas qu'il aimoit les lettres, qu'il en raisonnoit en connoisseur exercé, qu'il savoit penser, écrire et bien juger en cette matière. Je me promis, et j'eus raison de me promettre de son amitié, des conseils et des lumières dans mon indécision sur Properce. Je lui fis part de mes craintes, et lui demandai de l'encouragement : car c'étoit vraiment pour moi un besoin de traduire Properce. La première réponse de mon frère fut qu'il avoit été plus audacieux; et tirant un manuscrit de son porte-feuille, il me remit une traduction de ce grand poëte. Ma surprise fut telle, que jamais coup de théâtre n'en produisit sur moi de plus vive. J'avois cru Properce intraduisible; cette idée me tourmentoit; j'apprends, je vois qu'il ne l'est pas, et je respire. Il me fallut lire le manuscrit sans désemparer. Ce n'étoit qu'une ébauche, mais remplie de traits que je n'ose faire valoir ici, parce que ce seroit parler de moi que parler de mon frère, et qu'une sorte de pudeur m'interdit l'éloge d'un autre moi-même. Quels qu'ils fussent ces traits, la possibilité de traduire, et de bien traduire Properce, m'est démontrée. Le manuscrit rentre dans son porte-feuille, et je prends la plume, en fermant les yeux sur les difficultés qui m'avoient découragé jusqu'alors : on dit que c'est un moyen de les surmonter : si j'ai réussi, j'en suis la preuve. Je travaillai d'enthousiasme; et dans cette reproduction des idées de Properce, je ne perdis aucune des jouissances d'une composition originale. Mon ouvrage achevé, je le rapprochai

de celui de mon frère. Nous concertâmes ensemble les sacrifices que nous devions faire chacun de notre côté, les adoptions auxquelles il convenoit de nous soumettre, et la part mutuelle qu'il falloit nous donner à la propriété d'un manuscrit qui nous appartenoit à tous deux. Mais bien des lecteurs n'entendent pas raison sur un livre qui a deux pères. « Respectons ce préjugé, me dit mon frère, et n'en nommons qu'un à la tête du Properce françois. » C'est le moment de faire cet aveu, puisqu'une longue épreuve d'indulgence et de faveur de la part du public, balance au moins le préjugé qui si long-tems a tenu cet aveu suspendu. Je déclare donc ici, que je n'ai, dans cet ouvrage, de propriété bien distincte de celle de mon frère, que les additions, notes et corrections nécessaires au complément de cette nouvelle édition, dont je cours seul tous les risques, et que le singulier que j'emploie souvent de préférence au pluriel dans l'énoncé des idées qui nous sont communes, ne doit point tirer à conséquence, pour la première édition, à laquelle je reviens un moment.

Elle parut quelques années avant celle de Tibulle, sans autre recommandation que la célébrité du poëte latin; le public ne l'en accueillit pas avec moins d'indulgence. Il excusa mon audace, et je dus cette faveur à l'impatience générale d'avoir en France une copie de ce grand peintre qui, tentée par l'abbé de Marolles qui tenta l'impossible dans tous les genres de traduction, n'en manquoit pas moins à notre langue. Peut-être aussi me sut-on quelque gré d'avoir osé dans cette langue essayer, pour ainsi dire, un idiome à part, que Properce lui-même seroit forcé d'adopter, s'il renaissoit avec la mission de se reproduire parmi nous sous les formes les plus approchantes des langues anciennes.

Hâtons-nous de terminer cette digression déjà trop longue sur l'engouement de traducteur que le citoyen de Marseille me reproche indirectement dans cette phrase : *M. de Longchamps, armé des plus beaux vers de Properce qu'il venoit de traduire, a vivement combattu l'ancienne opinion ; il a adouci ensuite sa critique, parce qu'il a traduit Tibulle, etc.*

On a vu que ce n'étoit point l'ancienne opinion que j'avois combattue en faveur de Properce ; car très-certainement Quintilien, et tous ceux qu'il désigne dans le passage déjà cité, n'étoient pas des modernes. Quant à la mobilité, si je puis m'exprimer ainsi, de ma critique sur Tibulle, que je n'ai point traduit après coup, comme on le suppose, voici ce que j'en pensois, ce que j'en disois au public deux ans avant d'en imprimer la traduction : *Convenons qu'il règne dans ses Élégies* UNE DOUCE MOLLESSE, UNE MÉLANCOLIE SOUTENUE, QUI RACHÈTENT PEUT-ÊTRE DES DÉFAUTS QUI NE SONT, APRÈS TOUT, QUE L'EXCÈS DU SENTIMENT *qui l'absorbe toujours, etc.* Et ailleurs : *La vraie douleur s'exhale sans apprêt, et celle d'Ovide* (dans ses Tristes) *est fausse, puisqu'elle se permet l'antithèse et les froides recherches du bel-esprit : ce n'est point sur ce ton que* SOUPIRE TIBULLE, *que Properce gémit.* J'ajoute, il est vrai, dans ce parallèle, que le dernier *a bien des titres à la préséance qu'Ovide surtout ne sauroit lui disputer.*

Si ce n'est pas une erreur tout-à-fait inexcusable de placer Tibulle au-dessous de Properce, on conviendra que la mienne n'eut pas, à cette première époque, le caractère d'injustice tant reproché aux faiseurs de Commentaires et de Traductions, et qui leur ferme souvent les yeux sur le mérite de tout ce qui n'est pas leur idole. On ne pouvoit guère, ce me semble, énoncer avec plus

d'égards pour Tibulle la préférence accordée au seul rival digne de lui être comparé comme poëte élégiaque; c'est toujours, si je ne me trompe, avec l'expression bien sentie de l'estime, et quelquefois de l'admiration, qu'on ose l'apprécier à ce titre. C'est contre l'auteur du panégyrique de Messala que la critique devient hardie et tranchante, parce qu'alors elle peut l'être sans manquer à la circonspection recommandée par Quintilien. Nous osons déclarer à M. G. qui s'obstine à tout admirer dans Tibulle, que ce dernier ouvrage nous paroît fait pour rester dans la classe heureusement peu nombreuse des monumens de mauvais goût, dont les plus beaux siècles fournissent quelques exemples; qu'il seroit à souhaiter, pour la gloire de son auteur, que la barbarie nous l'eût envié, comme tant d'autres productions bien plus dignes de nous être transmises, et qu'au lieu de s'amuser à contester la médiocrité de celle-ci, le critique eût mieux fait d'ajouter de nouvelles probabilités à l'opinion de ceux qui ne veulent pas reconnoître Tibulle comme auteur de ce poëme si médiocre.

Celles qui existent en faveur de cette opinion sont insuffisantes pour me la faire adopter, et je n'ai pas cru devoir écarter de mon édition de Tibulle, le panégyrique de son Mécène. J'ai plus fait, je l'ai traduit avec tout le soin dont je suis capable; j'aurois même essayé de l'embellir, si je m'en étois senti le talent, et que mon devoir d'interprète eut pu se prêter à cette officieuse infidélité, dont un journaliste, homme de goût, me fit à tort le reproche il y a plus de vingt ans. Un traducteur qui veut remplir la mesure de ce titre, doit compte au public et des beautés et des imperfections du tableau dont il donne la copie. C'est assez pour sa gloire, de n'y porter que les défauts de l'original. On lui pardonne son infériorité dans les détails où le bon goût

n'a rien à reprocher au génie; mais on ne sauroit l'excuser d'en avoir exagéré les taches. sur lesquelles il suffisoit de ne pas renchérir. Il m'étoit facile d'éviter ce dernier écueil, en traduisant le panégyrique de Messala; mais je l'avoue, mon inclination pour Tibulle, l'amour de sa gloire, j'allois dire et de la mienne, auroient pu m'entraîner dans l'écueil opposé, si au talent que je n'avois pas de flatter mes tableaux, se fût joint le droit, que j'avois encore moins, de les rendre méconnoissables. Ce fût donc avec une répugnance extrême que je me vis forcé de rapprocher dans le même volume, l'auteur des Élégies et le panégyriste de Messala, d'accoller, pour ainsi dire, trente chefs-d'œuvres du plus beau siècle de l'antiquité à l'un des plus foibles monumens de ce même siècle. Car nous aimons à le reconnoître, quoique inférieures à celles de Properce, les Élégies de Tibulle sont aussi des chefs-d'œuvres.

Telle fut, qu'on me passe cette expression, ma profession de goût relativement à Tibulle, lorsque je publiai la traduction de Properce. Prouvons en deux mots que ma critique ne se démentit point, lorsque je tirai de mon portefeuille la version de son digne émule. Comme cette critique fut sans amertume à la première époque, je n'ai point eu besoin de l'adoucir à la seconde. Voici dans quels termes et de quel style je continue d'y marquer le rang de ces deux grands maîtres de la poésie élégiaque : *Malgré la monotonie qu'on reproche aux vers de Tibulle.....* CE GRAND PEINTRE DE L'AMOUR ET DE SES FOIBLESSES *tiendra toujours le second rang parmi les poëtes érotiques du siècle d'Auguste. Je dis le second rang, parce qu'on ne sauroit contester à Properce la supériorité du génie; qu'il est plus pensé, plus varié, plus abondant, plus pittoresque, etc.*

A la page suivante du même discours, j'ose encore,

comme je l'avois fait deux ans plutôt, m'expliquer ainsi sur la monotonie ce vice inhérent au genre tendre le seul dans lequel Tibulle ait excellé. « *Le rhythme de ces vers* (élégiaques) *n'est point favorable à la belle harmonie... Et il falloit tout l'art de Properce, de Tibulle et d'Ovide pour compléter leurs idées et varier leur mesure; encore ces deux derniers n'ont-ils pas toujours évité le reproche de monotonie. Mais si le texte de Tibulle pèche quelquefois par une trop grande uniformité, combien ce vice ne seroit-il pas exagéré dans une version trop littérale de ses Élégies?*

J'aurois à citer d'autres passages de même date, où loin de se relâcher de sa première impartialité, comme M. G. m'en accuse, ma critique se fortifie de nouvelles observations qui la justifient. Mais c'est parler de moi, que parler en ce sens de Tibulle; et je dois épargner aux lecteurs jusqu'à l'apparence de l'égoïsme, parce que cette apparence seroit pour eux la réalité de l'ennui. Je finirai donc sur cet article, par une citation qui prouvera, je pense, qu'en imprimant Tibulle, je ne me suis pas cru dans l'obligation d'admirer partout ce charmant poëte. Le titre de traducteur, dont je n'avois pas eu besoin pour ouvrir les yeux sur l'excellence de ses Élégies, ne me les a pas fermés sur la foiblesse du panégyrique de Messala contre lequel sont presque toujours dirigés les traits de ma critique : ce que M. G.. auroit dû reconnoître pour l'honneur de sa bonne foi, qui sans être en défaut en a trop souvent l'air dans les reproches qu'il me fait de n'être pas d'accord avec moi-même dans mes deux jugemens sur Tibulle. Quoi qu'il en soit, voici ma dernière réponse à l'imputation si peu réfléchie du citoyen de Marseille.....
On y rencontre (dans le panégyrique de Messala) *des*

idées gigantesques, des images puériles, des tours de force, des longueurs qui fatiguent d'autant plus qu'elles n'arrêtent presque jamais l'attention sur des objets intéressans. Cette adulation directe, vice trop ordinaire aux éloges, et qui décèle toujours ou la bassesse ou la stérilité de l'écrivain, est le caractère dominant de cette pièce. On est surtout révolté des exagérations qui portent sans cesse Messala dans les nues, et qui peignent un géant plutôt qu'un héros. Tous ces défauts et beaucoup d'autres qu'il seroit fastidieux de relever ici, ont fait croire au savant Muret que ce poëme n'étoit pas de Tibulle.....

Ce Muret dont je n'adopte pas l'opinion sur la propriété qu'il refuse à Tibulle, du poëme dont il s'agit ici, fut un savant du premier ordre, un excellent critique et le meilleur juge de son tems en matière de littérature; mais il avoit tant à cœur la gloire de ce poëte, que pour ne la pas voir compromise, il osa lui contester sans preuves une pièce jusqu'alors regardée comme une portion considérable de ses poésies. Cependant il n'en fut pas moins de notre avis sur la prééminence de l'amant de Cynthie. Sa prédilection est sans équivoque, et l'on est forcé de la présumer d'après sa manière d'énoncer son admiration pour l'un et l'autre poëte. Quels nombreux suffrages une telle autorité ne dut-elle pas enchaîner au char de Properce? Je ne suis donc pas seul de mon avis chez les modernes appréciateurs du mérite de ces deux rivaux; car Muret, quoique digne de l'être, ne fut pas un ancien. Hâtons-nous de terminer la preuve qu'une digression nécessaire a peut-être suspendue trop long-tems, et concluons que, si j'ai tort de ne placer Tibulle qu'au second rang des poëtes érotiques de l'ancienne Rome, j'ai des compagnons de cette erreur dans les plus beaux siècles de la littérature.

Le nôtre en fournit d'assez illustres pour être cités sans disparate à côté de Muret et de Quintilien. Parmi ceux qui ont traité, avec quelque étendue, la question qui nous divise M. G. et moi, un des plus distingués, sans doute, est M. Marmontel, dont nous avons une belle Dissertation sur les caractères de l'Élégie. J'y renvoie le lecteur impartial, mais encore indécis. L'auteur y termine son parallèle de Tibulle avec Properce, de manière à satisfaire tous ceux qui pour se décider ont besoin du jugement d'autrui, et qui savent que dans une pareille question l'essentiel est de peser les autorités et non pas de les compter.

Quant à celle de Boileau, dont on voudroit se prévaloir contre moi, j'avoue qu'elle est d'un poids auquel tout doit céder en cette matière; mais le vers cité par M. G. ne prouve rien contre Properce, et Boileau a pu dire :

L'Amour dictoit les vers que soupira Tibulle,

sans prétendre énoncer un jugement de préférence. Qu'on substituât ces mots : *Que sanglotta Properce* au second hémistiche de ce vers, très-certainement il perdroit beaucoup de sa douceur et de son harmonie, mais sans rien perdre de sa justesse; et M. G. ne seroit pas tenté d'y voir une sentence défavorable à Tibulle. Pourquoi donc conclurions-nous de ce vers, tel que l'a fait Despréaux, une préférence qu'il n'exprime en faveur de personne?

D'ailleurs tout le monde sait que notre Aristarque fut l'éternel détracteur de Quinault qui atteignit aussi, dans ses divers poëmes, le sublime de la tendresse. N'est-ce pas une présomption contre l'enthousiasme qu'on lui suppose pour Tibulle, jusqu'à le déclarer supérieur à Properce qui fut tendre aussi et dans le même degré que Tibulle, quand il falloit l'être, mais dont la muse, comme celle d'Horace,

sut varier ses tons sans jamais se montrer inférieure à elle-même.

On m'objectera que ce même Despréaux fut l'admirateur et l'ami du tendre Racine, et que s'il parut trop sévère avec les deux chantres d'Armide, Quinault et le Tasse, il n'étoit que juste avec l'auteur de Bérénice. Ce seroit bien peu connoître cet inexorable censeur, de lui supposer de l'indulgence pour une pièce, dont l'histoire est connue de tout le monde, et qui, malgré ses beautés, eût compromis la gloire de son illustre auteur sans les chefs-d'œuvres qui la mettoient, pour ainsi dire, hors d'atteinte. Ce sont ces chefs-d'œuvres tels que Phèdre, Athalie, Iphigénie, Britannicus et quelques autres où la tendresse proprement dite n'est qu'un mérite secondaire, qui firent trouver grâce à Racine auprès de l'austère Despréaux; les caractères mâles de ses autres tragédies, et les beautés fortes qui en résultent, désarmèrent aussi la critique du censeur, ce que n'auroient pu faire la correction, l'élégance et l'harmonie du style, puisqu'elles ne l'avoient pas fait en faveur de Quinault. Qu'il nous soit permis de reconnoître dans Properce les mêmes titres à la prédilection de Boileau. Si Racine n'eût été que tendre, harmonieux, élégant et pur comme Quinault; s'il n'eût eu que des Bérénices à leur opposer, très-certainement il n'eût point échappé aux traits du satirique devenu son ami, parce qu'il y avoit dans leur génie des rapports qui n'étoient pas ceux de la tendresse qui caractérise Tibulle.

On conviendra du moins, m'objectera-t-on encore, que ce vers charmant :

> L'Amour dictoit les vers que soupira Tibulle,

est un éloge de l'amant de Délie? Oui sans doute comme

la paraphrase de ce vers en est un sous la plume de tous ceux qui, même en plaçant Tibulle au-dessous de Properce, n'en reconnoissent pas moins que c'est dans son cœur qu'il a puisé ses Élégies; car, bien analysé, le vers de Boileau ne dit rien de plus. Et nous observerons ici que ce n'est point Apollon à qui l'on fait dicter les vers de Tibulle. Comme dieu de la poésie, il n'eût pu dicter que des chefs-d'œuvres; mais sous la dictée de l'amour il suffit d'écrire des vers tendres. Ce Boileau si précis dans ses termes n'a pas sans doute voulu dire autre chose. Et c'est beaucoup dire à la louange de Tibulle qui, pour l'expression vraie de l'amour et de ses foiblesses, n'eut de rivaux bien connus chez les anciens que Virgile et Properce. Au reste quelque poids qu'on veuille donner au vers de Boileau que je crois sans conséquence ici, parce que le plus beau vers n'est pas toujours une bonne raison, et que d'ailleurs celui-ci ne prononce point dans la question dont il s'agit, toujours est-il vrai que les probabilités tirées du caractère connu de cet Aristarque sévère balanceront au moins l'effet de ce vers dans l'esprit du lecteur impartial. Tout le monde y verra sans doute un éloge de Tibulle, mais M. G. excepté, personne ne le citera comme l'expression de sa prééminence sur Properce. De ce que Boileau a dit que *Ségrais dans ses vers enchantoit les forêts*, il ne s'ensuit pas qu'il préférât les Églogues de ce poëte qu'on ne lit plus, aux charmantes Idylles de Mme Deshoulières qu'on sait par cœur.

Mais le choix qu'il fait de Tibulle, lorsqu'il s'agit de citer un modèle, n'est-il pas une présomption contre Properce? Non sans doute, si le choix de Ségrais n'en est pas une contre Deshoulières. Les entraves de la versification françoise ne laissent pas toujours à nos poëtes la liberté d'être justes dans toute la précision de ce mot. N'en

doutons pas, Boileau lui-même eut souvent à faire des sacrifices de ce genre aux impérieuses lois de la rime et de l'harmonie. Tenons-lui compte de les avoir bornés au silence à l'égard de Properce qu'il eût nommé, j'ose le croire, de préférence à Tibulle, si la rencontre d'un vers également heureux eût laissé la conscience de son goût, car le goût a la sienne, seul arbitre de son suffrage. Peut-être aussi que la renommée de Tibulle plus familier, plus accessible au commun des lecteurs, et par conséquent plus connu de la foule, détermina la mention honorable, dont M. G. a tort de se prévaloir contre Properce et contre moi.

Un poëme, quoique didactique, est pourtant un poëme, et personne n'ignore que Boileau ne s'est pas toujours astreint dans son art poétique à des jugemens rigoureusement vrais. Il a pu dans cette occasion, comme dans beaucoup d'autres, déférer à l'opinion du grand nombre qu'il faut respecter toutes les fois que le bon goût et la saine critique n'ont pas à souffrir de cette complaisance. Forcé d'assigner, parmi les anciens, un modèle aux poëtes élégiaques, peut-être a-t-il dû nommer le moins étranger à ses lecteurs. D'ailleurs il n'est pas toujours impossible de bien choisir sans nommer le plus digne. Quoi qu'il en soit, le vers de Boileau n'a point les caractères d'un jugement de préférence, et M. G. nous paroît s'être trop hâté de chanter le triomphe de Tibulle.

Ce qu'on vient de lire laisse au moins le droit de présumer que Despréaux ne fut point injuste avec Properce, et qu'il lui laisse la palme de l'Élégie que n'ont osé lui contester tant d'autres admirateurs de Tibulle. Ce titre constate particulièrement l'impartialité des suffrages de Quintilien, de Muret et de Marmontel, que leur prédilection pour

notre auteur ne laisse jamais en-deçà de l'équité avec le poëte amant de Délie. C'est à ce titre qu'ils m'ont paru mériter surtout d'être cités dans ces notes, d'où j'ai pris soin d'écarter tous ceux qui, pour exalter Properce, ont eu la maladresse de ravaler son illustre émule. Mais je dois ajouter à l'autorité des premiers, celle de Pline qui, sans dissimuler la supériorité de Properce, s'interdit toute espèce d'observation au désavantage de Tibulle. Malgré cette réserve, sa décision n'en est pas moins prononcée, et ce passage n'offrira d'équivoque à personne : *Cum ille Propertius*, dit-il, *in Elegiis foret egregius, atque* PRÆCIPUUS.

Concluons, en dernière analyse, que loin de vouloir réformer, comme M. G. m'en accuse, le jugement des anciens sur Properce, c'est pour m'y conformer que je place Tibulle au second rang des poëtes élégiaques latins ; que je ne puis être seul de mon sentiment, en adoptant celui des meilleurs juges de tous les siècles, et que la modestie littéraire, dont le moderne censeur fait profession, a dû souffrir beaucoup de cette supposition étrange, que, n'être pas de son avis, c'est n'être de l'avis de personne.

[12] *Le commentaire de Passerat, encore plus bel-esprit que savant, est un monument fastueux, etc.* Poli dans un siècle à demi-barbare, bel-esprit et commentateur tout à la fois, Passerat sembloit fait pour embellir l'érudition de toutes les fleurs d'une imagination brillante. Rien ne lui manquoit, ce semble, de tout ce qui fit le succès d'Érasme dans la même carrière, et cependant il resta bien au-dessous de cet excellent modèle, dans ce qui n'étoit pas de pur agrément. Livré par état à des études arides, pour lesquelles il n'étoit pas fait, il devint savant par devoir plutôt que par

goût, et ne fut que médiocre sous le rapport de l'érudition qu'il répandit avec moins de jugement que de prodigalité dans ses remarques sur Catulle, Tibulle et Properce. L'analogie de son génie avec celui des trois poëtes les plus galans de l'ancienne Rome, les lui fit préférer à beaucoup d'autres dans les explications qu'il donnoit au collége de Cambrai, comme professeur d'éloquence latine. Il affectionnoit singulièrement Properce, sur lequel sa patience nous a paru s'être exercée moins infructueusement que sur les deux autres. Mais, encore une fois, Passerat, quoique très-savant, étoit moins fait pour commenter les bons modèles de l'antiquité grecque et romaine, que pour les imiter. Nous avons de cet auteur des poésies, tant latines que françoises, où brillent toutes les grâces d'une philosophie enjouée, et d'une imagination douce et fleurie. Son conte de l'*Homme changé en oiseau* est presque digne de Lafontaine; très-souvent c'est la même naïveté, la même délicatesse et la même manière de narrer. Passerat y joint à l'harmonie du langage, toute la précision, je dirois presque l'élégance et la correction, dont notre idiome étoit dès lors susceptible : mérite si rare de son tems, qu'il n'y eût point jusqu'à lui, depuis Marot, d'autre poëte qui sût y atteindre. Si la date de ce charmant badinage venoit jamais à se perdre, les plus connoisseurs seroient tentés d'y voir un monument des premieres années du siècle de Louis XIV, tant il est vrai que la langue même s'y montre dépouillée de cette vétusté barbare qui rend si pénible la lecture des autres auteurs contemporains.

Nous insistons dans cette note sur le mérite de Passerat, considéré comme poëte, bien moins pour adoucir que pour justifier la critique qu'on s'est permise du scoliaste. Dire qu'il a fait des vers où se trouvent réunis les réflexions naïves et piquantes, le sel de la fine plaisanterie,

l'enjouement d'une imagination riante, les grâces d'une narration fleurie sans être trop ornée, c'est déclarer qu'il manquoit des qualités essentielles à tout commentateur, je veux dire la patience, la froideur, et cette faculté d'attention pour les petites choses, sans lesquelles il n'y avoit point alors de grands succès à se promettre d'un commentaire. Il n'appartient qu'à Voltaire, cet écrivain fait pour étonner, sous quelque rapport qu'on l'envisage, de concilier les extrêmes, comme auteur des Remarques sur le théâtre de Corneille, et de tant d'autres chefs-d'œuvres qui, grâces à la souplesse de son esprit, ne sont point disparates avec cet ouvrage savant, agréable et toujours utile, quand il ne cesse pas d'être impartial. Mais le bon goût qui sut en écarter l'ennui, le faste et toute minutieuse érudition, n'existoit point encore du tems de Passerat, ou n'existoit guère que chez lui, encore étoit-ce à cette condition que, pour en tirer quelque fruit auprès de ses contemporains et de leurs Mécènes, il céderoit à la manie générale de montrer l'esprit des anciens, et d'enterrer celui des modernes dans un travail si rarement utile, et toujours si fastidieux.

On n'a presque rien à détacher pour la gloire de Passerat d'un gros *in-folio* d'explications sur Catulle, Tibulle et Properce; et quelques pages de ses poésies, dont on nous saura gré de transcrire ici le chef-d'œuvre déjà cité, lui donnent un rang distingué parmi les beaux esprits dont s'honore le XVI[eme] siècle. Ses épigrammes sont le meilleur assaisonnement de la satire Ménippée, à laquelle il eut beaucoup de part. Quoique sanglantes, elles sont presque toujours gaies; et celle-ci contre les *Seize* a ce double caractère :

A chacun le sien, c'est justice :
A Paris seize quarteniers ;
A Montfaucon seize piliers :
C'est à chacun son bénéfice.

Comme Lafontaine, avec lequel il eut bien d'autres rapports, Passerat fit lui-même son épitaphe, qui vaut bien celle du bon homme.

Jean Passerat ici sommeille,
Attendant que l'ange l'éveille,
Et croit qu'il se réveillera
Quand la trompette sonnera.
S'il faut que maintenant en la fosse je tombe,
Moi, qui toujours aimai la paix et le repos,
Afin que rien ne pèse à ma cendre et mes os,
Amis, de mauvais vers ne chargez point ma tombe.

Mais sa métamorphose d'un homme en oiseau, prouvera mieux encore que Passerat faisoit de trop jolis vers pour en supporter de mauvais. Nous revenons à cette pièce comme au chef-d'œuvre de son auteur, ce qui n'est pas peu dire.

Mars est passé; voici le premier jour
Du mois propice à la mère d'Amour.
Dites, oiseaux de diverse peinture,
Sentez-vous point rajeunir la Nature?
Sus, mes mignons, recommencez vos chants;
Réjouïssez les forêts et les champs.
Moi cependant ici, gissant à l'ombre,
Je chanterai quelqu'un de votre nombre,
Lequel jadis entre nous a vécu;
C'est un oiseau qu'on appelle Cocu....
Ce Cocu fut un bourgeois de Corinthe,
Fort ombrageux, et sujet à la quinte,
Puissant d'amis, père aux écus comptans:
Mais il avoit passé son meilleur tems.
Ce vieux barbon épousa jeune fille,
Belle en sa fleur, fine, accorte et gentille,
Dont Cupidon le sut tant enflammer,
Qu'il l'aima trop, si l'on peut trop aimer!
Il ne tâchoit sinon qu'à lui complaire;
Voire faisoit plus qu'il ne pouvoit faire.

Comme il sentit bientôt que longuement
Ne fourniroit à tel appointement,
Ayant tiré ses plus grands coups de lance,
Il eut recours à sainte remontrance.
De mari donc devenu sermoneur,
Il ne prêchoit que vertus et qu'honneur,
Que bon renom : c'étoit tout son langage;
Qu'il faut garder la foi de mariage;
Que du logis femme ne doit sortir
Sans son époux. Il l'eût pu convertir,
A ce qu'on dit, si l'archerot qui vole
Se contentoit seulement de parole,
Ce qu'il ne fait. Il est par trop dispos,
Volage, ardent, ennemi du repos,
Pour endurer qu'une belle jeunesse
Languisse à l'ombre, et moisisse en paresse.

Elle ne put en montrer le semblant,
Dont le mari par la fièvre tremblant,
Laissa glisser dedans sa fantaisie
Un certain mal qu'on nomme jalousie.
Sitôt qu'au vif de ce mal il fut point,
Qui met au front choses qu'on ne voit point,
Sot, il voulut tenir sa femme en mue,
Lui défendit de se montrer en rue,
Veilloit après, ne cessoit d'épier;
A son œil même il n'osoit s'en fier.
Mal est gardé ce que garde la crainte :
Le corps étoit au logis par contrainte,
L'esprit dehors, à ce seul but tendoit,
De faire en bref ce qu'on lui défendoit;
C'est la coutume : il se pique et s'offense
Plus aigrement de plus aigre défense.
Ainsi voit-on les villageois troublés,
Contre un torrent qui vient gâter leurs bleds,
Dresser rempart de branches et d'argile,
Se travaillant d'une peine inutile.
Cela ne sert sinon que d'irriter

Le fier torrent qui ne veut s'arrêter ;
Il pousse avant son onde courroucée ;
Puis quand il a renversé la chaussée ;
A gros bouillons, de plus grande fureur,
S'en va noyer l'espoir du laboureur.

Pour abréger, dès la première année,
Elle trouva parti par sa menée ;
Alors conclut de quitter son grison,
Quoi qu'il en fût, et sortir de prison ;
Assigne un jour : Vénus, c'étoit ta fête :
Tous ses habits dès le soir elle apprête,
Part au matin avec un jeune ami,
Sans dire adieu au bon homme endormi.
A son réveil qu'il se trouve sans elle,
Saute du lit, ses valets il appelle ;
Puis ses voisins, leur conte son malheur,
S'écrie au feu, au secours, au voleur.
Chacun y court. La nouvelle entendue
Que ce n'étoit qu'une femme perdue,
Quelque gausseur, de rire s'éclatant,
Va dire : « O Dieux ! qu'il m'en arrive autant ! »
La perte jointe avec la moquerie,
Firent tourner sa douleur en furie.
Hors de lui-même, ayant perdu le sens,
Par les chemins il demande aux passans :
« Savez-vous bien là où elle est allée ?
» Ma femme, hélas ! ma femme on m'a volée ! »
Il arrachoit sa barbe et ses cheveux,
Remplissoit l'air de regrets et de vœux,
Contoit aux vents, au soleil, à la lune,
Aux durs rochers sa piteuse fortune.

Menant tel deuil sept grands jours tout entiers,
Alla, revint par voie et par sentiers,
Par monts, par vaux, par bocage et par lande,
Sans avaler ni breuvage ni viande ;

Et n'ayant plus que les os et la peau,
Sembloit un corps déterré du tombeau.
Le Ciel qui voit un si cruel martyre,
En prend pitié, et enfin l'en retire:
Car une fois, de douleur consumé,
Comme il menoit son deuil accoutumé,
La voix lui fault, et par miracle étrange,
Sa bouche ouverte en un long bec se change;
Tirer pensoit barbe et cheveux chenus:
Barbe et cheveux plume étoient devenus;
Plume devint sa robe par derrière,
Et chaque bras est une aile légère,
Lors il perd terre, et s'élevant en l'air,
Coucou parfait il commence à voler,
Bien ébahi de perdre sa figure
En un moment par sa mésaventure.....

Ainsi soudain ce misérable amant
Est fait oiseau, et si ne sais comment,
Il fuit soi-même et sa forme nouvelle,
Qui tient du sacre et de la colombelle,
S'envole aux bois, aux bois se tient caché,
Honteux d'avoir sa femme tant cherché;
Et néanmoins quand le printems renflamme
Nos cœurs d'amour, il cherche encor sa femme,
Parle aux passans, et ne peut dire qu'où:
Rien que ce mot ne retint le coucou
D'humain parler; mais par œuvres il montre
Qu'onc en oubli ne mit sa malencontre.
Se souvenant qu'on va pondre chez lui,
Pour se venger, il pond au nid d'autrui.
Voilà comment sa douleur il allége:
Heureux ceux-là qui ont ce privilége!

Il suffiroit de ce joli conte pour justifier l'éloge qu'ont fait de Passerat les éditeurs des Annales Poétiques, éloge plein de goût et de vérité, que nous citons en preuve de

l'impartialité du jugement qu'on vient de lire. « Passerat, disent-ils, est un de nos plus agréables poëtes. On trouve dans ses poésies la plus grande facilité, de la gaîté, point de recherche pour l'expression ni pour la pensée, et toujours le ton le plus aimable. L'habitude d'enseigner et de régenter, n'imprima jamais de morgue à sa poésie; chez lui, l'homme du monde aimable accompagne toujours le bon poëte. Il n'écrit jamais sans projet; il a toujours une idée qui lui fait prendre la plume : ce n'est jamais ce docte enfilage de mots aussi vides qu'harmonieux, qui ne parlant qu'à l'oreille, ne disent jamais rien à l'esprit ni au cœur. Il est plus harmonieux que la plupart de ses contemporains; mais son harmonie n'existe jamais aux dépens de sa pensée. »

Et son vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.

Non-seulement Passerat dit toujours quelque chose, il le dit presque toujours en bons termes; et s'il étoit moins harmonieux, moins élégant et moins pur qu'il ne le fut pour son siècle, l'application de ce vers en seroit plus heureuse. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas cru devoir négliger cette occasion d'écarter le soupçon d'ingratitude envers un auteur digne de nos éloges comme poëte, et qui a quelques droits à ma reconnoissance, comme scoliaste et commentateur. Quoiqu'à ce dernier titre il fut bien inférieur à lui-même, il n'a pourtant pas laissé de m'être utile dans l'étude de Properce, dont je n'aurois pas sans lui toujours su pénétrer les obscurités. J'en fais au public l'aveu consigné dans cette note, qui, bien entendue, n'est que le développement du texte qu'elle paroît démentir. Les méprises dans l'interprétation de la critique sont quelquefois plus offensantes que la critique elle-même.

[13] *Si cet auteur est poëte, ce sont des sentimens et des*

images poétiques qu'il s'agit de reproduire. Car la poésie a les siens qui lui sont tellement propres, que je crois impossible de les rendre dans le langage vulgaire. Cette proposition suppose dans notre langue l'existence d'une espèce d'idiôme aussi distinct de nos vers que de notre prose commune : existence que je crois avoir suffisamment prouvée dans le discours préliminaire de ma traduction de Tibulle. J'y renvoie le lecteur avec d'autant plus de confiance, que mon opinion en cette matière paroît être aujourd'hui celle des meilleurs critiques qui discutent cette question tant rebattue et si long-tems indécise : *Est-il une prose poétique dans laquelle on puisse traduire et même composer des poëmes?* Voici comme l'un d'eux, même en paroissant écarter l'idée d'une langue poétique chez les modernes, adopte tous mes principes sur ce sujet. « A peine le Télémaque a-t-il paru, qu'on a disputé sur le titre qu'on devoit lui donner : les uns prétendoient l'élever à la dignité de l'épopée ; les autres le rabaissoient jusqu'à la classe des romans ; tous convenoient que c'étoit un ouvrage d'une grande et belle ordonnance, d'une invention riche et féconde, d'un style enchanteur et tout-à-fait poétique. Que lui manquoit-il donc pour mériter le titre de poëme? La versification et la rime ; c'étoit-là précisément le point sur lequel on se battoit ; et parce qu'on s'obstinoit à confondre la versification avec la poésie, la dispute ne finissoit point ; cependant ces deux objets sont essentiellement distingués. La fiction, les tableaux de la nature et des passions ; les créations du génie, voilà ce qui constitue l'essence de la poésie ; la versification n'est qu'une combinaison harmonieuse de syllabes et de mots ; d'où il s'ensuit qu'il peut y avoir des poëmes qui ne soient pas versifiés, comme il y a des ouvrages versifiés qui ne sont pas des poëmes. . . . .

Mais, disoit-on, la prose est un langage vulgaire, trop timide et trop foible pour rendre les idées qu'enfante l'imagination d'un poëte. Ce rhythme, cette harmonie, cette noble audace de la versification, sont précisément ce qui constitue le coloris poétique ; ce qui donne l'âme et la vie aux figures que le génie a dessinées ; le prêtre d'Apollon ne peut rendre ses oracles qu'en vers. Ce raisonnement étoit spécieux, et pouvoit en imposer à ceux qui n'avoient pas une juste idée de la différence qui se trouve à cet égard entre la langue françoise et les langues grecque et latine. Les Romains et surtout les Grecs, avoient une langue poétique absolument différente de la prose ; c'est ce qu'ils appeloient le langage des Dieux ; leur versification avoit une cadence, un mouvement, une grâce particulière qui l'élevoient fort au-dessus du style ordinaire, et que la prose ne pouvoit s'approprier. Aussi ne trouve-t-on point chez les Anciens d'ouvrages écrits en prose poétique.

L'exemple des Grecs et des Latins ne peut s'appliquer aux François. Notre prose a les mêmes tours, les mêmes inversions, et presque les mêmes hardiesses que notre poésie improprement dite ; elle admet des vers de mesures différentes ; en un mot, elle a tous les avantages de la versification, à l'exception de la rime ; encore cet agrément qui lui manque, est-il peut-être compensé par une plus grande variété dans l'harmonie, fruit d'une liberté plus grande. Grâces au génie de notre langue, nous avons donc une prose poétique qui peut servir à traduire les poetes étrangers, à composer de véritables poëmes. Il est heureux pour l'honneur de la France, que Fénélon ait trouvé cette facilité. Si pour rendre ses idées, il avoit eu besoin du secours de la rime, notre littérature ne se glorifieroit pas d'un ouvrage aussi précieux que le *Télémaque* : quelques vers qui nous restent

sur le mont Œta, l'impatient Hercule, cueillit avec moins de transports les premières faveurs de la céleste Hébé [5]. Un seul jour a suffi pour vous rendre le plus passionné des amans; car ce n'est point d'une flamme ordinaire qu'elle vous brûle. Votre orgueil, étouffé sans espoir de revivre, vous laissera désormais à la merci de l'Amour [6]; car, non moins belle que les deux filles de Léda [7], que Léda elle-même, votre maîtresse réunit plus de charmes que ces trois héroïnes: la Grèce n'en vit naître aucune [8] qui eût plus de titres à l'amour de Jupiter.

Quand le sort vous y condamne, laissez-vous consumer de cette flamme unique; toute autre seroit indigne de vous; et puisque l'amour change ainsi votre destinée, puissiez-vous y trouver le bonheur! puisse-t-il combler et fixer tous les vœux de Gallus!

REMARQUES

SUR L'ELÉGIE XIIIeme DU LIVRE Ier.

C'est la troisième de celles qui sont adressées à Gallus. Properce y rappelle son rôle de témoin, tel qu'il l'avoue dans la seconde. Ce sont d'ailleurs à peu près les mêmes situations et le même tableau dans l'une et l'autre pièce; l'auteur y montre la fécondité de son imagination dans la variété de ses couleurs qui jamais ne sont les mêmes, sans en être moins celles de la nature.

Il représente d'abord Gallus tel qu'il fut avant que d'aimer sa nouvelle maîtresse, comme vainqueur toujours volage de toutes les belles, dont il entreprit la défaite. Une affranchie le soumet enfin à son joug, et l'homme à bonnes fortunes devient l'esclave d'une femme chargée de la vengeance de mille autres. Ce second tableau est suivi d'une jouissance commencée, que la pudeur du poëte ne lui permet pas d'achever. Ce morceau, plein de vie et de chaleur, est, pour me servir de ce terme, un peu trop physiquement expressif; il est à croire que Properce en dut les principaux traits à l'énergie de ses sens. Un éloge de la beauté de Lycoris, qu'on croit être l'héroïne de cette Élégie, quoiqu'elle n'y soit pas nommée, termine cette pièce, l'une des plus brûlantes de tout ce recueil. C'est du moins une de celles qui prouvent le mieux que les soupirs, les larmes, les sanglots ne sont pas toujours prodigués dans l'Élégie; ou, ce qui n'est pas moins probable, qu'il s'en faut bien que toutes les poésies de notre auteur soient du genre élégiaque. Comme on l'a dit, celle-ci

ERRATA DU PREMIER VOLUME.

Page xxx, ligne 6, de cet aveu, *lisez* de cette proposition.

Page xxxij, ligne 2, le transformer en soi, *lisez* le transformer en nous.

Page xlix, ligne 16, la médiocrité de celle-ci, *lisez* l'infériorité de celle-ci.

Page lix, ligne 13, qui sut en écarter, *lisez* qui sait en écarter.

Page lxvij, ligne 10, s'abaisser à, *lisez* descendre à.

Page 19, lignes 26 et 30, Tentale, *lisez* Tantale.

Page 25, ligne 7, insensibilité, *lisez* élasticité.

Page 32, vers 15, nostro, *lisez* nostros.

Page 87, ligne 21, développées, *lisez* indiquées.

Page 102, vers 1, vita, *lisez* vitæ.

Page 146, ligne 24, de discuter, *lisez* d'examiner.

Page 161, ligne 11, rout, *lisez* routes.

Page 170, ligne 15, celles-ci, *lisez* celle-ci.

Page 188, vers 6, sensiat, *lisez* sentiat.

Page 224, ligne 15, preomné, *lisez* promené.

Page 226, ligne 12, Samartie, *lisez* Sarmatie.

Page 228, ligne 5, ce dernier couplet, *lisez* ce dernier *alinea*.

Page 232, vers 7, valet, *lisez* valent.

Page 238, ligne 27, entier, *lisez* en son entier.

Page 276, vers 5, cedidere, *lisez* cecidere.

Page 289, ligne 25, le premier empereur, *lisez* le premier.

Page 298, vers 9, et armata, *lisez* est armata.

Page 372, vers 7, ad busto, *lisez* ad busta.

de ce grand poëte, annoncent que c'étoit un versificateur médiocre; nouvelle preuve que le génie poétique et le talent de la versification, sont deux choses fort différentes.

[14] *L'art de traduire est moins indépendant, qu'on ne le pensoit autrefois, des influences du génie.* On convient assez généralement aujourd'hui qu'une version où revivent l'esprit et les grâces de la poésie grecque ou romaine, ne peut qu'être l'ouvrage du génie; et l'on n'en tombe pas moins dans l'inconséquence de cette question : Où sont les hommes de génie qui veuillent descendre à l'emploi de traducteur ? Ces deux propositions se contredisent; et si la première est vraie, comme on n'en doute plus, la seconde est nécessairement absurde. Tout succès qui suppose du génie, assure beaucoup de gloire, et ce n'est pas s'abaisser que de courir une telle carrière. On ne descend point en marchant à la gloire ; c'est un grand triomphe de l'atteindre, n'importe en quel genre. La rareté des bonnes traductions ne prouve pas que le génie se dégrade en traduisant, mais que rien n'est plus rare que les succès du génie, soit qu'il crée ses propres idées, soit qu'il reproduise les idées d'autrui : prodiges de la même trempe, qui ne vont guère l'un sans l'autre, et qui presque toujours supposent une double faculté dans leur auteur. L'Iliade de Pope eut pour frère l'Essai sur l'Homme. C'est donc par choix, et non par impuissance, qu'un grand talent devient quelquefois l'interprète de la belle antiquité. L'art de traduire est donc aussi du ressort du génie qu'aucun de ses succès n'humilie. Quoi qu'il fasse, il n'est jamais au-dessous de lui-même, et, j'ose le dire, toute bonne traduction d'Homère, de Virgile, d'Horace, etc. sera nécessairement frappée de son empreinte.

[15] *La fidélité bien entendue qui manque toujours aux versions trop littérales, etc.* J'entends celles où l'on a craint de remplacer par des beautés qui appartiennent au traducteur, les beautés qui ne sont pas de nature à se prêter au génie de notre langue; ce qui est applicable à toutes les traductions, soit en vers, soit en prose poétique, s'il est vrai qu'il en puisse exister de la première espèce. On a dit ailleurs, et l'on croit avoir prouvé que la gêne des vers françois, bien plus bornés dans leurs formes que cette prose qui a toutes les hardiesses, toutes les licences, sans presque aucune des entraves de la versification, ne laissoit à nos versificateurs d'autre ressource que l'imitation dans leurs essais de traduction des poëtes anciens. En effet, le droit de substituer des beautés françoises à des beautés grecques ou latines, a ses limites; en user trop fréquemment, c'est passer la ligne qui sépare l'imitation de la traduction proprement dite; et rester en deçà est, pour le versificateur interprète, un asservissement incompatible avec ce beau naturel, cette aisance, cette originalité qui font le charme de toute poésie. Voilà ce qu'on ne trouve dans aucune traduction en vers françois. Aussi n'en lit-on point avec plaisir, a dit un de nos critiques, pour peu qu'on soit en état de comparer les poëtes qui ont écrit de génie, et les versificateurs qui ont tâché d'en montrer pour les contrefaire.

[16] *Qu'étant le premier traducteur de Properce, etc.* C'est à ce titre que je réclame, pour cette édition, l'indulgence à laquelle j'ai dû le succès de la première. On n'oubliera pas, j'ose l'espérer, qu'aucun autre avant moi n'avoit fait parler notre langue à Properce. Si malgré tous mes soins, il n'est point encore familiarisé suffisamment avec les formes de notre idiôme, il pourra se franciser un jour. Les

derniers interprètes d'un auteur ancien ont un grand avantage sur les premiers : ils voient, ils évitent, ou sont censés éviter les fautes et les incorrections de leurs devanciers. Avec ces préservatifs contre les mêmes écueils, ils tirent la lumière des ténèbres, et trouvent la sûreté de leur marche dans les erreurs mêmes de leurs guides. Je n'ai point eu ces ressources; mais en frayant le chemin à ceux qui viendront après moi, j'ai du moins applani quelques aspérités, qui jusqu'ici avoient déconcerté parmi nous, relativement à Properce, l'émulation des plus hardis interprètes de la belle antiquité. Sous ce rapport, que le grand nombre de mes lecteurs paroît avoir saisi, j'ai quelque titre à la reconnoissance des gens de lettres, dont les traductions feront peut-être un jour oublier la mienne.

De cette observation sur la *priorité* de ma traduction de Properce, doit naître une réflexion ou plutôt un préjugé défavorable à cet excellent poëte. En effet, la plupart des bons écrivains de l'antiquité ont été traduits plus d'une fois dans notre langue; ils traînent à leur char une longue suite d'interprètes, comme l'observe un littérateur estimable, à l'occasion de *Silius Italicus*, qui si long-tems, et pour de bonnes raisons, a langui sans truchement dans la poussière de nos bibliothèques. On en feroit une des traducteurs plus ou moins habiles de Virgile et d'Homère, de Cicéron et de Démosthène, d'Hérodote et de Tite-Live, etc. d'où vient que l'amant de Cynthie, le peintre par excellence des Grâces et de la Volupté, ne partage point avec ses maîtres ou ses rivaux une gloire qu'il méritoit comme eux? Pour répondre à cette observation que j'avois prévue, il suffiroit de résumer ici quelques pages de mon discours préliminaire; mais comme un résumé n'est jamais qu'une redite plus ou moins longue, et qu'il faut se répéter le moins qu'on peut,

je renvoie le lecteur aux pages xij et suivantes de ce discours, où la question se trouve implicitement, mais suffisamment discutée. Il résultera de cette lecture, que notre paresse est la vraie cause de l'espèce d'oubli d'où ce grand poëte est sorti trop tard pour notre honneur, et qu'il n'est point d'auteurs anciens à qui l'on puisse mieux appliquer ce mot de Voltaire, *qu'un homme né aveugle ne peut se persuader qu'une rose soit belle, quand ses épines lui piquent les doigts.*

ERRATA DU SECOND VOLUME.

Page 6, vers 10, est omnibus, *lisez* est ex omnibus.

Page 40, vers 21, quondam, *lisez* quandam.

Page 142, ligne 21, qui en est poëte, *lisez* qui en est le poëte.

Page 158, vers 3, carmina, *lisez* carminis.

Page 174, vers 12, Gorgone, *lisez* Gorgoneo.

Page 369, vers 3, soupçons jaloux? *lisez* soupçons jaloux,.

Page 428, ligne 16, des côtes de Cumes se retirèrent, *lisez*, se retirèrent des côtes de Cumes.

Page 497, ligne 16, cependant si elles sont chastes, *lisez* si elles sont chastes.

Page 506, ligne 3, tam reræ, *lisez* tam raræ.

Page 532, vers 5, colo, *lisez* colu.

ÉLÉGIE XVI.

PLAINTES D'UNE PORTE.

PORTE célèbre autrefois sous le nom de la chaste Tarpeïa[1], je m'ouvrois aux chars de triomphe des vainqueurs superbes, et fus souvent trempée des larmes de leurs captifs enchaînés et supplians. Maintenant je me vois en butte aux querelles des ivrognes qui m'assiégent indignement toutes les nuits. Ces honteuses couronnes suspendues à mon ceintre; ces torches renversées[2] sur mon seuil, sont d'éternels monumens de triomphe ou de rage. Je nierois en vain les prostitutions nocturnes de ma maîtresse : des placards obscènes attestent ma dégradation et son infamie. L'excès de son déshonneur l'enchaîne irrévocablement à tous les désordres du siècle[3]. Cependant les nuits se passent en longues veilles, en gémissemens qui m'attristent sur le sort d'un malheureux, dont les chansons langoureuses ne me laissent pas reposer un moment.

« O Porte! me dit-il, plus cruelle encore que
» ta maîtresse, auras-tu la dureté silencieuse de
» ne t'ouvrir jamais, de refuser ton entremise à
» mes prières, d'opposer une barrière éternelle à
» l'impatience de mon amour? N'est-il donc point
» de terme à ma douleur? me faudra-t-il tou-
» jours réchauffer de mon corps le pavé de tes mar-
» ches, y chercher un indigne sommeil? Le froid

Tu sola humanos nunquam miserata dolores
  Respondes tacitis mutua cardinibus.
O utinam trajecta cava mea vocula rima,
  Percussas dominæ vertat in auriculas!
Sit licet et saxo patientior illa Sicano,
  Sit licet et ferro durior, et Chalybe:
Non tamen illa suos poterit compescere ocellos,
  Surget et invitis spiritus in lacrymis.
Nunc jacet alterius felici nixa lacerto,
  At mea nocturno verba cadunt Zephyro.
Sed tu sola mei, tu maxima causa doloris,
  Victa meis nunquam janua muneribus.
Te non ulla meæ læsit petulantia linguæ,
  Quæ solet irato dicere tuta loco,
Ut me tam longa raucum patiare querela
  Sollicitas trivio pervigilare moras.
At tibi sæpe novo deduxi carmina versu,
  Osculaque impressis nixa dedi gradibus.
Ante tuos quoties verti me, perfida, postes,
  Debitaque occultis vota tuli manibus?

Hæc ille, et si quæ miseri novistis amantes,
  Et matutinis obstrepit alitibus.
Sic ego nunc dominæ vitiis, et semper amantis
  Fletibus, æterna differor invidia.



Nammodô purpureo fallebam ſtamine sumnum
Rursus et Orpheœ carmine, ſessa, lyrœ.

C.P. Marillier inv. ... Elvaux Sculp.

ÉLÉGIES

DE

PROPERCE.

ELEGIARUM

A. S. PROPERTII

LIBER PRIMUS.

ELEGIA PRIMA.

AD TULLUM.

CYNTHIA prima suis miserum me cepit ocellis,
  Contactum nullis antè cupidinibus.
Tum mihi constantis dejecit lumina fastùs,
  Et caput impositis pressit Amor pedibus,
Donec me docuit castas odisse puellas
  Improbus, et nullo vivere consilio.
Et mihi jam toto furor hic non deficit anno,
  Cùm tamen adversos cogor habere deos.

Milanion nullos fugiendo, Tulle, labores
  Sævitiam duræ contudit Iasidos.
Nam modò Partheniis amens errabat in antris,
  Ibat et hirsutas ille videre feras;
Ille etiam, Hylæi percussus vulnere rami,
  Saucius, Arcadiis rupibus ingemuit.

ÉLÉGIES DE PROPERCE.

LIVRE PREMIER.

ÉLÉGIE PREMIÈRE.

A TULLUS.

Les beaux yeux de Cynthie [1] furent le premier écueil où vint se briser mon cœur encore vierge. Dès que j'eus vu Cynthie, ma fierté ne se peignit plus sur mon front abattu; ma tête se courba sous le joug de l'Amour : ce dieu cruel m'apprit enfin à dédaigner nos chastes Romaines, à vivre désormais sans raison et sans frein. Une année d'épreuves n'a pu calmer cet amour insensé ; j'ai contre moi les dieux et leurs décrets.

Oui, Tullus, à force de travaux, Milanion parvint à fléchir l'impitoyable Atalante [2]. Sa fureur l'égare dans les antres parthéniens [3], repaires des monstres qu'il y relance. Blessé de la main d'Hylée, et d'un trait plus cruel encore, il fait répéter sa douleur aux échos d'Arcadie. Milanion soumet ainsi la légère fille

Ergo velocem potuit domuisse puellam:
Tantum in amore preces, et benefacta valent.
In me tardus amor non ullas cogitat artes,
Nec meminit notas, ut priùs, ire vias.

. . . .

At vos, deductæ quibus est fallacia lunæ,
Et labor in magicis sacra piare focis,
En agedum dominæ mentem convertite nostræ;
Et facite illa meo palleat ore magis.
Tunc ego crediderim vobis, et sidera, et amnes
Posse Cytæinis ducere carminibus.
Et vos, qui serò lapsum revocatis amici,
Quærite non sani pectoris auxilia.
Fortiter et ferrum, sævos patiemur et ignes:
Sit modò libertas, quæ velit ira, loqui.
Ferte per extremas gentes, et ferte per undas,
Quà non ulla meum femina norit iter.

. . . .

Vos remanete, quibus facili Deus annuit aure;
Sitis et in tutò semper amore pares.
In me nostra Venus noctes exercet amaras,
Et nullo vacuus tempore defit amor.
Hoc, moneo, vitate malum: sua quemque moretur
Cura, neque assueto mutet amore locum.
Quod si quis monitis tardas adverterit aures,
Heu referet quanto verba dolore mea!

de Jasus[4]. Les prières et les bienfaits domptent à la fin les cœurs les plus rebelles. C'est pour moi seul que l'Amour, désormais sans ressources, s'endort dans l'oubli des routes les plus battues.

O vous, dont l'art s'applique à détacher la lune[5] du firmament, et qui prétendez, par vos charmes, détourner les menaces du ciel, hâtez-vous de changer le cœur de ma maîtresse. Que notre pâleur comparée décèle un feu plus brûlant que le mien. Je veux bien croire, à ce prix, que vos enchantemens[6] peuvent régler le cours des astres et des fleuves. Et vous, dont les soins tardifs voudroient me tirer de l'abîme, ô mes amis ! cherchez-moi des remèdes contre l'égarement de ma raison. Le fer et la flamme n'ont rien qui m'effraie; je puis tout endurer; mais laissez à mon désespoir le soulagement de s'exhaler sans contrainte. Puissiez-vous, à travers les flots, me conduire aux extrémités du monde, par des routes inconnues à toutes les femmes !

Et vous, favoris du dieu qui sourit à vos prières, vivez à Rome au sein d'une tendresse inaltérable et mutuelle. Pour moi, grâce à Vénus, il n'est plus de nuits sans amertume, et l'infatigable Amour me poursuit sans relâche. Ah! gardez-vous de cet amour funeste; respectez vos premières chaînes, craignez d'en essayer de nouvelles. Malheur à celui qui négligeroit ce conseil ! Un douloureux repentir le lui rappelera quelque jour.

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE Ire DU LIVRE Ier.

Cette Élégie est une des plus sombres de ce Recueil; c'est un tableau de l'amour au désespoir. Properce n'est point encore aimé de sa maîtresse; il désespère de l'être jamais; et dans sa douleur, il appelle à son secours les Dieux, la magie et l'amitié. Pourvu qu'il guérisse, il n'est point de remède, dont il repousse l'amertume; point de tortures qui l'épouvantent, point de distances qui l'éloignent assez de Cynthie. Il finit par inviter à la constance ces amans heureux qu'une tendresse mutuelle enchaîne aux délices de Rome.

L'emploi de la mythologie est très-fréquent et toujours heureux dans cette pièce. L'obscurité qui paroît en résulter, vient de notre ignorance des principaux dogmes de cette théologie fabuleuse sur lesquels l'antiquité même n'étoit pas bien d'accord. Quant au rapprochement que fait ici Properce de sa destinée et de celle de *Milanion*, il est brusque et sans motifs bien apparens jusqu'au quinzième vers qui n'y laisse plus de difficulté. Le sens de ce passage est que *Milanion* finit par triompher d'*Atalante*, et que Properce, quoi qu'il fasse, est toujours sans espoir de fléchir Cynthie. Il n'y a donc point d'intervalle à remplir entre les six premiers vers et les suivans. Après avoir dit que son malheur est une fatalité : car telle est la force de ces mots : *Adversos cogor habere deos*, il se compare à l'amant d'*Atalante*, dont le malheur ne fut qu'une

épreuve. Lier matériellement de pareilles idées, ce seroit les refroidir, et les détruire par conséquent : Properce s'en est bien gardé.

[1] *Cynthie.* Nom sous lequel Properce désigne sa maîtresse qui, s'il en faut croire Apulée, se nommoit *Hostia*, ou *Hostilia*. Il n'y a pas d'apparence qu'elle descendît de *Tullus Hostilius*, comme l'ont prétendu quelques commentateurs. Il ne se trouve rien dans Properce qui justifie cette conjecture, qu'il n'eût pas manqué d'appuyer, s'il y avoit eu quelque fondement à cette prétention.

[2] *L'impitoyable Atalante.* La fable en reconnaît jusqu'à trois; mais rien n'est plus difficile que de les bien distinguer. La plus connue est celle qu'*Hyppomène* vainquit à la course, on sait par quelle ruse de Vénus, qui lui avoit conseillé de jetter des pommes d'or dans la carrière. L'attrait de ce beau fruit fut la cause ou le prétexte du ralentissement de sa vîtesse jusqu'alors invincible, et son excuse auprès de son père *Schénée*, roi de Scyros, l'une des Cyclades. Il se vit obligé de donner sa fille au vainqueur. Cette Atalante ne fut donc pas la même que l'héroïne de cette élégie, qui eut pour père *Jasus*, roi d'Arcadie. Celle-ci fut une grande chasseuse, et on lui attribue l'honneur d'avoir blessé la première le sanglier de *Calydon*, dont elle reçut les dépouilles de la main de *Méléagre* qu'elle n'avoit point encore épousé. Le nom de *Milanion* qu'emploie ici Properce, répand beaucoup d'obscurité sur cette fable. Ce nom a fait croire à une troisième Atalante, qui étant entrée dans une caverne avec son amant, y fut, ainsi que lui, dévorée par des lions. Leur métamorphose en cet animal est l'expression figurée de cette fin malheureuse.

C'est une opinion reçue chez les mythologistes, que le père d'Atalante avoit fait exposer sa fille sur une montagne d'Arcadie, et qu'elle y fut allaitée par une ourse. Elle y suça avec le lait les inclinations de cet animal sauvage et cruel; ce qui justifie l'emploi que fait ici Properce du mot *sævitiam* qu'il applique à cette impitoyable Arcadienne. Elle s'humanisa dans la suite; mais ce ne fut qu'après de rudes épreuves de la constance de Milanion son amant. La plus dangereuse ne fut pas d'affronter sur la montagne la férocité des lions et des ours, mais d'y soutenir la rivalité du centaure *Hylée* qui aimoit aussi la fille de Jasus, et qui, pour l'aimer sans obstacle, cherchoit à se défaire de Milanion, qu'il frappa cruellement d'un coup de sa massue: c'est le sens de ce vers:

Ille etiam Hylæi percussus vulnere rami.

J'avois cru d'abord que c'étoit une allusion à la forêt qui prit son nom du centaure Hylée qui l'habitoit, et que cette métaphore n'exprimoit autre chose qu'une des flèches de l'Amour. En y réfléchissant mieux, j'ai compris qu'il falloit donner un autre sens à ce passage, que je traduis par ces mots: *Blessé de la main d'Hylée;* non pas que le mot *saucius* du vers suivant se rapporte au *vulnere* de cette phrase; mais parce qu'on ne peut être frappé violemment sans recevoir une blessure; que d'ailleurs ce mot *vulnere* se trouve joint élégamment au mot *percussus*, et non pas au mot *saucius*, qui doit plutôt s'entendre des traits de l'Amour, que des flèches ou de la massue d'Hylée. Ces vers d'Ovide qui rendent l'idée de Properce, m'ont confirmé dans l'opinion qu'il falloit interpréter ainsi ce passage difficile.

Sensit et Hylæi contentum saucius arcum
Sed tamen hoc arcu notior alter erat.

OVID. II. *de Arte.*

[3] *Les antres parthéniens*, ou les cavernes du mont *Parthenius*, ainsi nommé du mot grec παρθένος *vierge*, parce que c'étoit la montagne où les filles d'Arcadie alloient le plus fréquemment à la chasse.

[4] *La légère fille de Jasus: Velocem puellam*, à laquelle je reviens, parce que cette épithète *velocem* exprime encore mieux le talent de la course que celui de la chasse; ce qui semble justifier l'opinion de ceux qui confondent l'*Atalante* de Properce avec celle qui se laissa vaincre par *Hyppomène*. Dans ce cas, il faudra supposer que *Schénée* et *Jasus* ne furent qu'un même prince; qu'*Hyppomène* et *Milanion* furent deux amans de la même princesse, ou n'en furent qu'un seul sous deux noms différens. Encore une fois, l'histoire de cette Atalante est un vrai chaos mythologique, dont Ovide et Properce ont profité, mais qu'ils n'ont point éclairci.

[5] *O vous, dont l'art s'applique à détacher la lune.* Les anciens accordoient tant de pouvoir à l'art magique, qu'ils lui supposoient une influence absolue sur les astres. Le phénomène des éclipses de lune fut long-tems un mystère qu'ils expliquoient, en supposant que des magiciennes l'attiroient alors sur la terre. Pour la faire remonter à sa place, ils élevoient vers le ciel des flambeaux allumés. Le bruit des chaudrons leur paroissoit aussi un moyen sûr de rappeler la lumière de l'astre éclipsé. Les Romains n'étoient pas exempts de cette superstition.

[6] *Je consens de croire que vos enchantemens*, etc. Le latin porte: *Cythæinis carminibus*, par allusion à la ville de *Cytea* dans la Colchide, patrie de Médée et de Circé.

ÉLÉGIE II.

ELEGIA II.

AD CYNTHIAM.

Quid juvat ornato procedere, vita, capillo,
Et tenues Coa veste movere sinus?
Aut quid Orontea crines perfundere myrrha?
Teque peregrinis vendere muneribus?
Naturæque decus mercato perdere cultu,
Nec sinere in propriis membra nitere bonis?
Crede mihi, non ulla tuæ medicina figuræ est.
Nudus amor formæ non amat artificem.
Aspice quos summittit humus formosa colores,
Ut veniant ederæ sponte sua meliùs,
Surgat ut in solis formosiùs arbutus antris,
Ut sciat indociles currere lympha vias.
Littora nativis pellucent picta lapillis,
Et volucres nulla dulcius arte canunt.

Non sic Leucippis succendit Castora Phœbe,
Pollucem cultu non Hilaïra soror.
Non Idæ, et cupido quondam discordia Phœbo
Eveni patriis filia littoribus.
Nec Phrygium falso traxit candore maritum
Avecta externis Hippodamia rotis.

ÉLÉGIE II.

A CYNTHIE.

Pourquoi, chère vie, affecter de paroître avec cette coiffure recherchée, sous cette robe légère et flottante qu'a tissu l'île de Cos[1], et les cheveux toujours parfumés d'essences syriennes[2]? Pourquoi cet échange de ta belle nature contre un luxe étranger, et de la pureté de tes grâces qui ont tout à perdre à ce troc inégal? Pourquoi l'envier à tes attraits cet éclat qui leur est propre? Crois-moi, Cynthie, l'art n'est pas fait pour ta beauté. L'Amour est nu; il déteste la parure. Considère la terre, et les couleurs dont elle s'embellit[3]; vois ce lierre; comme il croît sans culture! l'arbousier[4] n'est jamais plus beau que dans les antres solitaires. Ce ruisseau si limpide n'a de pente que celle qu'il s'est faite; c'est la nature qui peint de ses couleurs diaphanes les perles de nos rivages; c'est elle qui donne aux oiseaux ce ramage enchanteur que l'art ne leur apprend jamais.

Pour enflammer Castor et Pollux, les filles de Leucippe[5], Hilaïre et Phœbé, n'eurent pas besoin d'artifice. L'amour d'Apollon et d'Idas pour la fille d'Évène[6], la dispute de ces deux rivaux, n'eurent point d'attraits empruntés pour objet. Si l'art eut dénaturé la beauté d'Hippodamie[7], jamais Pélops,

Sed facies aderat nullis obnoxia gemmis,
  Qualis Apelleis est color in tabulis.
Non illis studium vulgo conquirere amantes.
  Illis ampla satis forma pudicitia.
Non ego nunc vereor, ne sis mihi vilior istis.
  Uni si qua placet, culta puella sat est.

Cùm tibi præsertim Phœbus sua carmina donet,
  Aoniamque libens Calliopea lyram,
Unica nec desit jucundis gratia verbis,
  Omnia quæque Venus, quæque Minerva probat.
His tu semper eris nostræ gratissima vitæ,
  Tædia dum miseræ sint tibi luxuriæ.

sur son char phrygien[8], n'eût enlevé la fille d'Œnomaüs. Leur front, dégagé de tout éclat factice, n'en connoît point d'autre que celui qui revit dans les tableaux d'Apelles. De nombreuses conquêtes n'étoient pas ce qu'elles ambitionnoient : la pudeur étoit leur beauté suprême. Ah ! je ne crains plus pour toi le parallèle de ces héroïnes ! Pour ne plaire qu'à son ami, l'on est toujours assez parée. . . . .

Quand, aux autres faveurs et de Vénus et de Minerve, on joint, comme toi, les grâces d'une voix enchanteresse ; quand Apollon te dicte les vers que tu chantes sur la lyre même de Calliope, ces charmes te suffisent pour faire à jamais les délices de ma vie ; mais dédaigne, ô Cynthie ! le faux éclat d'un luxe méprisable.

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE IIème DU LIVRE Ier.

Cette pièce est une invitation à Cynthie de fuir le luxe et la parure qui, loin d'orner la beauté, la dégradent en l'exagérant. Selon Properce, les grands succès de l'amour n'ont jamais été l'ouvrage de l'art. Les exemples qu'il cite à cette occasion, ne pouvoient être mieux choisis; et l'emploi qu'il fait ici de la fable étoit indispensable. Cette leçon, que la coquetterie de sa maîtresse rendoit nécessaire, prend, sous la plume de notre Auteur, tous les caractères de l'éloge; et si elle ne convainquit pas Cynthie, elle dut au moins la flatter beaucoup. Les six derniers vers sont le correctif le plus adroit qu'on puisse citer en exemple de ce genre.

La logique de Properce n'est point en défaut dans cette Élégie; mais c'est la logique du cœur, la seule qui doive se montrer dans les poésies érotiques, et qu'on retrouve dans ces deux vers si bien liés par le sentiment :

Non ego nunc vereor ne sis mihi vilior istis,
Uni si qua placet, culta puella sat est.

En voici le vrai sens dans tout son développement : « Puisque je te suis cher enfin, je ne crains plus de te » comparer à ces héroïnes ennemies de la parure, et qui » n'en furent pas moins chères à leurs amans. En effet, » qu'a-t-on besoin de se parer, quand on n'a qu'un amant, » et qu'on ne veut plaire qu'à lui. Tu es dans ce cas, » Cynthie. Épargne-toi donc les frais d'une coquetterie » dont tes attraits naturels et ta fidélité n'ont que faire. »

[1] *Qu'a tissu l'île de Cós.* Cette île, située dans la Méditerranée, est aujourd'hui connue sous le nom de *Stanchio.* Ses manufactures étoient en grande réputation. On y fabriquoit des étoffes de soie d'un tissu si délié, qu'elles cachoient à peine la nudité des femmes qui s'en paroient. L'art de broder en soie est d'une grande antiquité. Les poëtes et quelques philosophes, tels qu'Aristote et Pline, font honneur de cette invention à une fille d'Apollon nommée *Pamphyle.*

[2] *Parfumés d'essences syriennes.* On sait que la myrrhe étoit un parfum très-estimé chez les anciens. L'arbre qui le porte est fort commun en Syrie, dont l'Oronte est une des principales rivières. Il a son cours du sud au nord, et se jette dans la Méditerranée auprès d'Antioche.

[3] *Considère la terre et les couleurs, dont elle s'embellit.* Virgile n'est guère plus riche que Properce dans la poésie descriptive. Toutes les images de ce dernier sont d'un choix et d'une vérité d'expression qui lui donnent un rang distingué parmi les grands peintres de la nature. Les six vers que cette note indique se font admirer par tous les endroits qui constituent le beau simple. Ils ne peignent pas seulement à l'imagination; ils ont le mérite du sentiment, mérite si rare dans la plupart des descriptions. Et c'est ce Properce que tant de gens de lettres n'estiment que sur parole!

[4] *Arbousier.* Cet arbre, toujours vert et peu touffu, est commun en Italie. Son fruit ressemble beaucoup à la fraise; mais il est plus gros et renferme sa graine en

lui-même : le suc en est d'ailleurs peu agréable ; il n'y a guère que le bas peuple qui s'en nourrisse. Virgile l'a très-bien peint dans ce vers de la VII[eme] Églogue :

Et quæ vos rara viridis tegit arbutus umbra.

[5] *Les filles de Leucippe, etc.* Ce roi des Sicyoniens, peuples de l'Achaïe, étoit frère utérin de Tyndare. Il eut deux filles nommées Phœbé et Hilaïre, qui furent promises aux deux frères Idas et Lyncée ; mais Castor et Pollux, leurs cousins-germains, les enlevèrent la veille de leur mariage ; ce qui fut une source de guerre entre les ravisseurs et les amans légitimes.

Ces Leucippides avoient à Lacédémone un temple auprès duquel étoit une chapelle consacrée à Ulysse. On ne voit pas d'abord à quel titre le roi d'Ithaque obtint cette distinction ; et c'est une des questions que se fait Plutarque, dont nous allons transcrire la réponse, ainsi traduite par M. Ricard, son dernier interprète. « *Ergiéus*, un » des descendans de Diomède, se laissa persuader par » *Teménus* d'enlever furtivement le palladium d'Argos. » Il eut pour complice un certain Léagre, ami de Teménus, » et qui, dans la suite, s'étant brouillé avec lui, s'enfuit » à Lacédémone avec le palladium. Les rois de Sparte le » reçurent avec empressement, bâtirent un temple pour le » palladium auprès de celui des Leucippides, et envoyèrent » consulter l'oracle de Delphes, sur les moyens de s'en » assurer la possession. Le dieu répondit qu'il falloit en » confier la garde à un de ceux qui l'avoient enlevé. Ils » firent donc construire auprès du temple une chapelle » en l'honneur d'Ulysse, qu'ils regardoient d'ailleurs » comme l'allié de leur ville par son mariage avec » Pénélope. »

[6] *La fille d'Évène.* Ce roi d'Étolie, fils de Mars et de Stérope, eut de sa femme Alcippe une fille nommée Marpesse. Il n'y avoit point de nymphes que sa beauté n'effaçât. Apollon en devint amoureux, et l'enleva à Idas, fils de Neptune, qui l'avoit épousée. Celui-ci réclama sa femme; et Jupiter envoya Mercure pour juger ce différent. Marpesse, interrogée qui des deux elle choisissoit pour époux, ou d'un dieu ou d'un homme, répondit qu'elle préféroit Idas; et Apollon se vit contraint de la céder à son rival. Évène, désespéré du choix qu'avoit fait sa fille, se précipita dans le fleuve *Lycormas*, qui depuis a porté le nom d'*Évène*. On raconte cette fable de bien des manières différentes, sinon quant au fond, du moins quant aux circonstances : celles qu'on adopte ici nous ont paru les moins invraisemblables. Properce se contente d'indiquer les principales sur lesquelles les mythologistes sont d'accord.

[7] *Hippodamie.* L'oracle avoit prédit à son père OEnomaüs qu'il mourroit aussitôt que sa fille seroit mariée. Pour écarter ce malheur, il ne la promit qu'à celui qui pourroit le vaincre à la course des chars; mais elle étoit si belle, que ceux qui la disputoient, plus occupés de ses charmes que du soin de conduire leur char, arrivoient toujours au but les derniers. Treize princes furent vaincus successivement dans cet exercice, et tués de la main du roi; car telles étoient les conditions du combat. Cependant Pélops, fils de Tentale, ayant corrompu Myrtile, écuyer du prince, remporta la palme du vainqueur, et épousa la fille d'OEnomaüs qui, pour prévenir une destinée plus malheureuse encore, se tua de désespoir. Avant que d'expirer, il fit promettre au fils de Tentale qu'il vengeroit sa mort sur l'infidèle Myrtile : ce que fit Pélops peu après, en

précipitant ce traître hors du char dans lequel il étoit avec lui, près d'un promontoire de l'Eubée appelé *Gereste*. Ce Myrtile étoit fils de Mercure; et l'on attribua dans la suite à la vengeance de ce dieu les malheurs qui fondirent sur la postérité de Pélops. C'étoit payer bien cher la beauté d'Hippodamie, qui fut une très-méchante femme. Voici ce qu'en raconte l'auteur des Parallèles attribués à Plutarque. « Avant son mariage, Pélops avoit eu de la nymphe *Danaïs*, *Chrysippe*, qu'il aimoit plus tendrement que les enfans nés de sa femme. *Laïus* de Thèbes enleva Chrysippe qui lui avoit plu. Il fut pris par Atrée et Thyeste; mais Pélops lui fit grâce à cause du motif de cet enlèvement. Hippodamie voulut engager ses deux fils à tuer Chrysippe qui, disoit-elle, leur enlèveroit un jour le trône. Comme ils refusèrent de servir sa haine, elle-même se chargea du crime; et la nuit, pendant que Laïus dormoit, elle s'approcha du lit, et perça Chrysippe avec l'épée de Laïus. Celui-ci fut soupçonné d'avoir commis l'assassinat; mais Chrysippe qui respiroit encore, le justifia, et fit connoître le véritable auteur de sa mort. Pélops, après avoir rendu à son fils les derniers devoirs, punit Hippodamie par l'exil. »

[8] *Sur son char phrygien, etc.* On donne ici l'épithète de phrygien au char qui portoit la fille d'OEnomaüs, parce que Pélops étoit phrygien de naissance, *Phrygium maritum*. Les mots *externis rotis* justifient d'ailleurs cette manière de traduire.

ÉLÉGIE III.

ELEGIA III.

AD CYNTHIAM.

Qualis Thesea jacuit cedente carina
  Languida desertis Gnosia littoribus;
Qualis et accubuit primo Cepheia somno
  Libera jam duris cotibus Andromede;
Nec minus assiduis Edonis fessa choreis
  Qualis in herboso concidit Apidano;
Talis visa mihi mollem spirare quietem
  Cynthia, non certis nixa caput manibus;
Ebria cùm multo traherem vestigia Baccho,
  Et quaterent sera nocte facem Pueri.

Hanc ego, nondum etiam sensus deperditus omnes,
  Molliter impresso conor adire toro.
Et quamvis duplici correptum ardore juberent
  Hac Amor, hac Liber, durus uterque Deus,
Subjecto leviter positam tentare lacerto,
  Osculaque admota sumere, et arma manu:
Non tamen ausus eram dominæ turbare quietem,
  Expertæ metuens jurgia sævitiæ:
Sed sic intentis hærebam fixus ocellis,
  Argus ut ignotis cornibus Inachidos.

ÉLÉGIE III.

A CYNTHIE.

Tel fut le sommeil d'Ariadne [1] sur le rivage d'où s'éloignoient Thésée et son vaisseau; tel fut celui de la fille de Céphée, d'Andromède [2] détachée du fatal rocher; tel est l'assoupissement de la bacchante [3] excédée, qui cède enfin au repos sur les rives fleuries de l'Apidane [4]; tel me parut être celui de ma Cynthie mollement inclinée sur ses mains vacillantes, lorsqu'après une orgie bien avant prolongée dans la nuit, je me traînai chez elle, précédé du flambeau qui guidoit mes pas chancelans dans l'ivresse.

L'excès du vin n'a pas troublé ma raison jusqu'à me précipiter sans ménagement sur le lit où elle repose dans une attitude incertaine. En vain mes sens enivrés d'une double ardeur, me pressent d'obéir aux ordres de Bacchus et de l'Amour, ces deux tyrans de ma vie; de la soulever légèrement sur un de mes bras; et, la main armée pour d'autres larcins [5], de lui ravir ainsi des baisers faciles; la crainte d'essuyer ses reproches, dont je connois la violence, me fait respecter le sommeil de ma maîtresse. Je la contemple, et tous mes sens ont passé dans mes yeux. Tel Argus veilloit à la garde de la génisse [6], fille d'Inachus, dont il ignoroit la métamorphose.

Et modò solvebam nostra de fronte corollas,
  Ponebamque tuis, Cynthia, temporibus:
Et modò gaudebam lapsos formare capillos.
  Nunc furtiva cavis poma dabam manibus:
Omniaque ingrato largibar munera somno,
  Munera de prono sæpe voluta sinu.
Et, quoties raro duxti suspiria motu,
  Obstupui vano credulus auspicio,
Ne qua tibi insolitos portarent visa timores,
  Neve quis invitam cogeret esse suam:

Donec diversas percurrens luna fenestras,
  Luna moraturis sedula luminibus,
Compositos levibus radiis patefecit ocellos.
  Sic ait in molli fixa toro cubitum:

Tandem te nostro referens injuria lecto,
  Alterius clausis expulit e foribus.
Namque ubi longa meæ consumpsti tempora noctis,
  Languidus exactis hei mihi sideribus?
O utinam tales perducas, improbe, noctes,
  Me miseram quales semper habere jubes!
Nam modò purpureo fallebam stamine somnum,
  Rursus et Orpheæ carmine fessa lyræ:
Interdum graviter mecum deserta querebar
  Externo longas sæpe in amore moras,
Dum me jucundis lapsam sopor impulit alis.
  Illa fuit lacrymis ultima cura meis.

Tantôt, Cynthie, j'orne ton front des fleurs qui couronnent le mien; tantôt je me plais à relever ta chevelure en désordre; ma main s'enhardit aussi à mesurer furtivement les contours de ta belle gorge[7].... mais tu dors, ingrate, et toutes mes caresses ne sauroient t'émouvoir[8]; ton sein les reçoit, et toujours les repousse avec une égale insensibilité. Aux soupirs prolongés qu'il exhale, je me trouble, et te crois, sur ce vain augure, la victime effrayée d'une violence fantastique.

L'astre des nuits poursuivoit sa vaste carrière. Ses rayons trop officieux entrent de toutes parts dans l'appartement de Cynthie : elle ouvre les yeux à cette douce lumière, et soulevant mollement sa tête sur un de ses bras :

« Enfin, me dit-elle, je te revois, perfide; et » c'est au refus d'une autre que je dois cet injurieux » retour. Fatigué de plaisirs et de veilles, oses-tu, » bien m'apporter les restes d'une nuit qui m'étoit » due toute entière? Puisses-tu les connoître ces » nuits cruelles, dont tu me fais une triste habitude! » Pour tromper le sommeil, vainement j'ai recours » à ce tissu de pourpre; vainement essayé-je des » airs sur cette lyre; je ne sais que gémir sur ma » solitude, que prolonge, hélas! un amour, dont » quelqu'autre est l'objet. Morphée avec ses ailes » bienfaisantes vient enfin caresser mes sens[9], et » le sommeil a suspendu mes ennuis et mes larmes. »

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE IIIeme DU LIVRE Ier.

En la supposant à sa vraie place, on peut conclure de cette Élégie, la troisième en date, que Properce n'eut pas long-tems à souffrir de l'indifférence de Cynthie, qu'il peint si cruelle dans la pièce qui ouvre ce recueil. Celle-ci est l'expression de son triomphe, et de la jalousie bien motivée de sa maîtresse. Elle lui fait de tendres reproches sur les infidélités qu'il avoue, puisqu'il ne les nie pas. Il aime éperduement Cynthie, mais avec la sécurité d'un amant qui ne craint plus de retours fâcheux pour ses amours, quels que puissent être ses torts et ses écarts. Il les décrit avec la bonne foi d'un coupable qui ne risque rien à le paroître. Tout l'intérêt de ce tableau touchant dans ses détails les plus libres, se rapporte à Cynthie tendre et négligée. Rien de plus intéressant, en effet, que la solitude de cette Belle, livrée aux angoisses de l'insomnie désoccupée. Son sommeil même n'est que l'affaissement de la douleur; il lui retrace les agitations, l'impatience et le trouble des veilles qui l'ont précédé. Sous toutes ces formes, l'infidèle amant de Cynthie savoure avec délices l'amour de sa maîtresse, et fait partager cette jouissance aux lecteurs, que le charme de sa poésie rend indulgens pour ses infidélités. Un autre mérite de cette pièce, c'est de ne laisser aucune incertitude sur le véritable sens des vers, dont aucun n'autorise ici le reproche d'incohérence ou de transpositions.

[1] *Ariadne,* fille de Minos et de Pasiphaé. Elle aima Thésée qui l'abandonna dans l'île de Naxos où elle l'avoit suivi. Tous les poëtes anciens ont fait des allusions à l'histoire de cette princesse, que Properce désigne sous le nom de *Gnosia,* parce que *Gnos* étoit la capitale de la Crète, où régna Minos, père d'Ariadne.

[2] *Andromède,* fille de Cephée, roi d'Éthiopie. Sa mère Cassiope avoit eu l'orgueil de se dire plus belle que les Néréïdes qui s'en vengèrent sur Andromède. Cette princesse fut exposée sur un rocher pour y être dévorée par un monstre marin; mais Persée la délivra, de la manière que Lucien le raconte au XIVème Dialogue des Divinités de la mer.

[3] *Tel est l'assoupissement de la bacchante, etc.* Il y a dans le texte : *Edonis fessa choreis;* et l'on remarquera que les *Édonides* qui tiroient leur nom du mont *Édon* dans la Thrace, les *Évantes,* les *Thyades,* les *Mymallonides,* les *Ménades,* les *Bassarides,* etc. sont des synonymes, dont les poëtes se servent indistinctement pour signifier les prêtresses de Bacchus. On n'ignore pas qu'elles célébroient leurs orgies en poussant des hurlemens épouvantables; et que, vêtues de peaux de tigres, elles couroient échevelées jusqu'à perdre haleine, tenant en main des thyrses et des flambeaux. C'est à ces exercices violens que le vers de Properce fait allusion. Ce n'est pas sans raison qu'il compare leur assoupissement, après tant de fatigues, au sommeil de sa maîtresse, après les veilles pénibles et solitaires qu'il lui fait éprouver. Le rapprochement de la situation de *Cynthie* et de celles d'*Ariadne* et d'*Andromède,* n'est pas moins heureux. L'une de ces héroïnes a vu fuir son

amant qui l'abandonne dans une île déserte; l'autre s'est vue au moment d'être dévorée par un monstre marin. Il n'y a de comparable à leur position que le supplice de Cynthie dans l'absence de Properce. Le sommeil qui suspend de telles angoisses est le même chez ces trois beautés : c'est moins du repos, que l'épuisement de la nature qui ne peut suffire à de pareilles épreuves.

Tel est le sens développé des huit premiers vers de cette Élégie, où l'expression de l'amour heureux a presque l'accent de la jactance. On la pardonne à l'auteur de la première Élégie, où le désespoir de l'amour est si bien peint. L'excuse du poëte naît de ce contraste. Peut-être est-il permis d'être heureux sans ménagement, quand on a connu le malheur au degré de Properce.

[4] *Apidane*, fleuve de la Thessalie, dont le débordement fertilise les plus beaux pâturages. Son cours est très-lent, jusqu'à ce qu'il se soit réuni à l'Énipée; ce qui fait dire à Lucain, *L. I.*

. . . . *Et gurgite vasto*
Apidanus, nunquamque celer nisi mistus Enipeus.

[5] *La main armée pour d'autres larcins.* On n'a pas trouvé d'expression plus fidèle et plus décente pour rendre cet *arma*, auquel Scaliger substitue *tarda* ou *certa*, qui font traîner le vers en le rendant plus chaste. Cette métaphore revient trop souvent chez les poëtes érotiques de l'antiquité, pour qu'on puisse adopter la leçon de Scaliger. D'ailleurs la précision et l'énergie sont tellement inhérentes au génie de Properce, qu'on se méprend à coup sûr toutes les fois qu'on lui suppose des expressions languissantes.

[6] *Tel Argus veilloit à la garde de la génisse, etc.* Jupiter aima la nymphe Io, fille d'Inachus, et Junon changea sa rivale en génisse. Argus qui avoit cent yeux, fut chargé de veiller à la garde de cette nymphe ainsi métamorphosée; mais Jupiter ordonna à Mercure de tuer ce surveillant importun. Les mythologistes ne sont pas d'accord sur l'auteur de la métamorphose d'Io; plusieurs l'attribuent à Jupiter. Il est plus naturel de la regarder comme l'effet de la jalousie de Junon.

[7] *Les contours de ta belle gorge*, etc. *Poma* ne peut se prendre ici qu'au sens figuré; l'image seroit puérile au sens propre. Les Élégies amoureuses de Properce sont le chef-d'œuvre de la poésie érotique, et les meilleurs poëtes en ce genre n'ont rien de plus voluptueux, que la dernière moitié de cette pièce qui, à quelques expressions près, a toute la décence, dont le sujet est susceptible.

[8] *Toutes mes caresses ne sauroient t'émouvoir.* Le texte porte *munera* au lieu de *dona*, qui auroit ici moins de grâces et de vérité. Le premier de ces mots renferme l'idée d'un bienfait mérité; le second n'a pas cette acception : il exprime toujours un don purement gratuit. Pour justifier l'emploi du mot *munera*, il ne suffit pas que Cynthie soit aimée, il faut qu'elle mérite de l'être. Mais c'est la belle et tendre Cynthie qu'aime Properce; elle a donc des titres aux caresses qu'il lui prodigue; ces caresses ne sont donc pas gratuites. Ce mot *caresses* répond-il bien d'ailleurs au *munera* du texte? Je crois que oui, s'il n'exprime pas autre chose que des boucles de cheveux relevées, des fleurs posées sur le front d'une maîtresse, etc. Peut-être seroit-ce manquer au goût, à la

précision, à l'élégance, de nommer tout cela des présens, des bienfaits, ou même des récompenses.

[9] *Est venu caresser mes sens.* Notre langue n'est point assez riche pour fournir une métaphore équivalente à celle de ce vers charmant :

Dum me jucundis lapsam sopor impulit alis.

ÉLÉGIE IV.

ELEGIA IV.

AD BASSUM.

Quid mihi tam multas laudando, Basse, puellas
Mutatum domina cogis abire mea?
Quid me non pateris, vitæ quodcunque sequetur,
Hoc magis assueto ducere servitio?
Tu licet Antiopæ formam Nicteÿdos, et tu
Spartanam referas laudibus Hermionem,
Et quascunque tulit formosi temporis ætas,
Cynthia non illas nomen habere sinat:
Nedum, si levibus fuerit collata figuris,
Inferior, duro judice, turpis eat.

Hæc sed forma mei pars est extrema furoris:
Sunt majora quibus, Basse, perire juvat.
Ingenuus color, et multis decus artibus, et quæ
Gaudia sub tacita ducere veste libet.
Quo magis et nostro contendis solvere amores,
Hoc magis accepta fallit uterque fide.
Non impune feres, sciet hæc insana puella;
Et tibi non tacitis vocibus hostis erit.
Nec tibi me posthac committet Cynthia, nec te
Quæret; erit tanti criminis illa memor:
Et te circum omnes alias irata puellas
Deferet. Heu nullo limine carus eris.

ÉLÉGIE IV.

A BASSUS.

Est-ce pour me détacher de Cynthie, que tu exagères, ô Bassus[1] ! les attraits de mille autres femmes? Ah ! laisse-moi finir mes jours sous un empire que l'habitude me rend plus léger. Tu as beau me vanter Antiope[2], fille de Nictée, la spartiate Hermione[3], et toutes les héroïnes de ces siècles féconds en beautés; aucune d'elles ne soutiendroit sa renommée auprès de ma Cynthie. Que seroit-ce de nos jolies contemporaines? Il n'est point de juge qui lui fît l'affront de prononcer en leur faveur.

Mais ce charmant visage est le moindre aliment de mes feux. Les grâces ingénues de Cynthie, ses talens aimables, ces voluptés qu'une draperie mystérieuse[4] dérobe à tout autre que moi : tels sont ses titres, ô Bassus! à l'ardeur qui me consume si délicieusement. Plus fidèles à la foi que nous nous sommes jurée, notre flamme se joue de tes efforts pour l'éteindre. Ne te flatte pas qu'ils soient impunis. J'en instruirai Cynthie, et son amour furieux va te déclarer une guerre ouverte : elle te fuira désormais; elle m'ordonnera de te fuir : l'excès de ton crime sera la mesure de son ressentiment. Dans sa fureur, elle te dénoncera à nos jeunes Romaines; plus d'accès pour

Nullas illa suis contemnet fletibus aras,
Et quicunque sacer, qualis ubique lapis.
Non ullo gravius tentatur Cynthia damno,
Quam sibi cum rapto cessat amore Deus,
Præcipuè nostri. Maneat sic semper, adoro;
Nec quidquam ex illa, quod querar, inveniam.

toi chez aucune d'elles. Il n'est point d'autels, point de statue, quel qu'en soit le dieu[5], dont ses larmes n'aillent solliciter contre toi la vengeance. Aux yeux de Cynthie, un amant enlevé est de toutes les pertes la moins tolérable, quand je suis cet amant. Ah! je l'en conjure; qu'elle reste ce qu'elle est; et, quoi qu'elle fasse, je ne me plaindrai de rien.

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE IVeme DU LIVRE Ier.

C'est encore ici l'amour heureux qui chante son triomphe. Non-seulement Properce y repousse le conseil de son ami *Bassus* qui cherche à l'affranchir d'une passion qu'il croit malheureuse; il menace *Bassus* de trahir l'amitié trompée, en le dénonçant à Cynthie, qui ne lui pardonnera jamais ce conseil. Il décrit la sorte de vengeance qu'elle en doit tirer. La plus cruelle ne sera pas de provoquer contre lui le courroux des Dieux, mais de le dévouer à l'indignation des jeunes Romaines qui toutes lui fermeront leur cœur et leur maison. *Nullo limine carus erit :* il ne trouvera pas une amante. La tendre Cynthie n'imagine point de vengeance mieux assortie au crime de *Bassus* qui a voulu lui enlever plus que la vie, en lui débauchant un amant tel que Properce.

On sent avec quelles délices notre poëte jouit de la fureur pressentie de sa maîtresse. Point de pardon pour *Bassus*, parce que c'est Properce qu'elle aime. C'est par ce trait qu'il termine l'Élégie; et peut-être ne l'a-t-il composée que pour amener ce trait.

On a dit que ce *Bassus* étoit un des amis de notre poëte. En cherchant à le détacher de Cynthie, il use du droit que lui avoit donné Properce, dont on se rappelle ce vers de la première Élégie :

. . . . Amici,
Quærite non sani pectoris auxilia.

O mes amis! cherchez-moi des remèdes contre l'égarement

de ma raison. Selon *Bassus*, le meilleur étoit d'ouvrir les yeux sur la beauté des autres femmes; de convenir qu'*Antiope*, *Hermione*, et tant d'autres héroïnes de l'antiquité, valoient bien Cynthie; qu'il en étoit à Rome qu'on pouvoit lui comparer. Peut-être ajouta-t-il que, vues de plus près, elles soutiendroient avec avantage le parallèle; que Properce finiroit par aimer une de ces beautés, et qu'un changement de maîtresse lui rendroit le calme et le bonheur qu'il ne devoit plus attendre de sa belle inhumaine. Tant que notre poëte eut à gémir des rigueurs de sa maîtresse, il ne dut point s'offenser des conseils de *Bassus*; mais Cynthie, devenue plus traitable, les lui rend odieux; et c'est ainsi que l'amour procède quand il a rompu le dernier frein de la raison, c'est-à-dire, quand il est véritablement de l'amour.

On peut le comparer ici aux transports d'un malade furieux qui bat le médecin qu'il avoit fait appeler avant son délire. Cette conduite est bien inconséquente aux yeux de la raison; mais les passions ne raisonnent pas comme elle; et lorsqu'il s'agit de les peindre, le grand secret est de les mettre en contradiction avec elles-mêmes, et, s'il le faut, avec le bon sens et la morale. Rien ne prouve mieux que Properce connoissoit bien le cœur humain, que cette prétendue inconséquence et beaucoup d'autres qu'on lui reproche avec aussi peu de fondement.

Quant aux remarques grammaticales sur cette Élégie, il suffira d'observer ici, que c'est, faute d'attention à l'épithète *ingenuus*, que le *color* du treizième vers, et le *forma* du onzième, prennent l'air d'une espèce de battologie aux yeux des lecteurs pour qui ces deux substantifs sont à tort synonymes. Cette épithète restreint ici le premier à l'acception d'une qualité morale, ou du moins à cette image de

l'âme qu'on nomme physionomie, et qui est presque indépendante des traits du visage, dont les belles proportions sont exprimées par le mot *forma*. Avec un peu plus d'habitude de Properce et des autres bons écrivains de Rome, on s'épargneroit de pareilles objections contre la justesse et l'heureux choix de ses expressions.

[1] *Bassus*. Poëte contemporain de Properce. Quintilien, lib. X, Inst. Orat. cap. I, lui donne le premier rang après Horace : il ne reste presque rien de ses poésies. Si, comme je le crois, c'est le même Bassus, dont il est parlé dans le Dialogue sur les Orateurs, il ne fut pas, malgré son mérite et sa réputation, très-fêté de ses contemporains. Voici ce qu'en dit Aper, l'un des interlocuteurs de ce dialogue, qui le cite en exemple des inconvéniens et de l'infériorité de la poésie comparée à l'éloquence, dont sa charge, à la vérité, est d'exagérer les avantages.... « La poésie, dit-il, ne mène ni à la gloire ni à la fortune, et les louanges qu'elle procure sont vaines et infructueuses. Voyez-vous qu'on ait rendu beaucoup d'honneurs à Bassus, tout excellent poëte qu'il est? et s'il a quelques affaires, n'est-il pas obligé d'implorer l'appui de l'éloquence? Après avoir passé les jours et les nuits à polir un ouvrage, il faut qu'il emprunte une maison commode, qu'il prépare un auditoire, qu'il loue des siéges, qu'il distribue des annonces; tout cela pour recevoir des complimens pendant un jour ou deux. » Ce passage fait sans doute allusion à quelque trait inconnu de l'histoire de ce Bassus; et le présent qu'emploie l'interlocuteur au lieu du passé, n'est pas une raison pour qu'on l'applique à tout autre poëte que le Bassus ami de Properce. C'est au même tems, qu'on parle dans cet ouvrage, de Virgile et de

Cicéron, qui certainement n'étoient pas contemporains de l'auteur.

[2] *Antiope*, fille de Nictée, et femme de Lycus, roi de Thèbes. Jupiter, sous la forme d'un Satyre, d'autres disent de Lycus son mari, obtint les faveurs de cette princesse, qu'il rendit mère de Zéthus et d'Amphion. Tout le monde sait comment ils la délivrèrent des persécutions de Dircé sa rivale.

[3] *Hermione*, fille de Ménélas et femme d'Oreste. Pyrrhus en devint amoureux, et l'enleva à son époux. Oreste, furieux, se vengea d'un tel affront en coupant la tête au ravisseur.

[4] *Qu'une draperie mystérieuse dérobe à tout autre, etc.* Il y a dans le texte : *Gaudia sub tacita ducere veste libet.* Plusieurs éditions portent *dicere*, et cette leçon présente un sens ingénieux, mais recherché, qui n'est point assez dans le génie de Properce, dont la chaleur, le naturel et l'énergie font le principal caractère. Il n'y a pas moins de discrétion dans les vêtemens de Cynthie, à taire de jolies choses que de jolies paroles.

[5] *Point de statue, quel qu'en soit le dieu. Et quicunque sacer, qualis ubique lapis.* Chez les anciens Romains, chez les Grecs, et autres nations payennes, la religion avoit consacré dans les campagnes, des bornes, dont la matière étoit de bois ou de pierre. Leur forme, plus ou moins grossière, représentoit ordinairement quelques divinités champêtres, telles que Pan, Diane ou Palès. C'est à cette dernière déesse que s'appliquent ces deu

vers de la première Élégie de Tibulle, qui développent ce que le vers de Properce ne fait qu'indiquer :

Nam veneror, seu stipes habet desertus in agris,
Seu vetus in trivio florea serta lapis.

« Car c'est elle (Palès) que j'honore sous les guirlandes du tronc d'arbre isolé dans nos champs, ou de la pierre, antique ornement d'un carrefour. »

ÉLÉGIE V.

ELEGIA V.

AD GALLUM.

INVIDE, tu tandem voces compesce molestas,
  Et sine nos cursu, quo sumus, ire pares.

Quid tibi vis, insane, meos sentire furores?
  Infelix properas ultima nosse mala,
Et miser ignotos vestigia ferre per ignes,
  Et bibere è tota toxica Thessalia.

Non est illa vagis similis collata puellis.
  Molliter irasci non solet illa tibi.
Quòd si forte tuis non est contraria votis,
  At tibi curarum millia quanta dabit?
Non tibi jam somnos, non illa relinquet ocellos.
  Illa feros animis alligat una viros.
Ah! mea, contemptus, quoties ad limina curres,
  Cum tibi singultu fortia verba cadent,
Et tremulus mœstis orietur fletibus horror,
  Et timor informem ducet in ore notam:
Et quæcunque voles fugient tibi verba querenti;
  Nec poteris, qui sis, aut ubi, nosse miser.
Tum grave servitium nostræ cogere puellæ
  Discere, et exclusum quid sit abire domum.

ÉLÉGIE V.

A GALLUS.

ÉPARGNE-MOI, jaloux Gallus[1], tes confidences importunes, et laisse-nous poursuivre en paix notre course[2].

Insensé, que prétends-tu? Ressentir mes fureurs! Malheureux! tu cours à ta perte; un gouffre de feux est caché sous tes pas; tu t'abreuves à longs traits des poisons de la Thessalie.

Celle que tu recherches ne ressemble point à ces beautés faciles par état[3]; ses emportemens sont toujours sérieux[4]. Par combien d'épreuves elle t'aura fait passer, si jamais elle se relâche de ses rigueurs! Des pleurs et d'éternelles veilles, voilà le sommeil qu'elle destine à tes yeux[5]. Il n'y a qu'une Cynthie pour savoir dompter les caractères indomptables! Outré de ses dédains, combien de fois n'auras-tu pas recours à mon amitié, dans ces momens de crise où la terreur siégera sur ton front défiguré; où des sanglots seront, hélas! l'unique expression de ta fierté terrassée; où, ne pouvant articuler des plaintes, ne se retrouvant nulle part, et se méconnoissant lui-même, Gallus ne saura que pleurer et frémir[6]? C'est alors que tu sentiras le poids de tes fers, et ce que

Nec jam pallorem toties mirabere nostrum,
  Aut cur sim toto corpore nullus ego.
Nec tibi nobilitas poterit succurrere amanti.
  Nescit amor priscis cedere imaginibus.
Quod si parva tuæ dederis vestigia culpæ,
  Quàm citò de tanto nomine rumor eris!

Non ego tum potero solatia ferre roganti,
  Cum mihi nulla mei sit medicina mali:
Sed pariter miseri socio cogemur amore,
  Alter in alterius mutua flere sinu.

Quare; quid possit mea Cynthia, desine, Galle,
  Quærere, non impune illa rogata venit.

c'est qu'être écarté de la maison de Cynthie : c'est alors que la pâleur de mon visage, et l'excessive maigreur de tout mon corps, cesseront enfin d'étonner Gallus..... Ne te repose pas sur l'ancienneté de ta noblesse[7]; l'Amour ne sait point respecter de vieilles images[8]. Si le secret de ta flamme venoit à transpirer dans le public, ce nom que tu portes t'en rendroit bientôt la fable.....

Et quel soulagement attendrois-tu de moi, quand il n'est point de remède aux tourmens que j'endure? Victimes gémissantes sous la même tyrannie, notre ressource, hélas! seroit de confondre nos larmes dans le sein de l'amitié.

Cesse donc, ô Gallus! de rechercher Cynthie; elle vend trop chèrement ses faveurs.

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE Veme DU LIVRE Ier.

Properce change de ton dans cette pièce : ce n'est plus cet amant heureux et confiant des Élégies précédentes. Les malheurs qu'il annonce à *Gallus*, s'il persiste à rechercher Cynthie, seront tous ceux qu'il éprouve lui-même. Rien de plus effrayant que ce tableau, dont chaque trait est d'une vérité que l'exagération ne connoît pas. Quelque redoutable que dût être un rival tel que *Gallus*, il est aisé de voir que l'intérêt et la jalousie n'ont pas seuls dicté cette pièce, dont chaque vers respire l'amitié autant que l'amour : on ne peint bien, en ce genre, que les sentimens qu'on éprouve.

Les deux premiers vers de cette Élégie ne tiennent au reste que par la pensée; et ce lien suffit à ceux qui savent lire les poëtes. L'auteur y repousse en quelque sorte les confidences de *Gallus*, dont l'amour l'importune ou l'aigrit. Après un tel aveu, on s'attend qu'il va parler d'autre chose; point du tout : il entre en matière, et les trente vers de la pièce ne roulent que sur l'amour de Gallus et sur la tyrannie de sa nouvelle maîtresse, dont il essaie de lui faire redouter l'empire. Quoi qu'il lui en coûte d'avouer cette rivalité, il s'en occupe, parce qu'il faut guérir Gallus qui est son rival, ou rompre avec ce même Gallus qui est son ami. Le second vers décèle cette résolution; mais les six derniers en adoucissent l'amertume, et m'en paroissent le correctif le plus adroit et

le plus touchant. Cette Élégie n'offre d'ailleurs aucune difficulté de grammaire qui puisse arrêter un lecteur attentif.

[1] *Gallus.* On croit qu'il s'agit ici du poëte Cornelius Gallus, dont il ne reste qu'une Élégie qu'on puisse lui attribuer avec quelque vraisemblance. Elle se trouve dans le Recueil de M. Pithou, et dans le Chœur des Muses, d'Alde-Manuce. Quelques savans le disent auteur d'un discours contre Pollion. Quintilien en fait mention dans son premier Livre de l'Orateur. Les poésies imprimées sous le nom de Gallus sont d'un goût extravagant et puérile. M. Baillet les attribue à un certain Maximien, vieillard sans génie. Voyez dans nos Remarques sur le Discours préliminaire, celle qui concerne ce même Gallus.

[2] *Poursuivre en paix notre course. Pares* est synonyme ici de *concordes*, soit qu'il s'entende de l'amour de Properce et de Cynthie, soit qu'il exprime l'amitié de *Gallus* et de notre poëte. Ce dernier sens est le plus vraisemblable, quand on observe que toute la pièce offre, non-seulement un tableau des rigueurs dont Cynthie accablera Gallus s'il vient à l'aimer, mais la peinture de celles qu'essuie déjà Properce qui l'aime. Rien ne ressemble moins aux effets de la bonne intelligence que la pâleur de son visage, que l'excessive maigreur de tout son corps, qu'il décrit si bien comme l'ouvrage de la tyrannie de sa maîtresse.

[3] *Ces beautés faciles par état.* Le texte dit : *Vagis puellis*, filles de mauvaise vie, coureuses de nuit. Mais ces expressions grossières rendent l'idée du poëte avec plus

de précision que d'urbanité; et l'on n'a pas cru devoir se piquer ici d'une fidélité littérale.

[4] *Ses emportemens sont toujours sérieux : Molliter irasci non solet illa tibi.* Quelques éditions portent *mihi*, qu'il ne faut point admettre, parce qu'il s'agit ici de la nature des emportemens de Cynthie, et non pas de l'application qu'elle en peut faire. C'est comme si on disoit : Jamais elle ne vous querelle avec modération; où l'on voit que ce *vous* pourroit ne s'entendre de personne en particulier, mais de tous ceux sur qui tomberoit la colère de Cynthie.

[5] *Voilà le sommeil qu'elle destine à tes yeux*; et plus littéralement : *Elle ne te laissera ni le sommeil ni les yeux*; ou, ce qui revient au même : *Tes yeux se perdront dans les larmes et l'insomnie*, dont l'excès peut amener une cécité absolue.

[6] *Gallus ne saura que pleurer et frémir.* On termine ainsi cette belle période, qu'il n'eût pas été possible de rendre avec quelque énergie sans transposer ce vers :

Et tremulus moestis orietur fletibus horror.

Quel entassement de richesses poétiques dans les six vers dont cet admirable groupe est composé! Je ne connois rien de plus beau dans ce genre de peinture sentimentale et forte en même tems, chez aucun poëte de l'antiquité. Jamais les ravages d'un amour malheureux n'ont été peints avec plus de chaleur et de vie.

[7] *Ne te repose pas sur l'ancienneté de ta noblesse.* Auguste donna le gouvernement de l'Égypte à Gallus,

ne voulant pas, ajoute *Dion Cassius*, confier une province de cette importance, où les troubles étoient à craindre, à un homme d'une naissance distinguée. *Amien* observe que, fier de son pouvoir, et sans doute aveuglé par ses prospérités, il en vint, comme tant d'autres favoris de la fortune, jusqu'à méconnoître son bienfaiteur qu'il trahit lâchement. On pourroit citer vingt passages des anciens, qui tous attestent l'origine obscure du poëte Gallus. Comment les concilier avec ce vers :

Nec tibi nobilitas poterit succurrere amanti.

Je n'y vois pas d'autre moyen que de nier l'identité du Gallus d'Amien et de celui de Properce; à moins qu'on ne suppose dans notre auteur assez de bassesse pour vanter la naissance d'un homme de néant, et dans Gallus assez de petitesse pour accueillir une pareille flatterie; ce qui n'est vraisemblable ni de l'un ni de l'autre. Il est encore moins possible que Properce ait ignoré la naissance de son ami Gallus; et dans ce cas-là même, son ignorance ne le justifieroit pas. Cependant tout le monde s'accorde à voir dans le Gallus de cette Élégie le héros de la dixième Églogue de Virgile qui, très-certainement, fut le même que le gouverneur d'Égypte. Finissons cette note par conclure, ou que c'est une erreur de tout le monde, ou que la vérité n'a jamais eu contre elle de plus fortes présomptions que celles qui résultent du vers de Properce.

[8] *De vieilles images.* C'étoit un usage observé chez les Romains d'un certain ordre, d'afficher dans le vestibule de leurs maisons les images en cire de leurs ancêtres. Elles servoient aussi à la pompe des funérailles, où l'étalage de leurs morts flattoit surtout l'orgueil des vivans. Ce

faste étoit particulier aux familles nobles; et le droit d'images, *jus imaginum*, ne s'accordoit point aux parvenus. Selon Properce, Gallus jouissoit de ce privilége. Ce Gallus n'étoit donc pas un homme nouveau; ce fut donc un autre Gallus que le poëte amant de Lycoris, que le gouverneur d'Égypte, que l'ingrat favori d'Auguste. Encore une fois, quelque naturelle que soit cette conséquence, on n'ose pourtant l'affirmer; et nous laissons à d'autres le soin de concilier tant de contradictions.

ÉLÉGIE VI.

ELEGIA VI.

AD TULLUM.

Non ego nunc Adriæ vereor mare noscere tecum,
  Tulle, neque Ægæo ducere vela salo,
Cum quo Riphæos possim conscendere montes,
  Ulteriusque domos vadere Memnonias.
Sed me complexæ remorantur verba puellæ,
  Mutatoque graves sæpe colore preces.
Illa mihi totis argutat noctibus ignes,
  Et queritur nullos esse, relicta, Deos.
Illa meam mihi jam se denegat: illa minatur,
  Quæ solet irato tristis amica viro.

His ego non horam possim durare querelis.
  Ah! pereat, si quis lentus amare potest!
An mihi sit tanti doctas cognoscere Athenas;
  Atque Asiæ veteres cernere divitias:
Ut mihi deducta faciat convicia puppi
  Cynthia, et insanis ora notet manibus?
Osculaque opposito dicat sibi debita vento,
  Et nihil infido durius esse viro?

ÉLÉGIE VI.

A TULLUS.

NON, Tullus[1], les flots de la mer Égée[2], ceux de la mer Adriatique[3], ne cachent point d'écueils que je n'affrontasse avec vous. Après avoir franchi les monts Riphées[4] sur vos traces, je vous suivrois encore jusqu'aux rivages brûlans de l'Éthiopie[5]; mais les fréquentes prières de Cynthie, ses alarmes que l'altération de son visage peint aussi bien que ses paroles, me tiennent enchaîné dans ses bras. Il ne se passe point de nuits qu'elle n'irrite ma flamme par de nouveaux reproches. Elle se plaint qu'il n'y a point de Dieux, puisque je l'abandonne; elle me conteste le titre de son amant; elle ne m'épargne aucune des menaces que suggère l'amour outragé.

Périssent ces froids amans qui se possèdent à ma place! Pour moi, je succombe d'abord à de pareils assauts... La docte Athènes, et tous les monumens de la superbe Asie, sont-ils d'un prix qui balançât les imprécations de ma Cynthie, lorsqu'au moment de mettre à la voile, il me faudroit suivre sur son visage les traces de ses mains désespérées, l'entendre accuser les vents qui les emportent ces baisers qui lui sont dûs, et déclarer qu'il n'y a rien d'aussi dur qu'un amant infidèle?

Tu patrui meritas conare anteire secures,
Et vetera oblitis jura refer sociis.
Nam tua non ætas unquam cessavit amori;
Semper at armatæ cura fuit patriæ:
Et tibi non unquam nostros puer iste labores
Afferat, et lacrymis somnia nota meis.
Me sine, quem semper voluit fortuna jacere,
Hanc animam extremæ reddere nequitiæ.
Multi longinquo periere in amore libenter,
In quorum numero me quoque terra tegat.
Non ego sum laudi, non natus idoneus armis.
Hanc me militiam fata subire volunt.

At tu seu mollis quà tendit Ionia, seu quà
Lydia Pactoli tingit arata liquor,
Seu pedibus terras, seu pontum carpere remis
Ibis, et accepti pars eris imperii,
Tum tibi, si qua mei veniet non immemor hora,
Vivere me duro sidere certus eris.

C'est à vous, Tullus, d'aller rétablir nos loix chez des alliés parjures, et d'y surpasser, s'il se peut, la gloire du proconsul votre oncle. Vous dont la jeunesse toujours armée pour la Patrie, n'a point encore eu de loisirs pour l'Amour, continuez de vous refuser à ces épreuves qui m'ont fait passer tant de nuits dans les larmes; et puisque ma destinée est de languir dans la mollesse, laissez-m'en prolonger l'excès jusqu'à ma dernière heure[6]; que je sois confondu dans la tombe avec tous ces morts qui ont consacré leur vie à la tendresse. La Nature ne m'a fait naître ni pour les combats ni pour la gloire : mon sort est de servir sous les drapeaux de l'Amour.

Ainsi, Tullus, soit que vous visitiez les contrées voluptueuses de l'Ionie[7], ou les fertiles campagnes qu'arrose le Pactole[8]; soit que vous embrassiez, dans vos courses, ou la mer ou la terre; soit enfin que vous partagiez la gloire de l'empire dans le gouvernement qui vous est confié; s'il arrive un moment que vous songiez à moi, ne doutez pas qu'une étoile ennemie ne préside à ma destinée.

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE VIme DU LIVRE Ier.

Une mélancolie plus douce que chagrine a dicté cette Élégie qui est du genre modéré. Notre auteur s'y refuse aux invitations de son ami *Tullus*, qui désiroit de l'avoir pour compagnon de ses voyages en Asie. Les alarmes de Cynthie abandonnée, ou menacée de l'être, ses prières et sa tendresse motivent le refus de Properce. Il prend de-là occasion de flatter Tullus, et d'opposer ses inclinations guerrières, ses exploits et ses services, à la mollesse oisive, dont le poëte s'accuse, sans espoir, et même sans désir d'y renoncer jamais. Il gémit de cette fatalité, mais en amant plus accablé qu'humilié de sa chaîne.

Ces hardiesses de style et d'élocution, d'où peut naître quelque embarras pour les lecteurs moins familiarisés avec les vers qu'avec la prose, n'ont jamais lieu dans cette Élégie composée dans ces momens de relâche, où la poésie se ressent du calme des passions. On dira peut-être que le dernier vers de la pièce dément ce prétendu calme; et nous répondrons que c'est le derniers vers; que la pièce une fois terminée, on ne répond pas des mouvemens ultérieurs qui peuvent s'élever dans l'âme du poëte. Une observation mieux fondée peut-être, ce seroit d'opposer ce vers à ceux qui peignent les alarmes de Cynthie, menacée du départ de Properce. Ce n'est guère le cas, pourroit-on dire à cet amant, de parler de votre étoile ennemie. Mais, si je ne me trompe, cela même n'est point une contradiction dans cette Élégie. Properce est un amant

expérimenté, pour qui l'amour heureux a souvent eu des retours cruels, qui même, au sein du bonheur, lui montrent ici, ou peuvent lui montrer un avenir funeste.

[1] *Tullus*. Le même à qui Properce adresse sa première Élégie. Il étoit alors désigné proconsul d'Asie. Pendant la guerre de Mitridate, les Cyziques, dont il est fait mention plus bas, avoient obtenu la liberté, qu'Auguste leur ôta pour avoir maltraité quelques citoyens de Rome, et qu'il leur rendit dans la suite, pour les en priver une seconde fois. Le Tullus, dont il est ici question, vint leur donner des loix au nom de l'empereur. Son oncle, Volcatius Tullus, collègue d'Auguste dans son second consulat, leur avoit été envoyé, pour le même objet, plusieurs années auparavant. Cette notice répandra de la lumière sur quelques endroits obscurs de cette VI[eme] Élégie.

[2] *La mer Égée*, aujourd'hui l'Archipel. On varie sur l'étymologie de ce nom. Pline le fait venir du mot *æx-ægos*, qui veut dire *chèvre*, parce qu'il y a dans cette mer un écueil qui, de loin, présente la forme de cet animal aux yeux des voyageurs. D'autres tirent ce nom d'*Égée*, père de Thésée, qui s'y précipita; ou d'une reine des Amazones, nommée *Egea*, qui s'y noya de la même manière.

[3] *Mer Adriatique*, ainsi nommée d'*Adria*, aujourd'hui *Atri*, ville bâtie vers l'embouchure du Pô. Cette mer est plus connue sous le nom de golfe de Venise.

[4] *Monts Riphées*. Ces montagnes, situées dans la Scythie,

sont l'éternel théâtre des frimats et des orages : ce qui fait dire à Virgile, IVème livre des Géorgiques :

Arvaque Riphæis nunquam viduata pruinis.

[5] *Jusqu'aux rivages brûlans de l'Éthiopie.* Il y a dans le texte, *Memnonias domos*, par allusion à Memnon, fils de l'Aurore, qui avoit pris naissance dans cette contrée.

[6] *Puisque ma destinée est de languir dans la mollesse, laissez-m'en prolonger l'excès jusqu'à ma dernière heure.*

Me sine, quem semper voluit fortuna jacere,
Hanc animam extremæ reddere nequitiæ.

Rien n'exprime mieux que ces vers la dégradation volontaire qui accompagne toujours la mollesse à laquelle Properce consacre sa vie. Cet état est une espèce de mort qui justifie l'emploi très-heureux ici du verbe *jacere.* Le mot *nequitiæ* rend aussi parfaitement bien la honte ou le crime de ce lâche abandon de soi-même. Rien de plus moral que ces deux vers, quand ils sont bien entendus.

[7] *Ionie.* Les habitans de cette partie de l'Asie mineure passoient pour être fort enclins à la mollesse.

[8] *Pactole.* Fleuve de Lydie, qui rouloit beaucoup de paillettes d'or, et où l'on prétendoit que Crésus avoit puisé toutes ses richesses.

ÉLEGIE VII.

ELEGIA VII.

AD PONTICUM.

Dum tibi Cadmeæ dicuntur, Pontice, Thebæ,
  Armaque fraternæ tristia militiæ,
Atque, ita sim felix, primo contendis Homero,
  Sint modò fata tuis mollia carminibus.
Nos, ut consuemus, nostros agitamus amores,
  Atque aliquid duram quærimus in dominam;
Nec tantum ingenio, quantum servire dolori
  Cogor, et ætatis tempora dura queri.
Hic mihi conteritur vitæ modus, hæc mea fama est,
  Hinc cupio nomen carminis ire mei.
Me laudent doctæ solum placuisse puellæ,
  Pontice, et injustas sæpe tulisse minas.
Me legat assiduè post hæc neglectus amator,
  Et prosint illi cognita nostra mala.

Te quoque si certo puer hic concusserit arcu,
  Quod nolim nostros eviolasse deos:
Longè castra tibi, longè miser agmina septem
  Flebis in æterno surda jacere situ:
Et frustra cupies mollem componere versum,
  Nec tibi subjiciet carmina sævus Amor.

ÉLÉGIE VII.

A PONTICUS.

Ponticus[1], si le destin favorise vos chants, j'en réponds sur mon bonheur[2], votre Thèbes que bâtit Cadmus, et cette guerre funeste aux deux frères ennemis[3], vous égaleront au divin Homère. Pour moi que la douleur rendit poëte, et qui n'ayant à décrire que de tristes objets, cherche dans la poésie un remède aux rigueurs de ma maîtresse, c'est encore à l'Amour que je consacre mon génie. Tel est le cercle où se tourmente ma vie, telle est ma renommée, tels sont mes titres à la gloire que j'ambitionne pour mes vers. C'en est assez, Ponticus, d'avoir su plaire uniquement à la docte Cynthie, d'avoir tout enduré pour lui plaire. Qu'un amant dédaigné lise mes vers; qu'il les relise : en peignant mes malheurs, ils lui apprendront à profiter des siens[4].

Que le ciel vous en garantisse; mais si, frappé du trait qu'Amour lance à coup sûr, vous brûliez aussi d'un feu sacrilége[5] pour ma divinité, c'est alors que, gémissant de votre impuissance à relever les camps[6], à ranimer les sept armées devant Thèbes[7], vous essaieriez en vain de soupirer ces tendres vers que le cruel Amour ne veut pas toujours inspirer[8] :

Tunc me non humilem mirabere sæpe poëtam :
   Tunc ego Romanis præferar ingeniis :
Nec poterunt juvenes nostro reticere sepulcro :
   Ardoris nostri, magne poëta, jaces.

Tu cave nostra tuo contemnas carmina fastu.
   Sæpe venit magno fœnore tardus amor.

c'est alors que, me tirant de la classe vulgaire, vous ne cesserez d'admirer en moi le plus beau génie de Rome. Oui, Ponticus, les jeunes amans accorderont cette épitaphe à ma cendre :

Le peintre de nos feux, ce grand peintre n'est plus [9].

Craignez donc de rabaisser mes vers : l'Amour arrive enfin, et fait souvent payer bien cher ses retards.

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE VII[eme] DU LIVRE I[er].

Descendre de l'épopée où l'on excelle, au genre élégiaque où l'on ne sera que médiocre ou nul, est une terrible chûte pour un poëte. Tel est pourtant le sort, dont Properce menace *Ponticus*, s'il vient à brûler d'une flamme sacrilége pour la divine Cynthie. Properce qui l'aime, et qui en est aimé, parce qu'il sait chanter l'amour et sa maîtresse, a beaucoup à souffrir des rigueurs de cette belle : que sera-ce de Ponticus, dont le génie trop élevé n'a point de succès à prétendre dans le genre érotique? Il n'obtiendra rien de Cynthie, et perdra son talent pour l'épopée. Tel sera l'unique fruit de ses malheureux essais dans un genre qu'il auroit tort de rabaisser aujourd'hui, et plus grand tort d'embrasser dans la suite.

Il y a beaucoup d'art et de vérité dans cette pièce, dont l'objet paroît être d'écarter un rival redoutable, en intéressant sa gloire à cesser de l'être; ce qu'on ne pouvoit faire en moins de vers, et de meilleurs vers, sans excepter les deux derniers qui sont très-beaux, par-là même qu'ils n'expriment pas tout ce qu'ils font sentir. Si je ne me trompe, la pensée de l'auteur est que Ponticus auroit tort de rabaisser le genre élégiaque auquel Properce doit ses succès auprès des belles, et sans lequel Ponticus ne doit rien attendre de l'Amour, qui souvent fait payer bien cher une longue indifférence. Ces deux vers sont le résumé de toute la pièce.

[1] *Ponticus*, poëte épique, dont Ovide fait mention dans la dernière Élégie du IVeme livre de ses Tristes.

Ponticus heroo, Bassus quoque clarus Iambis.

Il ne reste pas un fragment de sa Thébaïde, dont il paroît que notre Auteur faisoit le plus grand cas.

[2] *J'en réponds sur mon bonheur.* C'est ainsi que j'ai cru devoir rendre ces mots : *Ita sim felix*, sorte d'affirmation qui n'est pas sans exemple, même chez les prosateurs. *Suétone* l'emploie dans ce sens, lorsqu'il dit : *Jucundissime, et ita sim felix, vir fortissime.* Pour mieux faire entendre cette formule, nous citerons un passage de Cicéron qui en est le développement ou la paraphrase : *Nam tecum esse, ita mihi commoda omnia, quæ opto, contingant, ut vehementer volui.* Ep. XXI. lib. V.

[3] *Funeste aux deux frères ennemis.* Étéocle et Polynice, nés du sang incestueux d'Œdipe et de Jocaste. La haine qu'ils se portoient alluma entre eux deux une guerre qu'ils terminèrent en devenant parricides l'un de l'autre. Sophocle, Euripide, Sénèque, Rotrou, Racine, etc. ont mis sur la scène cette tragique catastrophe, et pas un d'eux n'a rendu ce beau sujet digne de Melpomène.

[4] *En peignant mes malheurs, lui apprendront à profiter des siens.* Le *prosint illi* du texte ne peut signifier autre chose que la consolation et l'encouragement, dont Properce donne ici le conseil et l'exemple. Sa constance à souffrir triomphe des rigueurs de Cynthie : son histoire bien connue sera donc utile aux amans malheureux, dont elle relèvera le courage.

[5] *Vous brûliez aussi d'un feu sacrilége, etc.* Plusieurs éditions portent *evoluisse*, et c'est la leçon que Scaliger préfere; d'autres *hæc voluisse, se voluisse, heu voluisse, neu voluisse.* Enfin il s'en trouve qui ont adopté *he violasse;* mais toutes ces variantes présentent un sens moins beau, ont moins de force ou de naturel que l'ancienne leçon *eviolasse.* Le régime *nostros deos* a surtout déterminé la préférence que nous donnons à ce mot, dont la latinité est tout aussi bien constatée que celle des verbes *èmori, emollire, eblandiri, emoderari, emirari, evigilare.*

[6] *Votre impuissance à relever les camps, etc.* Que de choses dans ces deux vers, dont je crois impossible de faire passer toute la beauté dans une version françoise! On va du moins tâcher de l'indiquer dans cette paraphrase. « Malheureux Ponticus! tu gémiras de ton impuissance à » rappeler devant Thèbes les camps et leurs sept armées. » Trop loin de toi désormais pour t'entendre, ils resteront » enfouis dans l'abîme profond d'où tes vers ne sauroient » les tirer. »

[7] *Les sept armées, etc. Agmina septem.* Il y eut effectivement sept armées employées au siége de cette ville. Polynice en commandoit une; et les six autres avoient pour chefs Adraste, Tydée, Amphiaraus, Hippomédon, Capanée et Parthénopée. *Voyez Sta. l. I et XII de la Thébaïde.*

[8] *Que le cruel Amour ne veut pas toujours inspirer. Nec tibi subjiciet carmina sævus Amor.* Comme l'observe Passerat, le verbe *subjicere* est synonyme ici de *dictare;*

c'est comme si Properce disoit : Ce n'est qu'à moi, ce n'est qu'à Tibulle qu'Amour se plaît à dicter des vers : ce qui rappelle celui-ci :

Qu'Amour dictoit les vers que soupiroit Tibulle.

Ce vers de Boileau, si justement admiré, pourroit bien n'être qu'une heureuse imitation de celui de Properce.

9 *Le peintre de nos feux, ce grand peintre n'est plus.* Ce n'est pas l'amour heureux et tranquille que Properce a peint dans ses Élégies. Des réflexions cruelles sur les infidélités de Cynthie empoisonnent sa joie au sein même des voluptés. Il est presque toujours soupçonneux et jaloux. Ce sont des gémissemens, plutôt que des soupirs, qu'il exhale. Souvent il s'emporte jusqu'à l'imprécation ; et si l'amour prend quelquefois sous sa plume un ton plus modéré, il le quitte bientôt pour reprendre celui de la douleur souvent exaltée jusqu'au désespoir. Le sens du latin *ardoris* ne seroit donc point outré par le mot *fureurs*, qui rend à coup sûr l'intention du poëte, s'il ne rend pas son expression. Cependant la critique a relevé ce mot comme une exagération de l'idée de Properce ; et cette critique est avouée du grand nombre de nos lecteurs ; ce qui motive et justifie un léger changement dans cette édition, où l'on a substitué le mot *feux* au mot *fureurs*.

ÉLÉGIE VIII.

ELEGIA VIII.

AD CYNTHIAM.

Tu ne igitur demens? nec te mea cura moratur?
An tibi sum gelida vilior Illyria?
Et tibi jam tanti, quicunque est iste, videtur,
Ut sine me, vento quolibet, ire velis?
Tu ne audire potes vesani murmura ponti?
Fortis et in dura nave jacere potes?
Tu pedibus teneris positas sulcare pruinas?
Tu potes insolitas, Cynthia, ferre nives?
O utinam hibernæ duplicentur tempora brumæ,
Et sit iners tardis navita Vergiliis,
Ne tibi Tyrrhena solvatur funis arena,
Neve inimica meas elevet aura preces:
Atque ego non videam tales subsidere ventos,
Cum tibi provectas auferet unda rates,
Et me defixum vacua patiaris arena
Crudelem infesta sæpe vocare manu.
Sed, quocunque modo de me, perjura, mereris,
Sit Galatea tuæ non aliena viæ;
Ut te felici vectam per cærula remo
Accipiat placidis Oricos æquoribus.

Nam me non ullæ poterunt corrumpere tedæ,
Quin ego, vita, tuo limine verba querar.
Nec me deficiet nautas rogitare citatos:

ÉLÉGIE VIII.

A CYNTHIE.

Où donc est ta raison? Quoi! tant d'amour ne sauroit t'arrêter? Est-ce à mes feux que tu préfères les glaces de l'Illyrie? De quel prix à tes yeux peut être cet inconnu[1] qui t'engage à me fuir, n'importe sous quels auspices? Tu vas donc, ô Cynthie! apprivoiser tes oreilles avec le bruit des tempêtes! accoutumer ton corps à la dureté d'un lit de fer[2]! familiariser tes pieds délicats avec les glaçons et les neiges! Puisse l'hiver, prolongeant le règne des frimats et l'oisiveté des matelots impatiens du retour des Pléyades[3], enchaîner ton vaisseau dans le port d'Ostie[4]! Que le Ciel, favorable à mes voeux, te préserve ainsi du courroux des vents perfides. Sauve à mes yeux le spectacle de ta fuite, loin du rivage solitaire où mes gestes furieux, au défaut de ma voix, t'appelleroient cruelle[5]. Mais, si tu dois consommer ton parjure, que la nymphe Galathée[6] protège ta navigation, et qu'une mer docile à la rame te porte sans danger au havre d'Oricie[7].

Pour moi, chère âme, toujours fidèle à mes premiers feux, je remplirai ta maison de mes gémissemens, et ne me lasserai point d'interroger les matelots

Dicite, quo portu clausa puella mea est:
Et dicam, Autaricis licet hæc considat in oris,
Et licet Helæis, illa futura mea est.
Hic erit, hic jurata manet. Rumpantur iniqui;
Vicimus: assiduas non tulit illa preces.
Falsa licet cupidus deponat gaudia livor:
Destitit ire novas Cynthia nostra vias.
Illi carus ego, et per me carissima Roma
Dicitur, et sine me dulcia regna negat.
Illa vel angusto mecum requiescere lecto,
Et quocunque modo maluit esse mea,
Quam sibi dotatæ regnum vetus Hippodamiæ,
Et quas Elis opes ante pararat equis.
Quamvis magna daret, quamvis majora daturus,
Non tamen illa meos fugit avara sinus.
Hanc ego non auro, non Indis flectere conchis,
Sed potui blandi carminis obsequio.

Sunt igitur Musæ, neque amanti tardus Apollo.
Queis ego fretus amo; Cynthia rara mea est.
Nunc mihi summa licet contingere sidera plantis:
Sive dies, seu nox venerit, illa mea est:
Nec mihi rivalis certos subducet amores.
Ista meam norit gloria canitiem.

offerts à ma rencontre : « Apprenez-moi, leur dirai-je, » quel port a recueilli ma Cynthie. Quoique trans- » plantée sur les côtes de l'Illyrie ou de l'Élide [8], n'en » doutez pas, elle me sera rendue, ici même où son » serment l'enchaîne.... » Mais je l'emporte ! que mes rivaux en meurent de dépit [9] ; mes longues prières ne sont plus impuissantes ; Cynthie renonce au fatal voyage, et trompe ainsi l'espoir de l'envie qui triomphoit déjà. Oui, je suis cher, et rends cher à Cynthie, le séjour de Rome. L'offre du plus bel empire ne la tenteroit pas loin de moi. Partager un lit qui nous suffise, m'appartenir, n'importe à quel titre : voilà ce qu'elle préfère à cet empire autrefois si florissant [10], qui fut la dot d'Hippodamie, à tous les trésors dont l'Élide fut redevable à ses coursiers. Les riches présens de mon rival, ses promesses plus magnifiques encore, n'ont pu l'arracher à mes embrassemens. Et je n'eus point recours à l'or, point recours aux perles de l'Inde ; si j'ai fléchi Cynthie, je dois mon bonheur à mes vers.

Apollon et les Muses protègent donc aussi les amans ! J'aime sous leurs auspices ; et Cynthie, ce rare trésor, est à moi : elle est à moi le jour ; la nuit elle est encore à moi. Tant de félicité me transporte dans la sphère des Dieux : plus de rival à craindre pour mes amours ! ma vieillesse même jouira de ce triomphe !

REMARQUES

SUR LA VIII.me ÉLÉGIE DU LIVRE I.er

Cynthie, au moment de fuir Properce, et d'entreprendre un voyage en Illyrie, à la suite d'un nouvel amant, se rend enfin aux prières de notre poëte qui, pour l'en détourner, lui a peint les inconvéniens de ce voyage pénible et dangereux. Il y a dans ce tableau, plein de vérité, de flamme et de poésie, des traits imités de la Xeme Églogue de Virgile, dont le sujet est l'infidélité consommée de Lycoris, maîtresse de Gallus. Quoique celle de Cynthie ne le soit pas encore, on peut dire que c'est le même sujet traité de main de maître dans le genre pastoral et dans le genre élégiaque. Rien ne prouve mieux que le ressort de l'Élégie s'étend à d'autres affections de l'âme que la tristesse. Si la première partie de celle-ci est consacrée aux accens plaintifs de la douleur, la seconde est le triomphe de la joie exaltée jusqu'au délire. C'est dans cet enthousiasme heureux que le poëte s'écrie :

Nunc mihi summa licet contingere sidera plantis :
Sive dies, seu nox venerit, illa mea est.

« Elle est à moi le jour ; la nuit elle est encore à moi ! Tant » de bonheur me transporte dans la sphère des Dieux ! »

Le profond contentement d'une âme heureuse à l'excès, ne s'est jamais exhalé plus énergiquement dans aucune langue.

Suivant les idées modernes qu'on s'étoit faites de l'Élégie jusqu'à Boileau, l'Églogue, déjà citée, en auroit tous les

caractères. Gallus, qui en est le héros, y paroît constamment malheureux; et, Lycoris exceptée, toute la nature y prend part à son malheur. Mais ces idées ne sont point autorisées par les bons modèles de l'antiquité, et cette VIIIme Élégie de Properce en est la preuve; elle cesse d'être plaintive sans rien perdre de son essence, qui est bien moins la tristesse que la mélancolie; ce qu'il faut bien distinguer. Quoique le passage de la douleur à la joie y soit brusque et sans préparation, il ne s'y trouve rien de louche ou de forcé, rien de contraire à la marche naturelle des idées. Cette grande clarté se fait sentir dans les autres détails de ce petit poëme, où l'expression et la phrase, toujours brûlantes et souvent figurées, s'entendent facilement sans le secours d'un commentaire.

[1] *Cet inconnu*. Terme de mépris qui ne suppose pas que Properce ignorât l'état de son rival. On conjecture que c'est le même préteur d'Illyrie, dont il est parlé dans la XVIme Élégie du livre II. Le latin *quicunque est iste*, est une expression de doute qui peut tomber également sur les mœurs, la naissance, l'âge, le rang et la figure des personnes à qui on l'applique.

[2] *La dureté d'un lit de fer*. On ne prendra pas à la lettre cette expression métaphorique, dont le sens est que Cynthie sera couchée durement dans le vaisseau qui doit la porter en Illyrie: *dura navi*. C'est en usant de la même figure, qu'on dit: *un cœur de glace, un sein d'albâtre, un ciel d'azur, un teint de roses, etc.*

[3] *Du retour des Pléyades*. Ces sept étoiles, voisines du Taureau, sont appelées *Vergiliæ*, parce qu'elles paroissent

à la fin du printems et au commencement de l'été, qui est le tems le plus favorable à la navigation.

[4] *Dans le port d'Ostie.* Ce port, situé à l'embouchure du Tibre, avoit été bâti par Ancus Martius. Sa situation étoit on ne peut plus favorable au commerce de Rome, ce qui fait dire à Tite-Live, en parlant de la ville d'Ostie: *Urbs condita in ipso maris fluminisque confinio, ut totius mundi opes illo, veluti maritimo orbis hospitio, reciperentur.*

[5] *Où mes gestes furieux t'appelleroient cruelle, au défaut de ma voix. Infesta ..... vocare manu* ne peut s'entendre d'une autre manière. Il est clair que Properce a voulu dire qu'étant trop éloigné de Cynthie pour se faire entendre de la voix, il y suppléeroit par des gestes qui vont plus loin que la parole. Ces gestes furieux s'adresseroient à Cynthie, et non pas à Properce lui-même, comme le supposent quelques interprètes. L'intention du poëte est de rappeler ici à l'imagination de ses lecteurs, l'image d'Ariadne, de Calypso et de Didon désespérées à la vue de Thésée, d'Ulysse et d'Énée désertant leurs rivages.

[6] *Galathée.* Nymphe de la mer, fille de Nérée et de Doris, et mère d'Illyrus, qui donna son nom à l'Illyrie.

[7] *Au havre d'Oricie.* Ville maritime de la Haute-Épire. Ce territoire étoit renommé pour la beauté de ses térébinthes, dont le bois et la résine furent très-recherchés des anciens. (Voyez la note 7 de la VII[eme] Élégie du III[eme] livre.)

[8] *Les côtes de l'Illyrie ou de l'Élide.* Il y a dans le

texte, *Autaricis in oris, et licet Helæis*, chez les Autariciens, peuples de l'Illyrie, ou chez ceux d'Élide, province de l'Achaïe, dont Élis fut la capitale. Cette ville étoit célèbre par ses jeux.

9 *Que mes rivaux en meurent de dépit. Rumpantur iniqui.* C'est dans le même sens que Virgile a dit.... *Invidia rumpantur ut ilia Codro.*

Cette expression, qui revient souvent chez les poëtes anciens, donne lieu de supposer qu'ils se peignoient l'envie comme une hydropisie de bile, qui finissait par tuer les malades qui en étoient travaillés, en rompant l'enveloppe de cette humeur corrosive.

10 *Cet empire autrefois si florissant.* Le royaume de Pise, ville située sur la rive gauche de l'Alphée, dont Œnomaüs dota sa fille Hippodamie.

ÉLÉGIE IX.

ELEGIA IX.

AD PONTICUM.

Dicebam tibi venturos, irrisor, amores,
Nec tibi perpetuò libera verba fore.
Ecce jaces, supplexque venis ad jura puellæ,
Et tibi nunc quovis imperat empta modo.
Non me Chaoniæ vincant in amore columbæ
Dicere, quos juvenes quæque puella domet.
Me dolor, et lacrymæ meritò fecere peritum.
Atque utinam posito dicar amore rudis!

Quid tibi nunc misero prodest grave dicere carmen?
Aut Amphioniæ mœnia flere lyræ?
Plus in amore valet Mimnermi versus Homero.
Carmina mansuetus lenia quærit Amor.

I quæso, et tristes istos depone libellos,
Et cane, quod quævis nosse puella velit.
Quid si non esset facilis tibi copia nunc? tu
Insanus medio flumine quæris aquam;
Nec dum etiam palles vero, nec tangeris igni.
Hæc est venturi prima favilla mali.

ÉLÉGIE IX.

A PONTICUS.

FRONDEUR des Amours, je vous disois bien qu'ils vous visiteroient à votre tour, et que vous n'en parleriez pas toujours en homme libre. Esclave d'une esclave à vos gages, vous voilà sous le joug; et c'est en suppliant que vous subissez déjà la loi de ses caprices! Mes oracles, en fait d'amour, valent ceux des colombes de Dodone[1], et je sais prédire aussi le triomphe d'une belle sur ses jeunes amans. Plût aux Dieux qu'en cessant d'aimer, je fusse encore ignorant en cette matière! Mon expérience est le fruit de la douleur et des larmes.

Que vous sert maintenant d'avoir chanté sur un ton grave et lamentable le désastre de cette ville qu'avoit élevée la lyre d'Amphion[2]? Le tendre Amour se plaît aux airs tendres; et lorsqu'il s'agit d'aimer, un seul vers de Mimnermius[3] vaut mieux que tout Homère.

Renoncez donc à vos tristes compositions, et traitez des sujets qui puissent intéresser nos jeunes Romaines. Si, comme un fou criant la soif au milieu d'un grand fleuve, vous trouvez cette carrière stérile, c'est que vous ne brûlez point d'une vraie flamme, et que tout votre feu n'est encore qu'une étincelle.

Tunc magis Armenias cupies accedere tigres,
Et magis infernæ vincula nosse rotæ,
Quàm pueri toties arcum sentire medullis,
Et nihil iratæ posse negare tuæ.
Nullus amor cuiquam faciles ita præbuit alas,
Ut non alterna presserit ille manu.

Nec te decipiat, quod sit satis illa parata:
Acrius illa subit, Pontice, si qua tua est.
Quippe ubi non liceat vacuos seducere ocellos,
Nec vigilare alio nomine, cedat Amor.
Qui non ante patet, donec manus attigit ossa.
Quisquis es, assiduas aufuge blanditias.
Illis et silices, et possunt cedere quercus,
Nedum tu possis spiritus iste levis.

Quare, si pudor est, quamprimum errata fatere.
Dicere quo pereas, sæpe in amore juvat.

Un jour viendra que, percé d'un trait toujours plus déchirant, vous envierez la société des tigres d'Arménie[4], et que, lâchement asservi aux caprices d'une amante intraitable, vous gémirez des épreuves qu'elle vous fera subir, jusqu'à leur préférer le supplice d'Ixion enchaîné sur sa roue. Le vol le plus favorable de l'Amour n'est jamais qu'un augure trompeur[5], que dément bientôt un autre vol.

Sachez apprécier, Ponticus, les complaisances d'une maîtresse : moins elle y mettra de bornes, plus elle sera près de vous tyranniser. Loin de nous un amour qui ne laisse voir que lui, ne laisse penser qu'à lui[6], et dont les symptômes ne se manifestent que lorsqu'il est incurable[7]. Qui que vous soyez, redoutez les caresses d'une amante empressée; elles amolliroient les rochers et les chênes. Leur résisterez-vous quand vous n'êtes qu'un souffle[8]?

Hâtez-vous donc; plus de honte à confesser le secret de vos foiblesses : l'ardeur qui vous consume peut se calmer en s'épanchant.

6.

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE IXème DU LIVRE Ier.

Les prédictions faites à Ponticus dans la VIIeme Élégie s'accomplissent dans celle qu'on vient de lire. Properce les rappelle à son ami, en lui conseillant d'abandonner la trompette héroïque pour la lyre des Amours. « La nouvelle carrière qui vous est ouverte, lui dit-il, n'est jamais stérile pour les vrais amans, c'est-à-dire pour ceux qui le sont au point d'envier le sort d'Ixion, et la société des tigres les plus féroces. »

Il est à croire que Properce composa cette Élégie dans un de ces accès de mélancolie sombre, où l'on se peint l'amour comme le complément de toutes les misères humaines. Le tableau qu'il en fait inspire une sorte de terreur, et jamais sa plume ne distilla plus d'amertume contre les tyranniques et fausses caresses d'un sexe qu'il calomnie sans doute, dans cette peinture exagérée de ses cruautés ou de ses trahisons. Cependant il ne paroît pas que les craintes du poëte se fussent réalisées de la part de Cynthie, que Ponticus est censé rechercher dans la VIIeme Élégie. Jamais Properce ne se fût permis le quatrième vers de celle-ci, où la nouvelle maîtresse de Ponticus est désignée comme une courtisane *aux gages de son amant*. Telle est, je pense, la force de ces mots : *Quo vis empta modo*, qu'on pourroit entendre aussi d'une esclave acquise on ne sait à quel prix : ce qui seroit tout aussi dur, ce me semble.

Quoi qu'il en soit, c'est un des passages difficiles dans

cette Élégie qui demande plus d'attention qu'une autre. Les transitions peu marquées y répandent quelques nuages; et l'on a besoin de sagacité pour bien saisir le rapport du cinquième vers avec le *dicebam* du premier, que trois vers intermédiaires ont pu faire oublier. La conjonction *namque* eût rappelé ce *dicebam*; mais tant de précautions pour être clair, pouvoient faire languir la phrase; et Properce n'a pas cru devoir cette complaisance à l'inattention, à la légèreté de ses lecteurs.

L'image des tigres d'Arménie, dont Ponticus enviera la société, est amenée tout aussi poétiquement, c'est-à-dire, qu'elle interprète les vers précédens, plutôt qu'elle n'en est la conséquence. Properce a dit : *Tout votre feu n'est encore qu'une étincelle*; mais ce qu'il sous-entend, c'est que cette étincelle annonce un incendie qui consumera Ponticus; et c'est à cette image sous-entendue que se rapporte celle des tigres, dont le commerce est préférable à celui d'une maîtresse qui flatte d'abord ses victimes, et qui finit par les tyranniser.

Le *quare si pudor est* de l'avant-dernier vers paroît d'abord trop décousu de ceux qu'on vient de lire; il y tient cependant, et particulièrement à celui-ci :

Me dolor, et lacrymæ meritò fecere peritum.

C'est comme si le poëte disoit : J'ai l'expérience de toutes ces épreuves; ouvrez-vous à moi sans réserve et sans honte; je puis vous donner des conseils salutaires.

[1] *Dodone.* Forêt de la Chaonie dans l'Épire. Les colombes dont il s'agit ici, n'étoient autre chose que des diseuses de bonne aventure, qui faisoient métier de tromper les jeunes-gens qui les consultoient sur leurs amours. *Hérodot. Lib. II.*

[2] *Amphion*, fils de Jupiter et d'Anthiope, fut un grand poëte et un excellent musicien. Mercure lui avoit fait présent d'une lyre à sept cordes, dont il tiroit des sons si merveilleux, que la nature la plus brute s'animoit pour l'entendre. Les poëtes ont supposé qu'aux accords d'Amphion les pierres, devenues sensibles, s'étoient posées d'elles-mêmes sur les murs de Thèbes. Mais le sens de cette allégorie est qu'Amphion se servit des vers et de la musique pour donner aux Thébains des idées de justice et d'humanité; qu'il les soumit ainsi aux lois de la raison, qu'il les leur fit aimer, et qu'ayant adouci leur caractère dur et sauvage, il rendit ces peuples plus sociables, plus unis, et par conséquent moins indifférens sur leur commune sûreté. Ils consentirent donc à travailler sous ses ordres, et l'on vit bientôt s'élever les murs de Thèbes. C'est en ce sens que cette ville fut l'ouvrage de la lyre d'Amphion.

[3] *Mimnermius*. Célèbre poëte élégiaque, dont il nous reste quelques fragmens. La facilité, la douceur et l'harmonie font le caractère de son style. Il excelloit surtout dans les peintures de l'amour et de la volupté. Ce fut l'Anacréon de son siècle, avec cette différence qu'il eut tellement la vieillesse en horreur, qu'il n'invoquoit jamais les Dieux que pour leur demander de borner le cours de sa vie au terme de soixante ans. Quelques savans le regardent comme l'inventeur de l'Élégie : il fut du moins le premier qui la transporta des funérailles à l'amour. Ce poëte grec aima la belle *Nano*, célèbre joueuse de flûte.

[4] *Arménie*. Contrée de l'Asie, située entre le mont Taurus et le mont Caucase. Il y avoit beaucoup de tigres dans cette province, qui étoit aussi fort renommée pour ses parfums.

⁵ *Le vol le plus favorable de l'Amour n'est jamais qu'un augure trompeur.* Très-certainement Properce fait ici allusion au vol des oiseaux, que la superstition des augures faisoit regarder à ceux qui les consultoient comme un signe indicatif de la volonté des Dieux, comme le pronostic toujours vrai, quoique souvent obscur, de quelque événement heureux ou funeste. On peint l'Amour avec des ailes; ces ailes supposent la faculté de voler; l'Amour est donc une espèce d'oiseau, dont le vol favorable peut annoncer un avenir heureux. Mais il faut pour cela, que ce vol se soutienne dans la même direction, qu'il soit constamment ce qu'il a commencé d'être, et que les ailes de l'Amour, toujours déployées, ne se replient jamais sur elles-mêmes, comme cela arrive chez les oiseaux qui voltigent, bien plus qu'ils ne volent. Malheureusement l'Amour est de cette classe: il ne faut donc point attendre de son vol un augure favorable. Son premier essor, qui paroît l'être quelquefois, est donc une vaine promesse, faite pour tromper ceux qui s'y fient, et que dément bientôt la direction malheureuse que prend ce vol perfide.

Toutes ces idées sont plus ou moins développées dans les deux vers latins sous une image qui n'est point faite pour passer dans notre langue. J'ai tâché d'y suppléer avec des couleurs moins étrangères à la nature que celles de Properce, dont elles rendent pourtant l'intention. Ces mots *alterna manu* du second vers sont bien choisis dans le texte, parce qu'ils servent à peindre un oiseau à formes humaines; ils sont d'ailleurs intraduisibles pour les raisons énoncées vingt fois sur le génie différent des langues anciennes et modernes. Un oiseau qui a recours à ses mains pour ployer ses ailes, présente une image, dont le signe pittoresque n'existe dans aucune langue philosophique. Les langues

anciennes ne l'étoient point assez, et la nôtre l'est beaucoup trop.

[6] *Ne laisse penser qu'à lui*, et plus littéralement : *Ne permet point de veiller à d'autres soins. Nec vigilare alio nomine*; où l'on voit que ces deux mots *alio nomine* sont employés dans le même sens qu'*alia causa*, *alia ratione*. Ils prennent la même acception dans ce passage de l'Amphytrion de Plaute, acte Ier, scène Ire : *Argumentis vicit, aliud nomen quærendum est mihi.* Et c'est dans le même sens que Virgile a dit, en parlant de Didon.... *Hoc prætexit nomine culpam.*

[7] *Lorsqu'il est incurable* : *Donec manus attigit ossa.* Par une figure très-souvent employée chez les poëtes, on prend ici la main pour le trait qu'elle fait partir. On est censé blessé, dit Passerat, de la main de celui, dont la flèche seule nous atteint : *Manu enim tangere etiam is dicitur, qui arcu et sagitta vulnerat.*

[8] *Leur résisterez-vous, quand vous n'êtes qu'un souffle ?*

Nedum tu possis spiritus iste levis?

Le verbe *cedere*, précédé de la particule négative, est nécessairement sous-entendu dans ce vers, qui seroit tout-à-fait insignifiant sans une double négation. Le *spiritus levis* du même vers forme une opposition très-heureuse avec les mots *silices* et *quercus* du vers précédent. Rien ne contraste mieux qu'un chêne ou un rocher avec ce principe de vie qu'on nomme esprit, et que j'appelle souffle, pour mieux prononcer le contraste.

ÉLÉGIE X.

ELEGIA X.

AD GALLUM.

O JUCUNDA quies, primo cùm testis amori
  Affueram vestris conscius in lacrymis!
O noctem meminisse mihi jucunda voluptas,
  O quoties votis illa vocanda meis,
Cùm te complexa, morientem, Galle, puella,
  Vidimus in longam ducere verba moram!
Quamvis labentes premeret mihi somnus ocellos,
  Et mediis cœlo luna ruberet equis,
Non tamen à vestro potui secedere lusu.
  Tantus in alternis vocibus ardor erat!

Sed quoniam non es veritus concredere nobis:
  Accipe commissæ munera lætitiæ.
Non solum vestros didici reticere dolores.
  Est quiddam in nobis majus, amice, fide.
Possum ego divisos iterum conjungere amantes,
  Et dominæ tardas possum aperire fores,
Et possum alterius curas sanare recentes,
  Nec levis in verbis est medicina meis.
Cynthia me docuit semper, quæcumque petenda,
  Quæque cavenda forent, non nihil egit amor.

ÉLÉGIE X.

A GALLUS[1].

O RAVISSANTE nuit! où je fus le témoin de vos premières amours, et le confident de vos douces larmes! O nuit! désormais l'objet de mes délicieuses réminiscences, combien de fois ne le seras-tu pas de mes vœux les plus chers! Oui, je t'ai vu, Gallus, mourant de volupté[2] dans les bras de ta maîtresse[3]; j'ai suivi les soupirs prolongés de l'amour heureux. La lune avoit fourni la moitié de sa course; le sommeil appesantissoit déjà mes paupières; mais quel moyen de me priver des saillies de votre ivresse? C'étoit en traits de feu que vous l'exhaliez à l'envi l'un de l'autre.

Dépositaire du secret de votre flamme, je vais reconnoître le prix d'une telle confidence. La discrétion n'est pas l'unique science de votre ami: non-seulement je sais respecter le mystère de vos tendres angoisses[4], je connois encore l'art de rapprocher deux cœurs désunis, d'abréger l'exil d'un amant, et de guérir chez les autres, par la vertu toujours efficace de mes conseils, les blessures d'un amour naissant[5]. Ce dieu ne s'endort jamais: Cynthie n'a cessé de m'apprendre, et ce qu'il permet, et ce qu'il défend.

Tu cave ne tristi cupias pugnare puellæ,
  Neve superba loqui, neve tacere diu,
Neu si quid petiit, ingrata fronte negaris,
  Neu tibi pro vano verba benigna cadant.
Irritata venit, quando contemnitur illa,
  Nec meminit justas ponere læsa minas.
At quo sis humilis magis, et subjectus amori,
  Hoc magis effecto sæpe fruare bono.
Is poterit felix una remanere puella,
  Qui nunquam vacuo pectore liber erit.

Gardez-vous bien d'attaquer de front[6] la mauvaise humeur de votre amante; craignez de lui parler en maître : ne la *boudez* jamais long-tems; ne lui refusez rien de mauvaise grâce; que l'effet suive toujours vos promesses : vos mépris l'irriteroient; elle fera bien de s'en souvenir. Que votre amour soit donc soumis et complaisant; vos succès en seront plus fréquens et plus solides : c'est le moyen de concilier le bonheur avec l'esclavage et la constance.

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE Xeme DU LIVRE Ier.

CONFIDENT et témoin du bonheur de son ami Gallus, Properce en présente l'image sous les couleurs brûlantes qui lui sont familières. Il y met la même chaleur que dans le tableau de ses propres jouissances; ce qui d'abord semble justifier le reproche que lui font certains critiques de n'employer que son esprit et son imagination dans les peintures du sentiment et de la volupté. Reproche injuste et peu réfléchi, puisqu'on ne rend bien les affections des autres qu'en se pénétrant soi-même de ces affections qui sont devenues celles du peintre ou du poëte avant de passer sur la toile ou sur le papier. Ce reproche n'a d'ailleurs ici aucun fondement, en ce que le but de cette Élégie est de peindre en même temps l'ivresse de Gallus et celle de Properce. Dans nos mœurs, on ne se prête, et l'on a raison de ne se prêter qu'avec répugnance à de pareilles suppositions; mais les dix premiers vers du poëme n'en constatent pas moins la réalité des transports de l'auteur : le mensonge, en ce genre, n'imite pas à ce point le langage de la vérité. Dans les vers suivans, Properce s'exhale en témoignages de reconnoissance sur la confidence qui le rend heureux. Il promet à Gallus, non-seulement de la discrétion, mais des conseils utiles contre les rigueurs et les caprices de sa maîtresse. Le plan de conduite qu'il lui trace, quoique fondé sur les petits soins, la complaisance et les soumissions, n'a rien de la fadeur ordinaire de nos idylles ou de nos madrigaux. D'ailleurs tout est clair, et souvent trop clair,

dans ce tableau, où l'on ne trouve pas même de prétexte au reproche d'obscurité, soit dans l'expression, soit dans la filiation des idées : point de matière par conséquent aux légères discussions qui terminent souvent la première de nos Remarques sur chaque Élégie.

[1] *Gallus.* (Voyez la première remarque de la Vme Élégie de ce même livre.

[2] *Oui, je t'ai vu, Gallus, mourant de volupté, etc.* Cette Élégie donne lieu de supposer que Gallus et Properce vivoient dans la plus grande familiarité; peut-être même habitoient-ils la même maison. Mais l'aveu cynique que fait ici notre poëte, ne dément-il pas la délicatesse qu'il affecte dans plusieurs endroits de ses poésies? Rien n'est plus honteux que le personnage de témoin, dans la position où il le joue. Son intimité avec Gallus ne sauroit le justifier, à moins qu'on ne prête aux anciens Romains des principes tout-à-fait opposés à ceux des nations modernes : l'histoire n'autorise nulle part une pareille supposition. Le sage Pilpai, dans son beau poëme du *Naufrage des Iles flottantes*, suppose aussi des témoins approbateurs d'une pareille scène; mais ces témoins sont les parens du jeune couple, dont leur présence consacre l'hyménée. D'ailleurs la simplicité des mœurs qu'il décrit, et l'innocence, antérieure à la naissance de la Pudeur, dans le système du philosophe indien, répandent sur cette image un voile respectueux qui, peut-être, en affoiblit l'indécence.

[3] *Dans les bras de ta maîtresse.* Si Properce adresse cette Élégie au poëte Cornélius Gallus, le *complexa puella* du texte doit s'entendre de cette Lycoris, dont Virgile a

célébré les charmes et l'ingratitude dans sa X[eme] Églogue. Elle abandonna Gallus pour suivre Antoine, qui en fut si épris, qu'il la menoit partout avec lui dans sa litière. C'étoit une comédienne affranchie du sénateur *Volumnius*; elle se nommoit *Cythéris*. Virgile a changé ce nom en celui de Lycoris, qui est plus doux à l'oreille.

4 *Vos tendres angoisses. Vestros dolores.* Le bonheur des amans n'est jamais tellement pur, qu'il ne s'y mêle beaucoup d'inquiétude et de jalousie. C'est l'accompagnement nécessaire de l'amour le plus heureux. Quand Racine fait dire à Bérénice :

Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.

il motive la confiance et l'espoir de cette princesse, sans égard au malheur d'aimer, avec cette jalouse défiance; et si Properce emploie ici le mot *dolores* de preférence à tout autre mot, ce n'est pas que Gallus soit plus malheureux qu'un autre amant; c'est que les angoisses inséparables de l'amour, sont l'objet ordinaire de ses confidences, et que ses peines sont un secret bien plus difficile à garder que ses jouissances. Cet heureux emploi du mot *dolores* est du petit nombre des beautés poétiques qui ont besoin d'être raisonnées pour être mieux senties.

5 *Et de guérir chez les autres, par la vertu toujours efficace de mes conseils, les blessures d'un amour naissant.*

Et possum alterius curas sanare recentes,
Nec levis in verbis est medicina meis.

Ces vers semblent d'abord contredire celui de l'Élégie V[eme], où Properce déclare qu'il ne connoît point de soulagement à l'usage de son propre cœur :

Cum mihi nulla mei sit medicina mali.

Mais il ressemble, en ce point, aux plus habiles médecins qui se défiant de leurs propres lumières, lorsqu'il s'agit de se guérir eux-mêmes, ont recours à la science de leurs confrères. D'ailleurs son mal est invétéré, et par conséquent incurable. Il ne connoît de remèdes, et ne sait appliquer les siens qu'aux blessures récentes de l'amour; encore faut-il que ces blessures soient dans un autre cœur que le sien. Les bons poëtes sont rarement en contradiction avec eux-mêmes; et c'est presque toujours faute d'attention ou de bonne foi, qu'on les taxe d'inconséquence.

[6] *Gardez-vous bien d'attaquer de front, etc.* Tout le code de l'Amour est compris dans ces dix vers, dont l'Art d'aimer d'Ovide n'est que le développement.

ÉLÉGIE XI.

ELEGIA XI.

AD CYNTHIAM.

Ecquid te mediis cessantem, Cynthia, Baiis,
Quà jacet Herculeis semita littoribus,
Et modo Thesproti mirantem subdita regno
Proxima Misenis æquora nobilibus,
Nostri cura subit memores abducere noctes?
Ecquis in extremo restat amore locus?
An te nescio quis simulatis ignibus hostis
Sustulit è nostris, Cynthia, carminibus?
Atque utinam mage te remis confisa minutis
Parvula Lucrina cymba moretur aqua:
Aut teneat clausam tenui natitantis in unda
Alternæ facilis cedere lympha manu,
Quàm vacet alterius blandos audire susurros
Molliter in tacito littore compositam:
Ut solet amoto labi custode puella
Perfida, communes nec meminisse deos.

Non quia perspecta non es mihi cognita fama,
Sed quod in hac omnis parte timetur amor.
Ignosces igitur, si quid tibi triste libelli
Attulerint nostri: culpa timoris erit.
An mihi sit major caræ custodia matris,

ÉLÉGIE XI.

A CYNTHIE.

Toute entière aux délices de Bayes[1], est-il possible qu'oubliant tant de nuits heureuses, tu leur préfères le spectacle de ces rivages que la chûte de Misène[2], le passage d'Hercule[3], et les conquêtes de Thesprotes[4], ont rendus fameux? Tant d'amour devoit-il avoir ce terme? Seroit-ce aux transports imposteurs de je ne sais quel rival, que tu sacrifierois, ô Cynthie! la gloire que mes vers te promettoient? Encore si tu n'occupois tes loisirs qu'à promener un frêle bateau dans l'étroite enceinte du lac Lucrin[5]; où, qu'enveloppée dans l'onde, il te suffît d'en sillonner à la nage la surface transparente et docile! Mais je tremble que, mollement assise sur quelque rive écartée, tu ne prêtes une oreille séduite aux cajoleries d'un nouvel amant. Telle on voit la pupille, infidèle à la confiance de sa surveillante, céder sans remords[6] à l'attrait d'un galant parjure.

Ce n'est pas que la Renommée justifie mes frayeurs; mais dans ma situation, il est si naturel de tout craindre!..... Si mes vers te causent quelque peine, pardonne, ma Cynthie, c'est la crainte qui m'égare. Ton sort me touche-t-il de moins près que celui

Aut sine te vita cura sit ulla meæ?
Tu mihi sola domus, tu Cynthia sola parentes,
Omnia tu nostræ tempora lætitiæ.
Seu tristis veniam, seu contra lætus amicis:
Quidquid ero, dicam, Cynthia causa fuit.
Tu modò quamprimum corruptas desere Baïas.
Multis ista dabunt littora dissidium,
Littora quæ fuerant castis inimica puellis.
Ah! pereant Baïæ crimen amoris aquæ.

d'une mère tendre? Que m'importe, loin de toi, ma propre existence? Cynthie!.... Ce mot renferme tout pour moi, famille, parens, plaisirs de tous les momens. O mes amis! ne me demandez plus la cause de ma tristesse ou de ma joie : tout ce que je suis, vous dis-je, c'est par Cynthie que je le suis. Hâte-toi d'abandonner le séjour de Bayes, ce théâtre de séductions et de ruptures; déserte un rivage où la chasteté respire un air empoisonné. Périssent à jamais ces bains, l'écueil de la pudeur et de l'amour[7]!

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE XIème DU LIVRE Ier.

Cette Élégie est une des plus tendres de Properce. L'Auteur y peint en traits de flamme ses inquiétudes sur la conduite de Cynthie aux eaux de Bayes. Ces eaux, très-renommées de son temps, étoient un rendez-vous de galanterie pour les courtisanes romaines; et les femmes plus honnêtes y respiroient au moins un air très-dangereux pour la pudeur et la chasteté : le séjour de Bayes étoit d'ailleurs un des plus délicieux de toute l'Italie.

Comme les alarmes du poëte ne sont pas autrement motivées, et qu'elles pouvoient offenser la chaste Cynthie, il emploie la dernière moitié de cette pièce en protestations d'amour, qui sont le correctif des soupçons, pour ne pas dire des reproches échappés dans la première. Il finit par une imprécation contre ces bains funestes à la tranquillité des amans, et à la fidélité de leurs maîtresses.

Aux yeux de bien des lecteurs, le passage des soupçons à l'excuse ne paroît pas suffisamment gradué dans cette Élégie; mais un correctif de cette nature devoit-il se faire attendre? et quand ils sont hasardés, la gravité de pareils reproches ne fait-elle pas un devoir d'en précipiter la réparation? J'avoue qu'il en résulte un peu d'obscurité; mais pour l'éclaircir, il suffit d'un mot de réflexion sur la défiance naturelle aux amans les moins soupçonneux. On n'aime point sans inquiétude; la preuve en est, dut ajouter

Properce, que mon imagination t'accuse, quand ma raison, ta conduite et la renommée te justifient. . . . .

[1] *Bayes.* Petite ville célèbre par ses bains, dans la terre de Labour. Plusieurs auteurs ont parlé de sa situation avec éloge. Horace dit : *Nullus in orbe locus Baiis prælucet amoenis. Il n'y a point de séjour plus agréable que celui de Bayes.* Mais Sénèque, dans ses lettres à Lucinius, en convenant du charme de ce beau lieu, nous le représente d'ailleurs comme un séjour décrié, dont la pudeur devoit écarter, non-seulement les femmes honnêtes, mais tout homme qui comptoit pour quelque chose la réputation de bonnes mœurs. « On y menoit, dit-il, une vie si luxurieuse, que c'étoit le lieu favori de tous les voluptueux. D'abord on avoit été retenu par la pudeur des mœurs antiques, et l'on n'auroit pas osé s'y montrer sans une ordonnance de médecin, qui servit de prétexte. Le grand Scipion, forcé par les turbulens tribuns à quitter son ingrate patrie, choisit Literne pour le lieu de son exil et de sa mort, préférablement à Bayes, de peur de déshonorer sa vie par une retraite si peu convenable. Un tel homme ne devoit pas faire une chûte si molle. Marius, Pompée, César, les premiers Romains que la fortune et leurs crimes revêtirent du pouvoir suprême, bâtirent des maisons à Bayes, mais sur la cime des montagnes. . . . Pensez-vous que jamais Caton se fût établi à Utique, pour y voir des femmes adultères naviguer sous ses yeux ? pour admirer des barques de toute espèce et de toute couleur, sur un lac parsemé de roses ? pour entendre, la nuit, des concerts bruyans et des chansons lubriques ? N'eût-il pas mieux aimé passer le reste de sa vie dans un retranchement, qu'une seule nuit en pareille société ? N'en doutons pas, il vaut

mieux, pour un homme, être éveillé par la trompette que par une symphonie. »

[2] *Misène*, fameux joueur de flûte, qui, selon Virgile, fut inhumé sur le rivage qui porte son nom. *Æneid. l. VI.*

[3] *Le passage d'Hercule.* Diodore, l. V, suppose qu'Hercule pour emmener avec plus de facilité les bœufs qu'il avoit enlevés à Géryon, fit pratiquer dans cette contrée un chemin qui subsista long-tems sous le nom de ce demi-dieu.

[4] *Les conquêtes de Thesprotes.* Il y a dans le texte: *Regnum Thesproti;* et Properce fait ici allusion à une colonie de Thesprotes, ainsi appelée du nom de leur roi qui conquit tout le territoire de Bayes. Les cinq premiers vers de cette Élégie sont d'une précision qui en fait toute la difficulté.

[5] *Le lac Lucrin.* Ce lac fut long-tems renommé pour la beauté de ses eaux. Il fut tari l'an 1538 par un tremblement de terre, et ce n'est plus aujourd'hui qu'un marais bourbeux, connu sous le nom de *Mare Morto.*

[6] *Infidèle à la confiance.... céder sans remords.* Le texte porte: *Communes nec meminisse Deos.* On entend ordinairement par ces mots, *communes dii*, les dieux dont le culte étoit généralement adopté, tels que Jupiter, Apollon, Minerve, etc. ou ceux dont la faveur s'appliquoit alternativement à toutes les nations, tels que Mars, la Victoire, etc.; mais ce n'est point en ce sens qu'on doit prendre le *communes deos* de Properce, qui n'entend autre chose ici que les Dieux garants du serment qui lie la pupille.

Quels que soient ces Dieux, ils lui sont communs avec la surveillante, dont elle trompe la confiance.

Il y a dans le même texte, *amoto custode*, et non pas *amota*, qu'on a rendu par *surveillante*, au lieu de *surveillant*, qui seroit moins dans nos mœurs. Je sais bien qu'à la lettre il eût fallu conserver le masculin; mais la raison, le goût et nos usages s'arrangent mieux ici du féminin *surveillante*, et j'ai sacrifié la lettre.

7 *L'écueil de la pudeur et de l'amour.* Le texte porte, *crimen amoris*, ce qui revient à *infamia aut dedecus*, c'est-à-dire, que les eaux de Bayes étoient un rendez-vous de prostitution, et que l'amour s'y traitoit comme dans un mauvais lieu.

ÉLÉGIE XII.

ELEGIA XII.

AD AMICUM.

Quid mihi desidiæ non cessas fingere crimen,
Quod faciat nobis conscia Roma moram?
Tam multa illa meo divisa est millia lecto,
Quantum Hypanis Veneto dissidet Eridano.
Nec mihi consuetos amplexu nutrit amores
Cynthia, nec nostra dulcis in aure sonat.

Olim gratus eram, non illo tempore cuiquam
Contigit, ut simili posset amare fide.
Invidiæ fuimus. Num me Deus obruit? an quæ
Lecta Prometheis dividit herba jugis?
Non sum ego, qui fueram? mutat via longa puellas.
Quantus in exiguo tempore fugit amor!
Nunc primum longas solus cognoscere noctes
Cogor, et ipse meis auribus esse gravis.
Felix qui potuit præsenti flere puellæ!
Non nihil aspersis gaudet amor lacrymis.
Aut si despectus potuit mutare calores,
Sunt quoque translato gaudia servitio.
Mi neque amare aliam, neque ab hac discedere fas est.
Cynthia prima fuit, Cynthia finis erit.

ÉLÉGIE XII.

A UN AMI.

Pourquoi ces reproches éternels d'indolence, sous prétexte que je ne quitte point cette Rome, confidente de mes amours? Hélas! toutes mes nuits m'y tiennent aussi loin de Cynthie, que l'Éridan peut l'être de l'Hypane[1]. Il faut que j'y renonce à l'habitude de ces tendres embrassemens, l'aliment de ma flamme; à cette douce voix de Cynthie, le charme de mon oreille[2].

Il fut un tems où je sus plaire! Comme j'aimois alors! comme j'étois aimé! L'Envie.... que sais-je? un Dieu peut-être se plaît à m'accabler.... Cette rupture seroit-elle l'effet d'un breuvage apprêté sur le mont Caucase[3]?.... Ce que je fus autrefois, ai-je donc cessé de l'être? Qu'un long voyage[4] change bien les femmes! Et pour éteindre tant d'amour, il n'a fallu qu'un instant! La solitude et des plaintes, dont je suis l'unique victime[5], tel est le partage de mes nuits toujours si longues! Heureux l'amant qui peut du moins pleurer sous les yeux de sa maîtresse! Les pleurs ont aussi leurs charmes en amour. Heureux l'amant à qui les mépris d'une infidèle laissent du moins la liberté d'un autre choix! On dit qu'il est doux de changer d'esclavage. M'en détacher! en aimer une autre! c'est impossible. J'ai commencé par Cynthie, je finirai par elle.

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE XIIeme DU LIVRE Ier.

Les inquiétudes du poëte sur le sort de ses amours se sont réalisées. Cynthie a rapporté des eaux de Bayes un cœur indifférent et peut-être infidèle. Il peint les délices d'un bonheur qui n'est plus, et les tourmens de sa situation actuelle; ce qui présente deux tableaux achevés dans leur genre. Il règne dans l'un et dans l'autre une mélancolie chagrine sans emportement, une tristesse profonde qui jamais ne s'exhale en imprécations. Le dernier vers de cette courte Élégie, où la poésie ne se ressent point de l'abattement de l'auteur, est le serment du cœur de Properce, qu'il n'aimera jamais d'autre femme que celle qu'il a toujours aimée; c'est le triomphe du sentiment sans exaltation et sans pompe : je ne dis pas sans désordre; car, les trois premiers vers exceptés, tout est désordre dans cette pièce, dont je ne puis m'empêcher de citer ce vers, qu'il faut recueillir comme un exemple du sublime dans ce genre d'égarement :

Non sum ego qui fueram : mutat via longa puellas.

Ce que je fus autrefois, j'ai donc cessé de l'être! Qu'un long voyage change bien les femmes! La première moitié de ce vers est une question que le poëte se fait à lui-même, et la seconde moitié est la réponse. Les idées intermédiaires et sous-entendues sont : *Je suis toujours ce que j'étois; mais Cynthie n'est plus la même Cynthie depuis son voyage.* Tout cela est renfermé dans le vers

qu'on vient de lire ; tout cela s'y tient et s'y lie; mais pour sentir comment, il faut s'être mis à la place de l'auteur.

[1] *Que l'Éridan peut l'être de l'Hypane.* Le premier de ces fleuves prend sa source dans les Alpes, et se jette dans la mer Adriatique par différens canaux. Virgile l'appelle le roi des fleuves, parce qu'il est le plus considérable de ceux qui arrosent l'Italie. Il est plus connu sous le nom de *Pô*. L'Hypane coule dans la Scythie; et l'on observera que ses eaux sont plus amères que celles de l'Océan. Au reste, l'idée de Properce ne tombe pas sur la distance locale qui le sépare de Cynthie : il s'agit ici d'une rupture; et le sens du poëte est qu'il ne fréquente plus dans la maison de sa maîtresse, qui l'a sacrifié à un nouvel amant.

[2] *La douce voix de Cynthie, le charme de mon oreille.* .... *Nec nostra dulcis in aure sonat.* Que de sensations dans ce vers ! Tâchons de les indiquer, puisqu'il est impossible de les rendre. *La douce Cynthie qui résonne dans l'oreille de son amant !* Ce n'est pas d'un son qu'il s'agit ici, mais des effets de ce son, ou plutôt de ce tact de l'amour qui d'abord frappe l'organe de l'ouïe, qui de-là passe à l'âme, qui de l'âme revient aux sens, qui s'imprègnent en quelque sorte de la substance même de Cynthie. Mais ce n'est point encore là tout l'effet de cette magie. Quelle est-elle ? Je le sens, et n'ai point d'expression qui la peigne : notre langue n'en a point. *Cynthia dulcis sonat* dit tout ce qu'on peut sentir de plus heureux en ce genre.

[3] *Sur le mont Caucase.* Cette montagne de Scythie étoit fertile en poisons et autres plantes, dont les magiciennes faisoient usage dans la composition des philtres. *Prometheis*,

par allusion à Prométhée qui, pour avoir dérobé le feu du ciel, fut attaché sur cette montagne, où ses entrailles, toujours renaissantes, étoient dévorées par un vautour insatiable. Après un supplice de trente mille ans, il fut enfin délivré par Hercule qui rompit ses chaînes.

[4] *Qu'un long voyage change bien les femmes! Mutat via longa puellas :* ce qui suppose que Cynthie prolongea son séjour aux eaux de Bayes : car c'est de ce voyage que Properce veut parler ici; autrement cette Élégie ne seroit point à sa vraie place. Quelques autres sont évidemment transposées; mais on n'a pas cru devoir entreprendre d'en changer l'ordre, parce qu'un nouvel arrangement entraîneroit de nouvelles difficultés, et qu'au reste, chaque Élégie de Properce est un chef-d'œuvre isolé, dont les beautés ne tiennent que rarement aux autres pièces du même auteur.

[5] *Des plaintes dont je suis l'unique victime.* On n'exhale des plaintes que pour appeler du secours, ou pour exciter la compassion; et le comble du malheur est de n'avoir personne au sein de qui l'on puisse épancher sa douleur. Tel est le sort de Properce depuis que Cynthie l'abandonne à lui-même; et comme la nature des plaintes est de fatiguer ceux qui les entendent, les siennes n'étant plus entendues que de lui, ne sont à charge qu'à ses propres oreilles. Telle est la force de ce vers :

Cogor et ipse meis auribus esse gravis.

Vers profondément pensé, sans en être moins senti.

ÉLÉGIE XIII.

ELEGIA XIII.

AD GALLUM.

Tu, quod sæpe soles, nostro lætabere casu,
  Galle, quod abrepto solus amore vacem.
At non ipse tuas imitabor, perfide, voces.
  Fallere te nunquam, Galle, puella velit!
Dum tibi deceptis augetur fama puellis,
  Certus et in nullo quæris amore moram,
Perditus in quadam tardis pallescere curis
  Incipis, et primo lapsus adire gradu.
Hæc erit illarum contempti pœna doloris:
  Multarum miseras exiget una vices:
Hæc tibi vulgares istos compescet amores:
  Nec nova quærendo semper amicus eris.
Hæc ego non rumore malo, non augure doctus,
  Vidi ego. Me, quæso, teste negare potes?
Vidi ego te toto vinctum languescere collo,
  Et flere injectis, Galle, diu manibus,
Et cupere optatis animam deponere verbis,
  Et quæ deinde meus cælat, amice, pudor.

Non ego complexus potui diducere vestros;
  Tantus erat demens inter utrosque furor.
Non sic Aemenio Salmonida mistus Enipeo
  Tænarius facili pressit amore deus.

ÉLÉGIE XIII.

A GALLUS.

GALLUS, vous allez jouir, à votre ordinaire, du cruel abandon où me réduit une infidèle. Perfide ami ! je n'userai point avec vous de représailles[1]: puisse votre maîtresse ne vous trahir jamais ! Cependant, lorsque rien n'a pu vous fixer, et que mille infidélités publient votre inconstance, d'où vient cette pâleur, symptôme d'une flamme sérieuse et tardive? Quoi ! vous bronchez au premier pas ! Une seule femme va donc se charger de la vengeance commune, et punir l'affront de toutes vos victimes ! Elle va vous apprendre un art d'aimer moins vulgaire[2], et vous perdrez enfin le goût de la légèreté. Ce n'est point sur de vains bruits, sur de malignes conjectures que je m'appuie. J'ai vu Gallus, il ne me démentira pas ; oui, je l'ai vu languir et pleurer dans les bras d'une amante. Enchaîné sur son sein, l'unique désir que vous exprimiez alors, étoit de mourir dans cette attitude.... Je tire le rideau sur le dénouement de cette scène.

Absorbés dans l'ivresse mutuelle de vos embrassemens, ma présence n'a pu vous en distraire. Neptune[3], sous la forme du fleuve Énipée, surprit avec moins d'énergie les caresses de la nymphe Tyro[4]. Hercule

Nec sic cœlestem flagrans amor Herculis Heben
  Sensit in Œtæis gaudia prima jugis.
Una dies omnes potuit præcurrere amantes.
  Nam tibi non tepidas subdidit illa faces,
Nec tibi præteritos passa est succedere fastus,
  Nec sinet abduci, te tuus ardor aget.
Nec mirum : cùm sit Jove digna, et proxima Ledæ,
  Et Ledæ partu, gratior una tribus :
Illa sit Inachiis et blandior heroinis,
  Illa suis verbis cogat amare Jovem.

Tu vero quoniam semel es periturus amore,
  Urere. Non alio lumine dignus eras.
Quæ tibi sit fœlix, quoniam novus incidit error :
  Et quodcunque voles, una sit ista tibi.

sur le Mont Œta, l'impatient Hercule, cueillit avec moins de transports les premières faveurs de la céleste Hébé[5]. Un seul jour a suffi pour vous rendre le plus passionné des amans; car ce n'est point d'une flamme ordinaire qu'elle vous brûle. Votre orgueil, étouffé sans espoir de revivre, vous laissera désormais à la merci de l'Amour[6]; car, non moins belles que les deux filles de Léda[7], que Léda elle-même, votre maîtresse réunit plus de charmes que ces trois héroïnes : la Grèce n'en vit naître aucune[8] qui eût plus de titres à l'amour de Jupiter.

Quand le sort vous y condamne, laissez-vous consumer de cette flamme unique; toute autre seroit indigne de vous; et puisque l'amour change ainsi votre destinée, puissiez-vous y trouver le bonheur! puisse-t-il combler et fixer tous les vœux de Gallus!

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE XIIIeme DU LIVRE Ier.

C'est la troisième de celles qui sont adressées à Gallus. Properce y rappelle son rôle de témoin, tel qu'il l'avoue dans la seconde. Ce sont d'ailleurs à peu près les mêmes situations et le même tableau dans l'une et l'autre pièce; l'auteur y montre la fécondité de son imagination dans la variété de ses couleurs, qui jamais ne sont les mêmes, sans en être moins celles de la nature.

Elles représentent d'abord Gallus tel qu'il fut avant d'aimer sa nouvelle maîtresse, comme vainqueur toujours volage de toutes les belles, dont il entreprit la défaite. Une affranchie le soumet enfin à son joug, et l'homme à bonnes fortunes devient l'esclave d'une femme chargée de la vengeance de mille autres. Ce second tableau est suivi d'une jouissance commencée, que la pudeur du poëte ne lui permet pas d'achever. Ce morceau, plein de vie et de chaleur, est, pour me servir de ce terme, un peu trop physiquement expressif; il est à croire que Properce en dut les principaux traits à l'énergie de ses sens plutôt qu'à la bonté de son cœur. Un éloge de la beauté de Lycoris, qu'on croit être l'héroïne de cette Élégie, quoiqu'elle n'y soit pas nommée, termine cette pièce, l'une des plus brûlantes de tout ce Recueil. C'est du moins une de celles qui prouvent le mieux que les soupirs, les larmes et les sanglots ne sont pas toujours prodigués dans l'Élégie; ou, ce qui n'est pas moins probable, qu'il s'en faut bien que toutes les poésies de notre auteur soient du genre élégiaque. Comme on l'a dit, celle-ci

parle bien moins à l'âme qu'à l'imagination. C'est, dans plusieurs détails, un tableau plus digne encore de Catulle que de Properce; mais elle est digne de tous deux, quant aux charmes de la diction qui en est toujours pure, élégante et fleurie. La précision sans obscurité, en fait aussi un des principaux caractères; les idées y marchent dans un ordre qui n'est jamais troublé par les écarts de cette espèce de poésie qui justifie les observations qu'on se permet ailleurs, mais qui n'auroient point ici leur application.

1 *Je n'userai point avec vous de représailles*; c'est-à-dire, je m'interdirai les plaisanteries sur votre amour, et ne répéterai point vos sarcasmes. *Non tuas imitabor voces.* Le mot *lætabere* du premier vers indique, à ne pouvoir s'y tromper, le véritable sens du troisième.

2 *Un art d'aimer moins vulgaire*; ou, ce qui revient au même : *A ne plus aimer sans choix* : car tel est le sens de ces mots : *Vulgares istos compescet amores*, qui rendent très-bien le passage de la galanterie à l'amour, ou, ce qui est la même chose, du goût de la légèreté à l'amour exclusif et durable.

3 *Neptune* avoit un temple à Ténare, ville et promontoire de Laconie; et c'est pour cette raison que Properce le désigne sous le nom de *Tænarius*. Suidas prétend qu'il y avoit au pied de ce promontoire, aujourd'hui le cap Matapan, différens passages qui communiquoient aux enfers, que les poëtes ont nommés *Ténare*.

4 *Tyro*, fille de Salmonée, aima le fleuve Énipée. Neptune voulant jouir de la nymphe, prit la forme de ce fleuve, et

à la faveur de ce déguisement, satisfit sa passion pour Tyro. L'Énipée arrose la plaine de Pharsale, où César triompha de Pompée : son cours est presque insensible jusqu'à sa réunion avec l'Apidane, qui lui communique une rapidité qu'il ne reçoit lui-même qu'au confluent de ces deux rivières.

[5] *Hébé.* Suivant quelques mythologistes, la déesse de la Jeunesse n'eut point de père; et voici l'origine qu'ils lui donnent. « Apollon, disent-ils, ayant fait servir à Junon, sa belle-mère, des laitues sauvages, cette déesse en mangea avidement; et de stérile qu'elle avoit été jusqu'alors, devint grosse d'Hébé, sans la participation de Jupiter, ou de quelqu'autre dieu. » Homère n'a point adopté cette fable. Il fait Hébé fille de Junon, par les voies ordinaires de la nature. On sait qu'elle eut l'intendance des gobelets dans les festins des Dieux, et qu'elle perdit cette dignité, pour avoir fait une chûte peu respectueuse sous les yeux de Jupiter, qui lui subrogea Ganymède dans la place de son échanson : Homère lui conserve ce titre auprès des autres Dieux. On ne sait pas si la chûte indécente qui la fit disgracier de Jupiter, suivit ou précéda son mariage avec Hercule, dont elle devint la femme, après que ce demi-dieu eut été reçu dans le ciel, d'où Junon l'avoit exclu si long-tems.

[6] *Vous laissera désormais à la merci de l'amour. Te tuus ardor aget.* Ce qui signifie, que l'amour va désormais absorber toutes les affections de Gallus; qu'il n'aura d'action et de mouvement que ceux de l'amour, dont il va devenir le jouet et la victime. *Aget* est synonyme ici d'*exercebit, agitabit, miserum habebit.*

[7] *Les deux filles de Léda, etc.* Hélène et Clytemnestre. L'histoire de ces deux princesses est connue de tout le monde. La beauté de leur mère avoit enflammé Jupiter : Hélène fut un des fruits de cet amour. Clytemnestre étoit fille de Tyndare. Ces deux sœurs furent également belles ; mais Pâris enleva la femme de Ménélas ; et les suites de cet enlèvement l'ont rendue plus célèbre que l'épouse d'Agamemnon.

[8] *La Grèce n'en vit naître aucune, etc.* Le texte porte *Inachiis Heroinis*, ce qui doit s'entendre d'Io et de Niobé, qui furent l'origine d'une postérité nombreuse de belles femmes. Io étoit fille d'Inachus, aïeul de Niobé.

ÉLÉGIE XIV.

ELEGIA XIV.

AD TULLUM.

Tu, licet, abjectus Tiberina molliter unda
  Lesbia Mentoreo vina bibas opere,
Et modò tam celeres mireris currere lintres,
  Et modò tam tardas funibus ire rates,
Et nemus omne satas intendat vertice silvas,
  Urgetur quantis Caucasus arboribus,
Non tamen ista meo valeant contendere amori.
  Nescit amor magnis cedere divitiis.
Nam sive optatam mecum trahit illa quietem,
  Seu facili totum ducit amore diem :
Tunc mihi Pactoli veniunt sub tecta liquores,
  Et legitur rubris gemma sub æquoribus :
Tum mihi cessuros spondent mea gaudia reges;
  Quæ maneant, dum me fata perire volent.
Nam quis divitiis adverso gaudet amore ?
  Nulla mihi tristi præmia sunt Venere.
Illa potest magnas heroum infringere vires,
  Illa etiam duris mentibus esse dolor :

ÉLÉGIE XIV.

A TULLUS[1].

MOLLEMENT assis sur les rives fleuries du Tibre, buvez à longs traits, dans des coupes travaillées par Mentor[2], les vins précieux de Lesbos[3]. Jouissez du mobile tableau de nos chaloupes, voguant abandonnées à la rapidité du fleuve, et de nos vaisseaux lentement ramenés dans le port, à l'aide des cordages; contemplez la magnifique scène de ce bois, dont la vaste cîme le dispute aux forêts qui surchargent le Caucase. Toutes ces jouissances ne sont rien auprès de mon amour. Oui, l'amour l'emporte sur toutes les richesses du monde! Que Cynthie m'accorde une de ces nuits si désirées, qu'elle se livre un jour entier aux soins de notre amour; la mer d'Arabie[4] me laisse puiser à la source de ses trésors, et le Pactole roule à mes pieds tout l'or de ses ondes. Le charme que j'éprouve alors, m'assure une félicité préférable à celle des rois. Puisse-t-elle être éternelle, cette félicité que je dois à l'Amour! Sans l'amour heureux, qui peut l'être, même au sein de l'opulence? Je ne connois point de bonheur compatible avec le courroux de Vénus. Vénus peut, quand il lui plaît, abattre les plus grands courages, et porter la douleur dans un cœur impassible. La magnificence d'un palais de

Illa neque Arabium metuit transcendere limen,
Nec timet ostrino, Tulle, subire toro,
Et miserùm toto juvenem versare cubili.
Quid relevant variis serica textilibus?
Quæ mihi dum placata aderit, non ulla verebor
Regna, nec Alcinoi munera despicere.

marbre[5], la richesse d'un lit de pourpre, n'en imposent point à la Déesse : elle y pénètre fièrement; elle y poursuit, sans relâche, sa jeune victime dévouée à l'insomnie. Hélas! Tullus, que sert à ce malheureux le précieux tissu dont il est enveloppé? Que Vénus continue de me sourire; à ce prix, je dédaigne le plus bel empire, et tout le faste d'Alcinoüs[6].

REMARQUÉS

SUR L'ÉLÉGIE XIVème DU LIVRE Ier.

L'OBJET du poëte est de prouver ici que l'amour heureux fait le bonheur suprême, et que toutes les richesses du monde ne sauroient y suppléer. Ce texte, bien développé, lui fournit des images tour à tour gracieuses et terribles. Tantôt il fait rouler à ses pieds le Pactole et ses trésors; tantôt il nous présente un amant, que Vénus poursuit dans les ténèbres; et rien n'est plus vrai que ce tableau des insomnies de l'amour malheureux. Il finit par s'applaudir de n'être point en butte au courroux de cette inexorable et fière déesse.

Comme il n'y a rien, dans cette pièce, qui puisse justifier une observation raisonnable contre la netteté des idées, et la vérité des expressions de Properce, on ne s'arrêtera point à créer ici des difficultés, pour le vain plaisir de les résoudre.

[1] *Tullus*. Voyez la note [1] de la VIème Élégie de ce premier Livre.

[2] *Mentor*, fameux sculpteur, dont l'orateur Licinius Crassus acheta deux vases douze mille francs de notre monnoie. *Plin. chap. II. l. XXXIII.*

[3] *Lesbos*. Isle de la mer Égée, dont les vins étoient fort renommés : on ne se les procuroit qu'à grands frais; et ce n'est pas sans motif que Properce en fait mention dans cet

endroit, où il prétend opposer le bonheur d'un amant à tout le faste de l'opulence.

[4] *La mer d'Arabie*, ou *la mer Rouge*, ainsi nommée du mot grec Ερυθροῦ, parce que, dit-on, Érythrus qui régnoit sur ses bords, fut le premier qui la rendit navigable.

[5] *La magnificence d'un palais de marbre.* Il y a dans le texte, *Arabium limen*, parce que les maisons des riches étoient soutenues sur des colonnes du plus beau marbre d'Arabie.

[6] *Et tout le faste d'Alcinoüs.* Dans le VIIème Livre de l'Odyssée, Homère a célébré l'opulence de ce roi de Phéaques. Properce fait ici allusion aux magnifiques présens qu'Ulysse reçut de ce prince, lorsqu'il quitta l'île de Corcyre où il avoit été jeté par la tempête.

ÉLÉGIE XV.

ELEGIA XV.

AD CYNTHIAM.

Sæpe ego multa tuæ levitatis damna timebam,
  Hac tamen excepta, Cynthia, perfidia.
Aspice me quanto rapiat fortuna periclo,
  Tu tamen in nostro lenta timore venis,
Et potes externos manibus componere crines,
  Et longa faciem quærere desidia :
Nec minus Eois pectus variare lapillis,
  Ut formosa novo quæ parat ire viro.

At non sic Ithaci digressu mota Calypso
  Desertis olim fleverat æquoribus.
Multos illa dies incomptis mœsta capillis
  Sederat injusto multa locuta salo :
Et quamvis nunquam posthac visura dolebat,
  Illa tamen longæ conscia lætitiæ.
Alphesibœa suos ulta est pro conjuge fratres;
  Sanguinis et cari vincula rupit Amor.
Nec sic Aesonidem rapientibus anxia ventis
  Hypsipyle vacuo constitit in thalamo.
Hypsipyle nullos post illos sensit amores,
  Ut semel Aemonio tabuit hospitio,
Conjugis Evadne miseros elata per ignes,
  Occidit Argivæ fama pudicitiæ.

ÉLÉGIE XV.

A CYNTHIE.

Quoique ta légèreté m'eût souvent donné lieu de tout craindre, je ne m'attendois pas à cette dernière perfidie. Tu vois les dangers où le sort m'appelle[1], et tu les vois avec une tranquille indifférence. Tu ne crains pas de charger ta tête d'une chevelure étrangère, de prodiguer le temps à te faire un nouveau visage, et de varier sur ton sein le feu des pierreries[2], avec l'appareil d'une beauté qu'attend l'autel d'hyménée!

Calypso[3] ne pleura point ainsi le départ du roi d'Ithaque. Attachée à son rivage désormais solitaire, cette nymphe inconsolable, et les cheveux en désordre, ne cesse de quereller les flots, complices de la fuite d'Ulysse. C'est dans la réminiscence d'un bonheur qui ne doit plus renaître, qu'elle cherche encore du soulagement. L'Amour étouffe le cri de la Nature dans le cœur d'Alphésibée[4]; elle immole ses deux frères à la vengeance de son amant. Jason fuit à pleines voiles Hypsipyle[5]; et cette reine désolée reste chaste à Jason: elle aime mieux mourir de sa langueur, que d'éprouver de nouvelles amours. Évadné[6], l'honneur des femmes de la Grèce, se précipite, et meurt dans les flammes qui dévorent son malheureux époux! Et tu n'aspires

Quarum nulla tuos potuit convertere mores,
  Tu quoque uti fieres nobilis historia!
Desine jàm revocare tuis perjuria verbis
  Cynthia, et oblitos parce monere deos.
Audax ah! nimium nostro dolitura periclo,
  Si quid forte tibi durius inciderit!

Nulla prius vasto labentur flumina Ponto,
  Annus et inversas duxerit ante vices,
Quam tua sub nostro mutetur pectore cura,
  Sis quodcunque voles, non aliena tamen,
Quamve mihi viles isti videantur ocelli,
  Per quos sæpe mihi credita perfidia est.

Hos tu jurabas, si quid mentita fuisses,
  Ut tibi suppositis exciderent manibus.
Et contra magnum potes hos attollere solem?
  Nec tremis admissæ conscia nequitiæ?
Quis te cogebat multos pallere colores,
  Et fletum invitis ducere luminibus?
Queis ego nunc pereo, similes moniturus amantes,
  O nullis tutum credere blanditiis.

point à la renommée de ces héroïnes ! et leur exemple ne peut rien sur ton cœur ! Cesse donc, ô Cynthie ! de recourir à de nouveaux parjures ; crains de rappeler aux Dieux tes sermens oubliés. Téméraire ! frémis, pour l'avenir, des malheurs féconds en regrets, dont te menace ma fâcheuse crise.

Mais sois à mon égard, sans pourtant me haïr, tout ce qu'il te plaira d'être. Les fleuves cesseront de porter à l'Océan le tribut de leurs ondes, et le destin changera la marche des saisons, avant qu'un autre amour te remplace dans mon cœur, avant que tes yeux, qui m'ont souvent trompé jusqu'à la perfidie, y perdent rien de leur empire.

Je consens, disois-tu, que ces yeux soient détachés de mon front, si jamais je trahis mes sermens. Et tu peux encore soutenir les majestueux regards du soleil ! La conscience de ton crime ne te fait pas trembler ! Eh ! qui t'obligeoit à pâlir, à changer de couleur, à répandre des larmes, auxquelles se refusoient ces yeux qui me font mourir ? Grande leçon pour les amans sans défiance contre un sexe, dont les caresses sont toujours des piéges !

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE XVme DU LIVRE Ier.

CYNTHIE redevenue infidèle ou moins tendre aux yeux de son amant, le replonge dans cette mélancolie, dont la peinture est le triomphe de la poésie élégiaque, et de celle de Properce en particulier. Tel est le caractère d'un amour profond, qu'il rend ceux qu'il travaille trop exigeants, et quelquefois très-injustes dans leurs prétentions.

L'amant de Cynthie s'est arrangé pour un voyage qu'il dépend de lui de ne pas effectuer; et il voudroit que sa maîtresse, inconsolable, négligeât le soin de sa parure, pour ne songer qu'à sa douleur; il voudroit qu'elle s'exagérât les dangers qu'il va courir, jusqu'à le croire à jamais perdu pour elle. Calypso, Alphésibée, Hypsipyle, Évadné, sont les modèles qu'il met sous ses yeux. C'est ainsi que l'amant qui s'en va doit raisonner; mais l'amante qui reste peut s'affecter différemment, sans en être ni moins tendre, ni moins fidèle. La parure est un moyen de plaire; elle emploiera ce moyen, très-légitime, d'éloigner, et peut-être d'empêcher le départ qu'elle redoute, ou d'abréger au moins une séparation inévitable. Ce moyen de préparer, de forcer, pour ainsi dire, le retour prochain d'un amant qui s'absente, n'est pas sans doute le plus naturel et le plus efficace; mais toujours est-il vrai que cet artifice innocent peut être à l'usage d'une femme sensible et tendre. Quoi qu'il en soit, les alarmes de Properce, bien ou mal fondées, sont l'expression touchante de son amour pour Cynthie, et de son dévouement à cette belle qu'il croit indifférente,

sans l'en aimer moins; ce qui prouve que la coquetterie de sa maîtresse n'est pas si maladroite.

Mais ces protestations d'une constance à toute épreuve sont-elles suffisamment préparées, et devoit-on les attendre après ces deux vers menaçans, n'importe de quelle manière ils le soient?

Audax ah! nimium nostro dolitura periclo,
Si quid forte tibi durius inciderit!

Ce dernier peut s'entendre, ou de la mort de Properce qui succombe aux périls du voyage, ou de l'abandon de Cynthie, dont l'ingratitude peut lasser la constance de son amant. Cette équivoque demande un éclaircissement: c'est comme une question à laquelle Properce fait une réponse prophétique dans ce nouveau serment d'immutabilité.

Nulla priùs vasto labentur flumina ponto
. . . .
Quam tua sub nostro mutetur pectore cura.....

Ce passage difficile est d'une délicatesse qui n'honore pas moins le cœur que l'esprit du poëte.

[1] *Les dangers où le sort m'appelle.* On ne sait pas si Properce réalisa le voyage qu'annonce le commencement de cette Élégie; mais, s'il faut l'en croire, c'étoit un voyage périlleux. Il y a beaucoup d'apparence que la ville d'Athènes en devoit être le terme, et les honnêtes gens de Rome étoient familiarisés avec les dangers de cette route; mais les poëtes ont le droit de tout exagérer, et les dangers en particulier.

[2] *Le feu des pierreries, etc.* Il y a dans le texte, *Eois lapillis*, parce qu'on tiroit ces pierres de l'Orient; ou, peut-être, parce que leur éclat imite celui de l'aurore. J'ai préféré ce dernier sens.

[3] *La nymphe Calypso* retenoit dans son île Ulysse qu'elle aimoit, lorsque Mercure vint annoncer qu'il falloit s'en séparer. Le chagrin que lui causa le départ de son amant, s'exhala en imprécations contre les Dieux même.

[4] *Alphésibée.* Alcméon, poursuivi par les Furies, pour avoir tué sa mère Ériphile, se réfugia chez Phlégée qui, après avoir calmé ses remords, lui donna en mariage sa fille *Alphésibée.* Alcméon s'en dégoûta bientôt, et épousa Callirhoé, fille d'Achéloüs; celle-ci lui demanda le fatal collier qu'il avoit arraché du col de sa mère, et dont sa première épouse étoit en possession. Pour la satisfaire, il vint le chercher chez Alphésibée; mais les frères de cette épouse abandonnée lui coupèrent la tête, pour venger l'affront fait à leur sœur, qui, à son tour, fit égorger ses deux frères, comme les meurtriers de son époux. *Apollod. Bibl. L. III. p.* 199.

[5] *Hypsipyle,* fille de Thoas, roi de Lemnos, et, de toutes les femmes de cette île, la seule qui refusa de tuer son père. Jason s'étant réfugié dans son île, elle épousa ce prince, qui l'abandonna pour aller à la conquête de la toison d'or. Après le départ des Argonautes, elle fut chassée de son royaume par ses propres sujets, qui ne lui pardonnoient point d'avoir épargné son père.

[6] *Évadné,* femme de ce Capanée qui fut tué d'un coup de foudre sous les murailles de Thèbes qu'il vouloit escalader.

ÉLÉGIE XVI.

ELEGIA XVI.

JANUÆ CONQUERENTIS.

Quæ fueram magnis olim patefacta triumphis
Janua Tarpeiæ nota pudicitiæ,
Cujus inaurati celebrarunt limina currus,
Captorum lacrymis humida supplicibus;
Nunc ego nocturnis potorum saucia rixis,
Pulsata indignis sæpe queror manibus.
Et mihi non desunt turpes pendere corollæ,
Semper et exclusis signa jacere faces:
Nec possum infamis dominæ defendere noctes
Nobilis obscænis tradita carminibus.
Nec tamen illa suæ revocatur parcere famæ,
Turpior, et secli vivere luxuria.
Has inter gravibus cogor deflere querelis
Supplicis à longis tristior excubiis.
Ille meos nunquam patitur requiescere postes,
Arguta referens carmina blanditia.

Janua vel domina penitus crudelior ipsa,
Quid mihi tam duris clausa taces foribus?
Cur numquam reserata meos admittis amores,
Nescia furtivas reddere mota preces?
Nullane finis erit nostro concessa dolori?
Tristis et in tepido limine somnus erit?
Me mediæ noctes, me sidera plena jacentem,
Frigidaque Eoo me dolet aura gelu:

ÉLÉGIE XVI.

PLAINTES D'UNE PORTE.

PORTE célèbre autrefois sous le nom de la chaste Tarpeïa [1], je m'ouvrois aux chars de triomphe des vainqueurs superbes, et fus souvent trempée des larmes de leurs captifs enchaînés et suppliants. Maintenant je me vois en butte aux querelles des ivrognes qui m'assiégent indignement toutes les nuits. Ces honteuses couronnes suspendues à mon ceintre; ces torches renversées [2] sur mon seuil, sont d'éternels monumens de triomphe ou de rage. Je nierois en vain les prostitutions nocturnes de ma maîtresse : des placards obscènes attestent ma dégradation et son infamie. L'excès de son déshonneur l'enchaîne irrévocablement à tous les désordre du siècle [3]. Cependant les nuits se passent en longues veilles, en gémissemens qui m'attristent sur le sort d'un malheureux, dont les chansons langoureuses ne me laissent pas reposer un moment.

« O Porte! me dit-il, plus cruelle encore que ta
» maîtresse, auras-tu la dureté silencieuse de ne
» t'ouvrir jamais, de repousser constamment ton
» entremise à mes prières, d'opposer une barrière
» éternelle à l'impatience de mon amour? N'est-il
» donc point de terme à ma douleur? me faudra-t-il
» toujours réchauffer de mon corps le pavé de tes
» marches, y chercher un indigne sommeil? Le froid

Tu sola humanos nunquam miserata dolores
  Respondes tacitis mutua cardinibus.
O utinam trajecta cava mea vocula rima,
  Percussas dominæ vertat in auriculas!
Sit licet et saxo patientior illa Sicano,
  Sit licet et ferro durior, et Chalybe:
Non tamen illa suos poterit compescere ocellos,
  Surget et invitis spiritus in lacrymis.
Nunc jacet alterius felici nixa lacerto,
  At mea nocturno verba cadunt Zephyro.
Sed tu sola mei, tu maxima causa doloris
  Victa meis nunquam janua muneribus.
Te non ulla meæ læsit petulantia linguæ,
  Quæ solet irato dicere tuta loco,
Ut me tam longa raucum patiare querela
  Sollicitas trivio pervigilare moras.
At tibi sæpe novo deduxi carmina versu,
  Osculaque impressis nixa dedi gradibus.
Ante tuos quoties verti me, perfida, postes,
  Debitaque occultis vota tuli manibus?

Hæc ille, et si quæ miseri novistis amantes,
  Et matutinis obstrepit alitibus.
Sic ego nunc dominæ vitiis, et semper amantis
  Fletibus, æterna differor invidia.

» Zéphyr du matin[4] ne m'y refuse pas la compassion » que m'ont accordée la nuit et les astres qui s'éclipsent[5]. » Tu es le seul être dans la nature que les malheureux » humains ne sauroient attendrir! Tes gonds toujours » muets laissent toujours mes vœux sans réponse. Eh! » plût au ciel que tu leur ouvrisses une étroite voie » jusqu'aux oreilles de ta maîtresse! Quoique son » cœur de rocher ait la dureté de l'acier et du fer, ma » situation feroit violence à ses yeux, et des soupirs » s'échapperoient avec ses larmes. Hélas! tandis que » les miens se perdent dans les ténèbres, l'infidèle » repose dans les bras d'un amant heureux! Et je ne » suis pas cet amant! O toi, que mes offrandes n'ont » pu fléchir! toi l'unique et première cause de mon » supplice; inexorable Porte, tu n'as point à me » reprocher ces outrages familiers aux amans, qui » te bravent impunément dans leur colère[6]; et tu » me condamnes à m'épuiser en longs gémissemens, à » me morfondre toutes les nuits dans un carrefour! » Perfide! combien de fois ne t'ai-je pas célébrée » dans mes vers? combien de fois n'ai-je pas baisé les » marches de ton seuil; et, dans la posture la plus » humble, acquitté secrètement les vœux que je t'avois » adressés? »

Telles sont les plaintes, mêlées de tous les lieux communs d'un amour malheureux, dont cet importun interrompt le chant matinal des oiseaux. Ainsi, l'inconduite de ma maîtresse, et l'opiniâtre désespoir de cet amant, me dévouent à un opprobre éternel[7].

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE XVI[eme] DU LIVRE I[er].

Cette Élégie est une satire sanglante, où Properce dévoile la turpitude de je ne sais quelle courtisane, dont la maison avoit été occupée par des héros. Il y fait parler une porte; et le discours qu'il lui prête, est une plainte énergique sur les assauts qui lui sont livrés chaque nuit par les débauchés et les ivrognes, habitués dans cette maison de scandale. Il introduit aussi un amant, avili jusqu'à brûler sans retour pour une femme de ce caractère. Les cris de ce malheureux s'adressent à cette même porte qui, non contente de se tenir fermée, ne laisse aucun passage aux gémissemens de l'amour morfondu sur son seuil. Il y a plusieurs détails de génie dans cette pièce, dont l'imagination de Properce a fait tous les frais; car on ne sauroit se persuader que la belle Cynthie en soit l'héroïne : il n'étoit pas dans le caractère de notre poëte d'avilir, de prostituer ainsi l'objet de ses adorations. Il est vrai que le sentiment y parle avec une grande vérité; mais c'est le privilége du génie, de se pénétrer des affections qu'il suppose aux personnes qu'il met en scène, et de rendre ces affections avec autant d'énergie que les siennes propres. De-là vient qu'on a peut-être le droit de mettre en question, si les maîtresses d'Ovide, de Tibulle, et de Properce lui-même, ne sont pas des êtres de leur création; ce que je me propose de discuter ailleurs. Quoi qu'il en soit, plusieurs vers de cette Élégie sont l'expression du sentiment le plus vrai,

sans qu'on en puisse rien conclure d'injurieux à la mémoire de Cynthie.

Une autre observation à faire, c'est qu'on ne trouve pas une image licencieuse dans toute cette pièce, et que les vers en sont chastes, si le sujet ne l'est pas. J'ajouterai qu'en général ils sont clairs, et naturellement enchaînés les uns aux autres. Ceux qui, pour être bien entendus, demandent quelque effort d'attention, sont renvoyés aux notes suivantes, qui pourront en faciliter l'intelligence.

[1] *Porte célèbre autrefois sous le nom de la chaste Tarpeïa.* Il n'y a pas d'apparence que cette Tarpeïa, dont il est ici question, soit la même que celle dont la trahison fait le sujet de la IVème Élégie du IVème Livre. Beroalde s'y est mépris, et Passerat a relevé cette erreur.

[2] *Ces couronnes suspendues... ces torches renversées, etc.* C'étoit un usage reçu parmi les débauchés de Rome, de suspendre des couronnes de fleurs à la porte des mauvais lieux, ou d'y briser leurs flambeaux, selon qu'ils avoient été bien ou mal accueillis des prostituées qui les y attiroient.

[3] *L'excès de son déshonneur l'enchaîne, etc.* Ce passage est très-difficile. Il y a dans le texte, *non revocatur parcere et vivere.* Et c'est comme s'il y avoit, *non potest eò reduci ut parcat.... et vivat.* Ce qui signifie que le déshonneur de cette femme étoit irrémédiable, et que cependant sa conduite étoit au ton des mœurs publiques.

[4] *Le froid Zéphyr du matin.* On a cru pouvoir rendre ainsi *Eoo gelu*, le froid qui accompagne le lever de l'Aurore.

[5] *La nuit, les astres qui s'éclipsent. Sidera plena.* Les nuits achevées.

[6] *Ces outrages familiers aux amans qui te bravent impunément dans leur colère.* C'est, je crois, le vrai sens de ces paroles :

> *Petulantia linguæ,*
> *Quæ solet irato dicere tuta loco.*

où, par une figure qu'on nomme *hypallage*, le poëte transporte au mot *loco* l'épithète qui convient à *verba*, qui est sous-entendu. De manière qu'à parler sans hypallage et sans ellipse, il faudroit dire : *Irata verba dicere tuto loco : Exhaler sa colère en lieu de sûreté*, ou sans courir de risques, c'est-à-dire, lorsqu'on a franchi le seuil de la porte, et qu'on n'a plus d'obstacles à surmonter. L'idée de Properce est que cette fanfaronnade ordinaire aux faux braves, a souvent lieu chez les amans heureux. La sagacité des commentateurs se trouve en défaut sur ce passage difficile, que cette note peut éclaircir.

[7] *A un opprobre éternel.* Il y a dans le texte *invidia*, et ce mot se prend ici pour la haine qui suit l'infamie.

ÉLÉGIE XVII.

ELEGIA XVII.

AD CYNTHIAM.

Et meritò quoniam potui fugisse puellam,
Nunc ego desertas alloquor halcyonas.
Nec mihi Cassiope solitam visura carinam,
Omniaque ingrato littore vota cadunt.
Quinetiam absenti prosunt tibi, Cynthia, venti.

Aspice quam sævas increpat aura minas.
Nullane placatæ veniet fortuna procellæ?
Hæccine parva meum funus arena teget.
Tu tamen in melius sævas converte querelas.
Sat tibi sit pœna nox, et iniqua vada.
An poteris siccis mea fata reponere ocellis?
Ossaque nulla tuo nostra tenere sinu?
Ah! pereat, quicunque rates, et vela paravit
Primus, et invito gurgite fecit iter.

Nonne fuit melius dominæ pervincere mores?
(Quamvis dura, tamen rara puella fuit)
Quam sic ignotis circundata littora silvis
Cernere, et optatos quærere Tyndaridas?

ÉLÉGIE XVII.

A CYNTHIE.

Jeté sur cette plage, où tous mes vœux se perdent dans les airs, j'adresse d'inutiles plaintes aux solitaires alcyons[1]; Cassiope[2] elle-même m'y retire son aspect propice; et je mérite bien cet abandon! J'ai pu fuir ma maîtresse! Toute absente qu'elle est, ces vents sont ligués pour Cynthie.

Quel nouvel ouragan vient menacer ma tête! Si le Ciel ne l'appaise, je vais donc trouver un indigne tombeau dans les sables de cette côte! Que tes vœux, ô Cynthie! détournent ce présage! Les écueils et les ténèbres qui m'enveloppent, doivent suffire à ta vengeance. Pourrois-tu, sans les arroser de larmes, recueillir mes cendres dans une urne, ou presser sur ton sein un vain cénotaphe[3]? Malheur à celui qui, le premier[4], essaya d'appareiller un vaisseau, qui s'ouvrit le premier des routes périlleuses sur les gouffres d'une mer courroucée!

N'eût-il pas mieux valu pour moi essuyer encore les caprices d'une maîtresse qui, malgré ses rigueurs, est presque sans égale, que de côtoyer des rivages bordés de forêts inconnues, et d'y mendier l'aspect tant réclamé des fils de Tyndare[5]? Si la mort,

Illic si qua meum sepelissent fata dolorem,
Ultimus et posito staret amore lapis :
Illa meo caros donasset funere crines,
Molliter et tenera poneret ossa rosa :
Illa meum extremo clamasset pulvere nomen,
Ut mihi non ullo pondere terra foret.

At vos æquoreæ formosa Doride natæ,
Candida felici solvite vela choro.
Si quando vestras labens Amor attigit undas,
Mansuetis socio parcite littoribus.

enfermant mes douleurs et mon amour dans un même sépulcre, eût fini mon destin auprès de Cynthie, elle eût du moins mêlé de tendres roses à ma cendre; ses beaux cheveux seroient devenus l'ornement chéri de ma tombe[6]; et pour en alléger le poids, elle n'eût pas oublié d'invoquer les mânes de son amant.

Nymphes de la mer, qui avez pour mère la belle Doris[7], venez en troupe déployer nos heureuses voiles; et si jamais l'Amour a pénétré dans vos humides retraites, au nom du dieu, votre maître et le mien[8], rendez le calme à ces rivages.

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE XVIIeme DU LIVRE Ier.

Properce regrette ici d'avoir bravé les vents et les flots, ligués pour la vengeance de Cynthie. Il peint les dangers de la mer, avec ces couleurs qui lui deviennent familières, dès qu'il a de pareilles scènes à décrire. Mais ce qui paroît l'effrayer le plus, dans la supposition d'un naufrage, c'est de mourir privé des sacrifices les plus chers aux mânes d'un amant, je veux dire des cheveux, dont sa maîtresse n'eût pas manqué d'orner sa tombe, s'il fût mort dans ses bras. Il se flatte aussi que, dans ce cas, de tendres roses auroient jonché le sépulcre où reposeroit sa cendre; et cette image riante adoucit un peu le sombre tableau qu'elle termine.

La mélancolie du poëte ou de l'amant prend, dans cette Élégie, une teinte qui n'est point celle des autres pièces. Le grand mérite de Properce est de ne ressembler ni aux autres, ni à lui-même, qu'en atteignant presque toujours ce degré de perfection, en deçà duquel on reste souvent, même avec du génie. On accuse à tort celui de Properce d'arriver au but d'un vol trop précipité, pour ne rien négliger sur sa route. Il est pourtant vrai que les beautés de détail n'étonnent pas moins que l'ensemble dans la plupart de ses Élégies; mais on ne se donne pas toujours la peine de les bien saisir, et souvent elles échappent au sentiment distrait dans une lecture trop rapide. Un seul exemple de ces beautés inaperçues du commun des lecteurs, me fera mieux entendre qu'une longue discussion.

Celle que je vais indiquer ne pouvoit se traduire, et

l'adverbe *illic* qui la renferme, ne pouvoit passer dans notre langue qu'avec ces mots : *Auprès de Cynthie*, qui rendent le sens, et point du tout le génie du dix-neuvième vers. Pour le faire sentir, il eût fallu rappeler au lecteur, que cet *illic* ne s'entend que du lieu où l'on n'est pas, comme *hic* doit s'entendre du lieu où l'on est; que, pour un amant absent, il n'y a que deux points sur le globe, celui qu'il occupe loin de sa maîtresse, et celui qu'elle occupe loin de lui. Tout l'univers est compris dans ces deux points; et lorsque, sans égard à la syntaxe et à toutes les règles du langage ordinaire, Properce exprime son régret de ne pas mourir *là où il n'est pas*, il exhale un sentiment, dont il est possible de pénétrer le génie, même sans en avoir l'expression dans notre langue.

[1] *Alcyons.* Oiseaux de mer qui annoncent le calme.

[2] *Cassiope.* Constellation qui est dans la partie boréale du ciel, composée de treize étoiles fort apparentes. La grande Ourse et Cassiope sont au même méridien; mais elles sont opposées l'une à l'autre. Voyez la note [2] de la III[eme] Élégie de ce Livre.

[3] *Cénotaphe.* Tombeau vide, dressé à la mémoire de ceux dont on n'a pu trouver le corps, après une bataille ou un naufrage.

[4] *Celui qui, le premier, etc.* Selon l'opinion la plus commune, les Tyriens ont été les premiers inventeurs de la navigation; d'autres attribuent cette gloire à Jason, et quelques-uns la réclament en faveur de Sémiramis; mais il est probable que ces machines flottantes, qu'on appelle des vaisseaux, eurent différens inventeurs.

[5] *Des fils de Tyndare.* Castor et Pollux avoient signalé leur jeunesse, en purgeant la mer des pirates qui l'infestoient. Ce fut leur titre à l'adoration des matelots, dont ils devinrent les dieux tutélaires. Tout le monde sait que Léda fut leur mère commune; mais que Pollux et Hélène eurent Jupiter pour père; ce qui n'empêche pas qu'ils soient nommés Tyndarides chez les poëtes.

[6] *L'ornement chéri de ma tombe.* C'étoit un ancien usage de se couper les cheveux, pour en couvrir le tombeau des héros. On voit dans le XXIIIeme Livre de l'Illiade, que les Grecs accordent cet honneur au cadavre de Patrocle. Un usage non moins consacré, étoit d'appeler par trois fois les mânes de ceux qu'on venoit d'inhumer; on croyoit rendre ainsi la terre qui les couvroit plus légère. On gravoit communément ces quatre lettres sur les tombeaux : S. T. T. L. *Sit tibi terra levis.*

[7] *Doris*, nymphe de la mer, fille de l'Océan et de Thétis. Elle épousa son frère Nérée, et donna naissance à un grand nombre de nymphes qui, du nom de leur père, prirent celui de Néréïdes.

[8] *Votre maître et le mien.* Il y a *socio* dans le texte, où ce mot doit s'entendre de l'association de Properce aux nymphes filles de Doris, qui subissoient comme lui l'empire de l'Amour. C'est à ce titre qu'il sollicite leur secours contre la mer et les tempêtes.

ÉLÉGIE XVIII.

ELEGIA XVIII.

AD CYNTHIAM.

Hæc certe deserta loca, et taciturna querenti,
Et vacuum Zephyri possidet aura nemus.
Hic licet occultos proferre impune dolores,
Si modo sola queant saxa tenere fidem.

Unde tuos primum repetam, mea Cynthia, fastus?
Quod mihi das flendi, Cynthia, principium?
Qui modo felices inter numerabar amantes,
Nunc in amore tuo cogor habere notam.
Quid tantum merui? quæ te mihi carmina mutant?
An nova tristitiæ causa puella tuæ?
Sic mihi te referas levis, ut non altera nostro
Limine formosos intulit ulla pedes.
Quamvis multa tibi dolor hic meus aspera debet,
Non ita sæva tamen venerit ira mea,
Ut tibi sim meritò semper furor, et tua flendo
Lumina dejectis turpia sint lacrymis
An quia parva damus mutato signa calore?
Et non ulla meo clamat in ore fides?

ÉLÉGIE XVIII.

A CYNTHIE.

Que la solitude et le calme de ces déserts favorisent bien les plaintives rêveries de l'amour! Le souffle du Zéphyr est tout ce qu'on entend sous ces ombrages silencieux. Si les rochers solitaires sont des confidens discrets, il m'est enfin permis d'exhaler le secret de mes peines.

Par où commencerai-je, ô Cynthie! le récit de tes cruels dédains? Quelle époque assignerai-je aux pleurs que tu me fais répandre? Hélas! le tems n'est pas loin encore où cet amour, qui m'avilit aujourd'hui, m'élevoit au rang des amans fortunés. Comment ai-je démérité de Cynthie? Ton inconstance seroit-elle l'effet de quelque enchantement? As-tu quelque rivale heureuse à me reprocher? S'il est vrai qu'une autre belle t'ait jamais remplacée chez moi, j'y consens, ô Cynthie! sois volage à ce prix... Non, jamais l'idée d'une pareille vengeance n'est entrée dans mon cœur; un juste désespoir autorisoit les plus cruelles[1]; mais des pleurs pouvoient altérer l'éclat de tes beaux yeux, et me dévouer pour toujours aux fureurs de ton ressentiment. Les caractères d'une flamme constante sont-ils moins prononcés sur mon front? ma fidélité y parle-t-elle un langage moins énergique[2]? Vous

Vos eritis testes, si quos habet arbor amores
Fagus, et Arcadio pinus amata deo.
Ah! quoties teneras resonant mea verba sub umbras,
Scribitur et vestris Cynthia corticibus.

Ah! tua quot peperit nobis injuria curas,
Quæ solum tacitis cognita sit foribus.
Omnia consuevi timidus perferre superbæ
Jussa, neque arguto facta dolore queri.
Pro quo divini fontes, et frigida rupes,
Et datur inculto tramite dura quies
Et quodcunque meæ possunt narrare querelæ,
Cogor ad argutas dicere solus aves.

Sed qualiscunque es, resonent tibi, Cynthia, silvæ,
Nec deserta tuo nomine saxa vacent.

l'attesterez, arbres dépositaires de mon amour, hêtres sauvages; et vous[3], pins consacrés au dieu de l'Arcadie! combien de fois n'ai-je pas fait retentir le nom de Cynthie sous vos tendres ombrages? combien de fois ne l'ai-je pas confié à vos flexibles écorces?...

A quelles épreuves ne m'a pas soumis ton injuste cruauté! et je n'osois m'en plaindre qu'à ta silencieuse porte! Victime apprivoisée au joug le plus tyrannique, je condamnois, en tremblant, ma douleur à se taire! Et je me vois réduit à chercher un triste soulagement sur le bord de ces fontaines sacrées, dans les rout impraticables de ces froids rochers! J'y viens mêler aux chants des oiseaux tout ce qu'il est permis d'exhaler de mon désespoir solitaire.

Mais, toute ingrate qu'elle est, ces forêts répéteront le nom de Cynthie; ces déserts escarpés le rediront sans cesse.

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE XVIIIeme DU LIVRE Ier.

Cette Élégie est un chef-d'œuvre de sentiment mis en images. Properce y paroît autant poëte qu'amant; et ces deux qualités ne s'y nuisent point l'une et l'autre. La poésie descriptive n'exclut pas toujours la douce mélancolie, qui fait le charme de cette pièce, à laquelle les anciens, et surtout les modernes, n'ont presque rien à opposer. Le langage de la douleur qui se plaint n'est pas mieux soutenu dans la seconde Églogue de Virgile; et ce grand poëte n'est ni plus riche ni plus brillant que Properce dans les courtes descriptions qu'il y ramène avec un art, dont le secret, chez les Latins, fut surtout bien connu de lui, d'Horace et de notre auteur. Qu'il nous soit permis, encore une fois, de faire une classe à part de ces trois poëtes, diversement supérieurs aux autres peintres de la belle nature. Mais Properce est semé de difficultés qui, malgré sa haute renommée, n'ont pas laissé de nuire à sa gloire. Il est moins lu qu'admiré du grand nombre des gens de lettres; et cette admiration n'est pas toujours assez sentie.

Comme on l'a dû voir, l'objet qu'on se propose dans plusieurs de ces notes, est de mettre le commun des lecteurs sur la voie, de motiver les éloges qu'ils prodiguent sur parole à cet excellent poëte, et quelquefois avec plus de confiance que de lumières. Les difficultés qui les arrêtent, tiennent souvent à bien peu de chose. On l'a déjà vu dans quelques Élégies précédentes, et l'on en conviendra pour celle-ci,

dont l'obscurité ne peut venir que de l'inattention du lecteur, occasionnée par la multiplicité des interrogations. Les cinq premières se suivent presque immédiatement; mais les six et septième sont séparées par six vers qui rompent la liaison, ou la font oublier; et dans ce cas, il faut bien qu'il se répande quelque nuage dans cette pièce, d'ailleurs si claire et si méthodiquement passionnée. C'est toujours de la méthode du cœur qu'il s'agit ici; car le cœur a la sienne.

[1] *Un juste désespoir autorisoit les plus cruelles* (vengeances). Le texte dit :

Quamvis multa tibi dolor hic meus aspera debet.

Ce qui signifie mot à mot, que sa douleur devoit à Cynthie le plus dur traitement. C'est dans le même sens que Plaute a dit : *Ego, nisi malum, nihil debeo.* Ce *debet*, pris en mauvaise part, exprime très-heureusement le droit de représailles.

[2] *Ma fidélité y parle-t-elle un langage moins énergique?* Il y a *clamat* dans le texte; mais cette belle expression latine, rendue trop littéralement, blesseroit ici le génie timide et raisonneur de notre langue. Cette fidélité *qui crie sur le front de Properce*, a paru de mauvais goût à quelques interprètes qui, pour rester fidèles à la lettre, traduisent ainsi ce passage : *Ne t'ai-je pas juré assez de fois d'être fidèle?* Ce n'est pas là, je crois, l'intention du poëte; et ce seroit ôter à ce vers tout ce qu'il a de vie, que d'en écarter la figure. Je persiste donc à croire que c'est du *front* et non de la *bouche* qu'il faut entendre ces mots : *in ore meo.*

[3] *Et vous, pins, etc.* Il y avoit beaucoup de pins en Arcadie; et ces arbres étoient spécialement consacrés au dieu Pan, qu'on représente la tête couronnée de branches de pin.

ÉLÉGIE XIX.

ELEGIA XIX.

AD CYNTHIAM.

Non ego nunc tristes vereor, mea Cynthia, manes,
Nec moror extremo debita fata rogo,
Sed ne forte tuo careat mihi funus amore:
Hic timor est ipsis durior exequiis.

Non adeo leviter nostris puer hæsit ocellis,
Ut meus oblito pulvis amore vacet.
Illic Phylacides jucundæ conjugis heros
Non potuit cæcis immemor esse locis,
Sed, cupidus falsis attingere gaudia palmis,
Thessalis antiquam venerat umbra domum.
Illic quicquid ero, semper tua dicar imago.
Trajicit et fati littora magnus amor.
Illic formosæ veniant chorus heroinæ,
Quas dedit argivis Dardana præda viris,
Quarum nulla tua fuerit mihi, Cynthia, forma
Gratior, et Tellus hoc ita justa sinat:
Quamvis te longæ remorentur fata senectæ,
Cara tamen lacrymis ossa futura meis:
Quæ tu viva mea possis sentire favilla,
Tum mihi non ullo mors sit amara loco.

ÉLÉGIE XIX.

A CYNTHIE.

Non, ma Cynthie, ce ne sont plus les tristes mânes[1] qui m'effraient, et je ne balance point à payer le dernier tribut au destin. Ce que je crains, c'est de perdre ton amour avec la vie. Les horreurs du tombeau n'ont rien d'aussi cruel que cette idée.

Ce sont des traits profonds qu'Amour a gravés dans nos cœurs[2]; le souffle du trépas ne sauroit les effacer. La mort ne put éteindre dans Protésilas[3] le souvenir d'une épouse chérie : pour goûter encore d'imaginaires jouissances, son ombre quitta le noir séjour, et reparut dans son ancienne demeure de Thessalie. Quelle que soit ma destinée chez les morts, je serai toujours un autre toi-même[4]. Avec beaucoup d'amour on franchit l'onde infernale. En vain la foule de ces héroïnes, que le sort de Troie rendit captives de la Grèce, viendroient s'offrir dans tous leurs charmes, aucune d'elles n'effaceroit les tiens à mes yeux, et la terre équitable[5] applaudiroit, ma Cynthie. Quel que fût le terme de ta longue vieillesse, tes précieux restes seroient chers à mes larmes. Puisses-tu vivre, et réserver cette affection à ma cendre. Ainsi ma mort seroit partout sans amertume. Mais je tremble qu'un amour perfide

Quam vereor, ne te contempto, Cynthia, busto,
  Abstrahat è nostro pulvere iniquus amor,
Cogat et invitam lacrymas siccare cadentes.
  Flectitur assiduis certa puella minis.
Quare, dum licet, inter nos lætemur amantes.
  Non satis est ullo tempore longus amor.

ne commande à tes pleurs de se tarir, et ne te fasse, hélas ! oublier ce que tu devras à ma tombe. Il n'est point, chez les femmes, de constance à l'épreuve de ses menaces répétées. Hâtons-nous donc, ô Cynthie ! de goûter les douceurs d'une flamme mutuelle : durât-il un siècle, l'amour heureux n'est jamais qu'un instant.

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE XIXème DU LIVRE Ier.

La tendresse du poëte respire ici dans chaque vers. Il s'y représente l'indifférence ou l'infidélité d'une maîtresse consolée après la mort de son amant, comme une image effrayante, comme la plus terrible des horreurs du tombeau. Il conjure Cynthie de lui rester fidèle : à ce prix, il s'engage à l'aimer aux enfers comme sur la terre. Les belles Troyennes qui peuplent l'Élysée, s'offriront en vain à ses regards ; il n'aimera que Cynthie absente. Il promet des larmes à la mort tardive qui doit la lui rendre.

Le désintéressement de l'amour ne pouvoit s'exprimer avec plus de délicatesse ; mais ce n'est point assez d'être délicat dans l'expression de sa tendresse, il faut que cette expression soit claire et facile à saisir ; et c'est une des qualités de cette Élégie, qu'on entend aisément, avec le petit secours des notes qui suivront celles-ci.

[1] *Ce ne sont plus les tristes mânes qui m'effraient.* L'étymologie de ce mot *mânes* vient du verbe *manare*, parce que les mânes étoient censés se glisser de côté et d'autre. Rien de plus vague d'ailleurs que l'acception de ce mot. Tantôt il se prend pour les divinités infernales, dont Pluton étoit le chef. On l'appeloit, pour cette raison, *Summanus*, c'est-à-dire, le plus grand des mânes. Tantôt il est employé pour exprimer des espèces de génies qui animent les corps ; et c'est en ce sens, que Virgile a dit : *Quisque suos patimur manes.* Ces génies étoient appelés

Lemures, quand ils venoient habiter le séjour des ombres; *Larvæ*, quand ils restoient sur la terre, pour nous tourmenter sous des formes fantastiques; et *Lares*, quand ils se rendoient utiles aux hommes. Mais ce qu'on entend communément par *mânes*, ce sont les âmes séparées des corps, et transplantées dans les enfers.

[2] *Qu'Amour a gravés dans nos cœurs*, ou plus littéralement: *L'amour n'est point si légèrement attaché dans nos yeux*, qui sont ici considérés comme le véhicule du feu qui vient brûler les cœurs. On n'altère donc point le sens de Properce, en substituant à l'image qui est dans le génie de sa langue, une image plus françoise, qui rend également son idée.

[3] *Protésilas*, neveu de Philacus, ainsi nommé parce qu'il étoit roi de Philaque en Thessalie. Ce prince fut tué à la guerre de Troie; et la fable dit qu'il obtint du dieu des enfers la permission de revoir la lumière, et de passer trois heures avec sa femme Laodamie. Ce terme expiré, Mercure le reconduisit dans l'empire des ombres, et Laodamie se poignarda de regret. D'autres prétendent que, s'étant vouée à une continence perpétuelle, elle mourut à force de chasteté.

[4] *Je serai toujours un autre toi-même.* Il y a dans le texte: *Semper tua dicar imago.* Les commentateurs se taisent sur ce passage, par la raison qu'il a besoin d'éclaircissement. Le seul qu'on puisse donner, c'est que l'image d'une maîtresse est gravée dans le cœur de son amant, qu'elle est son unique modèle, qu'il n'a d'autres volontés que les siennes, et qu'il s'identifie tellement avec elle, qu'il est

sa parfaite ressemblance. *Je serai toujours un autre toi-même*, renferme, sans beaucoup de recherche, toutes ces différentes idées.

[5] *La terre équitable, etc.* Properce nomme ici la terre, parce qu'elle est la mère commune du genre humain, et que son sein est l'asyle des dieux mânes. Avant que de descendre aux enfers, Énée offre des sacrifices à la terre.

ÉLÉGIE XX.

ELEGIA XX.

AD GALLUM.

Hoc pro continuo te, Galle, monemus amore,
Id tibi ne vacuo defluat ex animo:
Sæpe imprudenti fortuna occurrit amanti.
Crudelis Minyis dixerit Ascanius.

Est tibi non infra speciem, non nomine dispar,
Thiodamanteo proximus ardor Hylæ.
Nunc tu sive leges umbrosæ flumina silvæ,
Sive Aniena tuos tinxerit unda pedes,
Sive gigantea spatiabere littoris ora,
Sive ubicunque vago fluminis hospitio,
Nympharum cupidas semper defende rapinas,
Non minor Ausoniis est amor in Dryadis,
Ne tibi sit durum montes, et frigida saxa,
Galle, neque expertos semper adire lacus,
Quæ miser ignotis error perpessus in oris,
Herculis indomito fleverat Ascanio.

Namque ferunt olim Pagasæ navalibus Argo
Egressam, longe Phasidos isse viam,
Et jam præteritis labentem Athamantidos undis
Mysorum scopulis applicuisse ratem.

ÉLÉGIE XX.

A GALLUS.

Écoutez, Gallus, et retenez bien ce conseil que me dicte une amitié long-tems éprouvée. Sans la prudence, l'amour est rarement heureux; j'en ai pour garant l'Ascagne, ce lac funeste aux Argonautes[1].

Votre Hylas n'est point inférieur en beauté à celui d'Hercule; son nom et votre amour le rapprochent encore du fils de Thyodamas. Soit que vous parcouriez avec lui les rives ombragées du Clitumne[2], soit que vous erriez sur les côtes[3] que la défaite des géans rendit fameuses; soit enfin que l'Anio, ou quelque autre fleuve vous reçoive dans ses ondes fugitives, soyez toujours en garde[4] contre les surprises des nymphes : ce n'est pas seulement en Bythinie[5] que l'Amour les rend dangereuses. Craignez, Gallus, de fréquenter toujours en vain les montagnes, les froids rochers, et ces lacs trop peu connus. Tel fut le sort errant d'Hercule[6], gémissant sur les bords écartés de l'impitoyable Ascagne.

On raconte qu'au sortir du havre de Pagaze[7], l'Argo cingla vers le Phase[8], et que dans cette navigation lointaine, après avoir franchi l'Hellespont[9], il vint surgir au port creusé dans les rochers de Mysie[10].

Hic manus heroum placidis ut constitit oris,
Mollia composita littora fronde tegit.
At comes invicti juvenis processerat ultra
Raram sepositi quærere fontis aquam.
Hunc duo sectati fratres, Aquilonea proles,
Hunc super et Zethes, hunc super et Calaïs,
Oscula suspensis instabant carpere palmis,
Oscula et alterna ferre supina fuga.
Ille sub extrema pendens secluditur ala,
Et volucres ramo submovet insidias.
Jam Pandioniæ cesset genus Orythiæ.
Ah! dolor ibat Hylas, ibat Hamadryasin.

Hic erat Arganti Pegæ sub vertice montis,
Grata domus nymphis humida Thyniacis;
Quam supra nulli pendebant debita curæ
Roscida desertis poma sub arboribus,
Et circum irriguo surgebant lilia prato
Candida purpureis mista papaveribus:
Quæ modo decerpens tenero pueriliter ungui,
Proposito florem prætulit officio.
Et modo formosis incumbens nescius undis
Errorem blandis tardat imaginibus.
Tandem haurire parat demissis flumina palmis,
Innixus dextro plena trahens humero.
Cujus ut accensæ dryades candore puellæ,
Miratæ solitos destituere choros,
Prolapsum leviter facili traxere liquore.

Le premier soin de cet équipage de héros, est de ramasser de tendres feuillages, et d'en couvrir ces paisibles rives. Le jeune ami d'Alcide s'éloigne davantage; il brûle de rencontrer une source d'eau vive sur ces bords arides. Les deux fils de Borée, Zethès et Calaïs, l'ont suivi dans cette quête imprudente: tous deux planent sur sa tête[11], ils épient l'instant de lui ravir un baiser; et, dans leur fuite alternative, tous deux le suspendent, pour le mieux dérober. Enfin, couvert des extrémités de leurs ailes qui le soulèvent, Hylas écarte, à l'aide d'un rameau, les caresses insidieuses de ces oiseaux amans. Mais, à peine délivré des fils d'Orythie[12], il vient, hélas! tomber dans les pièges des hamadryades.

Dans l'antre de Pége[13], au pied du mont Argante, est une fontaine chérie des nymphes bythiniennes. Les arbres qui la couronnent se courbent, sans culture, sous des fruits délicieux qu'a mûris la rosée. Ses bords sont émaillés d'un gazon toujours frais, où le rouge pavot le dispute à l'éclat des lys éblouissans. Hylas oublie d'abord ce qui l'attire en ce lieu; il cueille des fleurs d'une main enfantine; puis se courbant imprudemment sur l'onde qu'embellit son image, il jouit d'une erreur qu'il aime à prolonger. Il se couche enfin au bord de la fontaine, y prend une attitude inclinée, y plonge les mains, et va s'y désaltérer à longs traits. Frappées de sa beauté, dont la vue les enflamme, les nymphes extasiées ont interrompu leurs danses; Hylas échappe au rivage, et cet enlèvement

Tum sonitum rapto corpore fecit Hylas.
Cui procul Alcides iterat responsa, sed illi
Nomen ab extremis fontibus aura refert.

His, ô Galle! tuos monitis servabis amores,
Formosum nymphis credere visus Hylam.

sans violence l'entraîne sous leurs ondes. Un cri d'Hylas accompagne sa chûte. Hercule entend ce cri; il y répond, et ne cesse d'y répondre; mais les échos des fontaines profondes ne lui renvoient que le nom d'Hylas.

Que cet exemple, ô Gallus! vous apprenne à veiller sur vos amours[14]. Votre Hylas est trop beau, pour le confier à la garde des nymphes[15].

REMARQUES

SUR LA XXeme ÉLÉGIE DU LIVRE Ier.

Hercule enlève le jeune Hylas, et s'embarque avec lui sur le vaisseau des Argonautes, qui sont obligés de relâcher au port de Mysie. Non loin de ce port est le lac d'Ascagne. Hylas vient pour y puiser de l'eau : les bords en étoient fort élevés ; et le jeune compagnon d'Hercule, voulant retenir son urne qui lui échappe des mains, se laisse tomber dans ce lac. Les poëtes ont embelli cette fable, en ajoutant que les nymphes avoient enlevé le fils de Thyodamas, et qu'Hercule, inconsolable, abandonna les Argonautes pour se livrer tout entier à la recherche de son jeune ami. Tel est le fait, dont Properce nous donne une relation brillante de poésie descriptive, mais où le sentiment n'échauffe point la verve du poëte; et c'est du sujet, étranger à ses affections, que paroît naître ce refroidissement. On n'a point à lui reprocher, comme à Tibulle, Horace et Virgile, ces honteuses amours, qui dégradent l'homme en insultant à la femme. On ne trouve point chez lui de ces tableaux brûlans d'une flamme impure, qui déshonorent le génie des plus grands maîtres de la poésie grecque et romaine, et dont la philosophie ne sut pas toujours garantir les sages du paganisme. Osons le dire, malgré tout le feu de sa verve érotique, notre auteur fut chaste, et tout aussi chaste qu'on pouvoit l'être sous des lois religieuses, politiques et civiles qui ne faisoient point un devoir de la chasteté. Il n'eut qu'une maîtresse avouée, et cette maîtresse étoit libre.

Je le répète; Tibulle en eut trois au moins, sans compter Cérinthe et Marathus.

Comme c'est du cœur de Properce, bien plus que de sa tête, que naissent ces figures hardies, ces écarts, et tout ce beau désordre que les gens froids appellent du galimathias, de l'extravagance, ou de l'obscurité, il n'est pas étonnant qu'il n'y ait rien de tout cela dans un poëme dont sa mémoire et son imagination ont fait tous les frais. Où il n'y a point de ténèbres, il ne peut y avoir d'éclaircissemens à donner. Je borne donc ici cette note, déjà trop longue.

[1] *Funeste aux Argonautes.* Peuples de Minye, ville de Thessalie, qui donna naissance à Jason. On a dit plus haut qu'Hercule les avoit abandonnés pour se livrer à la recherche de son cher Hylas, qui avoit été englouti dans le lac d'Ascagne; et c'est dans ce sens que ce lac devint funeste aux Minyens.

[2] *Les rives ombragées du Clitumne. Umbrosæ flumina silvæ.* Ce fleuve, ou plutôt ce ruisseau de l'Ombrie ou duché de Spolette, est ainsi désigné chez tous les poëtes anciens, parce qu'en effet ses rives étoient ombragées de feuillages, dont ses eaux entretenoient la fraîcheur. C'étoit le Lignon des anciens Romains; ses bords enchantés furent le théâtre de mille galantes fictions.

[3] *Sur les côtes maritimes de Cumes*, où les géants furent défaits par les Dieux, secondés d'Hercule.

[4] *Soyez toujours en garde, etc.* Il y a dans le texte: *Nympharum cupidas semper defende rapinas. Defende*

offre ici le même sens que *repelle*, qui seroit moins élégant et moins adapté à la circonstance.

[5] *Ce n'est pas seulement en Bythinie, etc.* Le lac d'Ascagne étoit situé dans cette contrée de l'Asie mineure. Le vers latin est trop clair, pour qu'on puisse se méprendre à l'interprétation peu littérale que nous en donnons.

[6] *Le sort errant d'Hercule. Perpessus error Herculis.* Cette locution est remarquable par son élégance et sa hardiesse. C'est dans ce sens qu'Ovide a dit, Livre XIII des Métamorphoses :

Quid tale si populi donaverit error Achivi.

au lieu de : *Populus errans et prava ductus opinione.* Ce vers charmant de Gresset :

Un sort errant nous conduit à l'erreur.

a bien l'air d'une imitation du vers de Properce.

[7] *Pagaze.* Ville de Thessalie, recommandable par ses chantiers et ses bois de construction.

[8] *Le Phaze*, grand fleuve de la Colchide.

[9] *L'Hellespont.* Helles, fille d'Athamante, roi de Thèbes, donna son nom au détroit où elle fit naufrage : il fut nommé depuis *Hellespont*, ou *mer d'Helles*.

[10] *Au port de Mysie.* La Mysie est une contrée de l'Asie, sur les confins de la Phrygie et de la Bithinie, dont le port, garanti par le mont Arganthe, est à l'abri des tempêtes.

[11] *Planent sur sa tête.* L'antiquité fournit peu de traits

comparables à ce tableau, qui est un chef-d'œuvre de poésie imitative; mais il faudroit l'imagination de Properce, ses couleurs et son pinceau, sa langue, en un mot, pour rendre de pareilles images qui, tout achevées qu'elles puissent être, ne peignent qu'aux yeux, parce que tout ce qui est hors de la nature, ne sauroit parler au cœur. C'est le sentiment de l'original qui fait trouver des équivalents heureux à son traducteur; et nous le répétons à la louange de Properce, il n'y a point de sentiment dans cette description.

[12] *Orythie*, fille d'Érecthée, roi d'Athènes. Elle fut enlevée par Borée, dont elle eut les deux Zéphirs Zéthès et Calaïs.

[13] *Dans l'antre de Pége, etc.* Il y a dans le texte : *Hic erat arganti Pegæ sub vertice montis.* Le mot *Pegæ* est le nom propre de cet antre, d'où jaillissoient plusieurs belles fontaines. Le mot *Thyniacis* du vers suivant est synonyme de *Bythinicus* : il vient de *Thynia*, région qui prit le nom de Thynus, fils de la nymphe Aganthone.

[14] *Vous apprenne à veiller sur vos amours.* Le participe *visus* est mis ici pour *videns*, qui est synonyme de *prudens*, surveillant, attentif, qui est sur ses gardes.

[15] Les poëtes anciens se plaisoient à traiter le sujet d'*Hylas*, qui, du tems de Virgile, étoit presque épuisé, *cui non dictus Hylas.* Voici comment Théocrite, qui en a fait une Idylle, ou plutôt comment un de ses interprètes décrit l'attentat des nymphes galantes de Bythinie.

« Trois nymphes, divinités redoutables aux habitans de

la campagne, et qui ne connurent jamais le besoin du sommeil, *Eunica*, *Malis* et *Nichée*, l'image du printems, dansoient en chœur au milieu de leurs ondes. Déjà le bel Hylas, pressé de rejoindre l'équipage, avoit plongé son urne dans la fontaine, afin que l'eau s'y engouffrant de tous côtés, elle fût plutôt remplie : la main qui tenoit l'anse trempoit aussi dans l'eau. A l'instant les naïades accourent toutes, et saisissent cette belle main, tant l'ardeur que venoit de leur inspirer le jeune Grec avoit pris d'empire sur elles. Hylas ne put résister aux efforts que firent ces nymphes pour l'attirer; soudain il se sentit transporté au fond de l'eau : tel on voit un astre enflammé se précipiter du haut de la voûte céleste dans le plus profond de l'abîme. »

L'impatience, l'inquiétude et le trouble d'Hercule ont le même caractère de simplicité dans le tableau qu'en fait Théocrite. « Dans le trouble où il étoit, il couroit de tous côtés, tenant d'une main son arc, et de l'autre sa massue qu'il ne quittoit jamais. Il cria trois fois de toute sa force en appelant Hylas, qui lui répondit à chaque fois; mais à peine le son de sa voix parvenoit-il au-delà de la surface des eaux; et quoiqu'il fût à une très-petite distance, il sembloit être fort éloigné. Tel un vigoureux lion, habitant des montagnes, ayant entendu dans le lointain les cris d'un jeune faon, s'élance de sa tanière pour aller dévorer une proie qu'il croit ne pouvoir lui échapper; tel Hercule, sensible à la perte de son favori, fouloit d'un pas impatient les plantes de ces lieux solitaires : entraîné par son ardeur, il eut bientôt parcouru les endroits les plus écartés. Hélas! que de peines pour un cœur sensible! etc. »

Dans sa pièce intitulée : *Amour triomphant d'Hercule*, notre poëte *Durant* représente ainsi le héros tristement

couché sur la rive de l'Ascagne. Ce vieux poëte paroîtrâ bien moderne auprès de Théocrite.

Là ce Thébain indomptable,
Des demi-Dieux le plus fort,
D'un cri haut et lamentable
Faisoit retentir le bord.
Les campagnes reculées
N'oyoient que le nom d'Hylas;
Les antres et les vallées,
Et les bois en étoient las.
Tandis le fils d'Éricine,
Qui rôdoit, comme l'on dit,
Parmi la forêt voisine,
La voix d'Hercule entendit.
Il voit le vaillant Alcide,
Sur le rivage appuyé,
Qui nommoit l'onde homicide
Où l'enfant s'étoit noyé.
Le malin se prend à rire,
Voyant ce brave dompteur
Être dompté du martyre
Dont son arc étoit auteur.
Et cependant qu'il s'amuse
A regarder dedans l'eau,
Ce faux garçon plein de ruse,
Prend sa massue et sa peau:
Loin du bord il les recule,
Tremblant d'aise qu'il en a,
Et, sans être vu d'Hercule,
A l'écart les entraîna, etc.

ÉLÉGIE XXI.

ELEGIA XXI.

GALLI EPITAPHIUM.

Tu qui consortem properas evadere casum,
Miles ab Etruscis saucius aggeribus,
Quid nostro gemitu turgentia lumina torques?
Pars ego sum vestræ proxima militiæ.
Sic te servato possint gaudere parentes:
Hæc soror acta, tuis sensiat è lacrymis,
Gallum per medios ereptum Cæsaris enses,
Effugere ignotas non potuisse manus.
Et quicunque super dispersa invenerit ossa
Montibus Etruscis, hæc sciat esse mea.

ÉLÉGIE XXI.

ÉPITAPHE DE GALLUS.

Soldat, compagnon de mes travaux sur les remparts de Pérouse[1], tu n'y fus que blessé; et j'ai subi le sort dont tu fuis le partage! Contrains toutefois des larmes qui trahissent tes regrets, et songe que naguère j'étois un des complices de votre armée. Ainsi la joie de ta famille peut renaître de ta conservation. Ne pleure que pour mieux rendre à ma sœur[2] la destinée de Gallus qui, échappé aux bataillons armés pour César, tomba sous les coups d'une main ignorée, dans les montagnes d'Étrurie. Dis-lui que les ossemens dispersés[3] qu'on y rencontre, sont la dépouille de Gallus.

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE XXIème DU LIVRE Ier.

Il ne s'agit point ici du Gallus à qui Properce adresse les V, X, XIII et XXème Élégies de ce Livre. Le préfet d'Égypte, amant de Lycoris, et l'un des meilleurs poëtes du siècle d'Auguste, se tua de sa propre main; et le Gallus, dont il est ici question, mourut assassiné par des brigands. On croit qu'il étoit parent de Properce; mais cette épitaphe ne le dit pas bien clairement, et aucun autre monument n'appuie cette conjecture. Quoi qu'il en soit, il n'y a rien de bien piquant pour nous dans cette courte Élégie, dont l'intérêt n'étoit point de nature à se transmettre à la postérité. Elle ne peut avoir à nos yeux d'autre mérite que celui d'une élégante simplicité. Le quatrième vers, et le *turgentia lumina* du vers précédent, insinuent adroitement, qu'il étoit encore dangereux d'avoir eu des amis dans le parti d'Antoine. Cette observation peut répandre quelque lumière sur ces deux vers.

[1] *Sous les murs de Pérouse.* Ville d'Étrurie, où César Auguste assiégea L. Antoine, frère du triumvir, que la famine obligea de se rendre. Gallus étoit du parti de cet Antoine.

[2] *Ne pleure que pour mieux rendre à ma sœur, etc.* La sœur de Gallus est encore moins connue que son frère. Scaliger lui donne le nom d'*Acca*, et il substitue ce mot

à celui d'*acta*, qu'il faut conserver. *Acta* se prend ici pour *mandata*, les dernières volontés d'un mourant.

[3] *Les ossemens dispersés*, etc. *Et quicunque super dispersa invenerit ossa.* Ce vers suppose qu'on n'accorda pas à Gallus les honneurs de la sépulture. *Super* pour *superstes*. Cette contraction élégante se rencontre dans les bons auteurs. Virgile l'emploie au troisième Livre de l'Énéide :

O mihi sola mei super Astianactis imago !

ÉLÉGIE XXII.

ELEGIA XXII.

AD TULLUM.

Qualis, et unde genus, qui sint mihi, Tulle, penates,
  Quæris pro nostra semper amicitia.
Si Perusina tibi patriæ sunt nota sepulchra,
  Italiæ duris funera temporibus,
Cum Romana suos egit discordia cives
  (Sit mihi precipuè pulvis Etrusca dolor,
Tu projecta mei perpessa es membra propinqui:
  Tu nullo miseri contegis ossa solo)
Proxima supposito contingens Umbria campo
  Me genuit terris fertilis uberibus.

FINIS LIBRI PRIMI.

ÉLÉGIE XXII.

A TULLUS.

Vous demandez qui je suis, et quels sont mon origine et mes pénates : notre vieille union, Tullus[1], justifie cette curiosité. Hélas! il vous souvient de ces temps malheureux où la discorde arma nos citoyens contre la patrie, et creusa leur tombeau dans les champs de Pérouse! Terre fatale d'Étrurie! éternel objet d'une image douloureuse! c'est toi, vile poussière, qui négliges les membres épars de mon ami; c'est toi qui te refuses à ses déplorables restes! Non loin de cette terre maudite, sont les fertiles campagnes de l'Ombrie[2], où je vis d'abord la lumière.

FIN DU PREMIER LIVRE.

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE XXIIeme DU LIVRE Ier.

Cette pièce a tous les caractères de la précédente, avec plus de mouvement et de sensibilité. L'auteur y revient à Gallus, qu'il craint de nommer, mais qu'il désigne si clairement, qu'on ne sauroit s'y méprendre. Il rappelle sa fin malheureuse, et lui donne le titre de parent; à moins que le *propinqui* du septième vers ne doive s'entendre d'un ami, comme je parois le supposer dans la traduction, pour ne point trancher la difficulté; car malgré la probabilité tirée du mot latin, il y a toujours du doute, chez les érudits, sur la parenté de ce Gallus avec Properce. Le poëte nous apprend ici qu'il est né dans l'Ombrie : ce petit poëme ne paroît pas avoir d'autre objet; et rien ne prouve mieux qu'on peut faire sans emphase, à la question la plus simple, une réponse embellie des vives couleurs du sentiment et de l'imagination.

[1] *Tullus.* Le hasard a voulu que la première et la dernière Élégie de ce Livre se trouvassent adressées à Tullus, et les commentateurs en ont conclu qu'il étoit le plus intime ami de Properce. *Pro nostra semper amicitia*, suppose au moins qu'ils étoient unis depuis long-tems. *Semper* équivaut ici à *longa;* mais il est plus élégant.

[2] *Les fertiles campagnes de l'Ombrie.* Cette province l'une des plus fertiles de l'Italie, étoit située entre le pays des Sabins et celui des Toscans. Ses habitans étoient renommés pour leur embonpoint : les personnes bien grasses étoient communément appellées *homines Umbri.* Voyez Plin. L. II, chap. XIV, et Strab. L. III.

ÉLÉGIES

DE

PROPERCE.

ELEGIARUM

A. S. PROPERTII

LIBER SECUNDUS.

ELEGIA PRIMA.

AD MECŒNATEM.

QUÆRITIS, unde mihi toties scribantur amores,
  Unde meus veniat mollis in ora liber?
Non hæc Calliope, non hæc mihi cantat Apollo:
  Ingenium nobis ipsa puella facit.
Sive togis illam fulgentem incedere Cois,
  Hoc totum è Coa veste volumen erit:
Seu vidi ad frontem sparsos errare capillos,
  Gaudet laudatis ire superba comis:
Sive lyræ carmen digitis percussit eburnis,
  Miramur, faciles ut premat arte manus:
Seu cum poscentes somnus declinat ocellos,
  Invenio causas mille, poëta, novas:
Sed nuda erepto mecum luctatur amictu,
  Tunc vero longas condimus Iliadas:
Seu quicquid fecit, sive est quodcunque locuta,
  Maxima de nihilo nascitur historia.

ÉLÉGIES
DE
PROPERCE.

LIVRE SECOND.

ÉLÉGIE PREMIÈRE.

A MÉCENE[1].

ON veut savoir pourquoi je fais tant de vers amoureux, et d'où vient que ces vers sont les délices des lecteurs? Cynthie est la muse qui m'inspire; je n'ai d'autre génie, d'autre Apollon que ma Cynthie. Qu'elle s'offre à mes yeux sous une robe de Côs[2], je fais un volume sur la richesse de cette robe. Que ses cheveux flottent négligemment sur son front, je chante ce désordre, et son orgueil en triomphe. S'accompagne-t-elle sur la lyre? je m'extasie sur la légèreté de ses doigts d'ivoire. Le sommeil vient-il incliner ses paupières appesanties[3]? cette image me suggère une foule d'idées poétiques et nouvelles. Mais que, désarmée de tout voile, elle ose lutter contre l'amour entreprenant, c'est une Iliade toute entière[4] que je compose. D'un rien, je fais un long poëme; il ne faut, pour cela, qu'une parole, qu'un geste de Cynthie.

Quod mihi si tantum, Mecœnas, fata dedissent,
Ut possem heroas ducere in arma manus,
Non ego Titanas canerem, non Ossan Olympo
Impositum, ut cœli Pælion esset iter :
Non veteres Thebas, nec Pergama, nomen Homeri,
Xerxis et imperio bina coisse vada :
Regnave prima Remi, aut animos Carthaginis altæ,
Cimbrorùmque minas, et bene facta Mari :
Bellàque, resque tui memorarem Cæsaris, et tu
Cæsare sub magno cura secunda fores.
Nam quoties Mutinam, aut civilia busta Philippos,
Aut canerem Siculæ classica bella fugæ,
Eversosque focos antiquæ gentis Etruscæ,
Et Ptolomeæ littora capta phari,
Aut canerem Ægyptum, et Nilum, cum tractus in urbem
Septem captivis debilis ibat aquis :
Aut regum auratis circundata colla catenis,
Actiaque in sacra currere rostra via;
Te mea musa illis semper contexeret armis,
Et sumpta, et posita pace fidele caput.
Theseus infernis, superis testatur Achilles;
Hic Ixioniden, ille Menœtiaden.
Sed neque Phlegræos Jovis, Enceladique tumultus
Intonet angusto pectore Callimachus;
Nec mea conveniunt duro præcordia versu
Cæsaris in Phrygios condere nomen avos.

Quand les Dieux, Mécène, m'auroient accordé assez de génie pour suivre dans les camps une armée de héros[5], je ne chanterois point les Titans qui, pour escalader le ciel, entassèrent l'Ossa sur l'Olympe, et le Pélion sur l'Ossa; je ne chanterois ni l'ancienne Thèbes, ni cette Troie qui rendit Homère immortel, ni ces deux rives qui n'en font qu'une à la voix de Xercès[6]; je passerois sous silence la naissance de Rome, la fierté de Carthage, la fureur des Cimbres, et les hauts faits de Marius. Je tracerois d'abord les exploits guerriers du grand César, et vous seriez, ô Mécène! le second que j'aimerois à célébrer. Oui, j'associerois toujours Mécène à la gloire de son héros, si j'avois à peindre la guerre de Modène[7], la discorde ensevelie dans les champs de Philippes, les armées navales de la Sicile mises en déroute, les murailles écroulées de l'antique Pérouse, le phare d'Égypte enchaîné[8], l'Égypte elle-même subjuguée, les sept embouchures du Nil roulant tristement ses ondes captives dans l'enceinte de Rome, des rois accablés de superbes chaînes, et les trophées de la bataille d'Actium rapidement traînés dans la voie sacrée. Compagnon des armes de César, vous le seriez encore de ses travaux pacifiques : mes vers attesteroient cet inviolable attachement, comme les cieux attestent celui d'Achille et de Patrocle[9]; les enfers, celui de Thésée[10] et de Pirythoüs; mais la foible voix de Callimaque[11] ne sauroit atteindre Encelade, foudroyé par Jupiter dans les champs phlégréens[12], et je n'ai point assez de nerf, assez d'haleine pour mettre César à sa place,

Navita de ventis, de tauris narrat arator,
  Enumerat miles vulnera, pastor oves:
Nos contra angusto versamus prœlia lecto.
  Qua pote quisque, in ea conterat arte diem.
Laus in amore mori: laus si datur altera, vivo
  Posse frui, fruar ô! solus amore meo.
Si memini, solet illa leves culpare puellas,
  Et totam ex Helena non probat Iliada.

Seu mihi sint tangenda novercæ pocula Phædræ,
  Pocula privigno non nocitura suo;
Seu mihi Circæo pereundum est gramine, sive
  Colchis Colchiacis urat ahena focis;
Una meos quoniam prædata est fœmina sensus,
  Ex hac ducentur funera nostra domo.

Omnes humanos sanat medicina dolores.
  Solus amor morbi non amat artificem.
Tarda Philoctetæ sanavit crura Machaon,
  Phœnicis Chiron lumina Phillyrides:
Et deus extinctum Cressis Epidaurius herbis
  Restituit patriis Androgeona focis:
Mysus et Aemonia juvenis, quà cuspide vulnus
  Senserat, hac ipsa cuspide sensit opem.
Hoc si quis vitium poterit mihi demere, solus
  Tantaleæ poterit tradere poma manu;

auprès des héros phrygiens dont il descend. Le laboureur parle de ses taureaux, et le nautonnier des tempêtes; le soldat se plaît à compter ses blessures, et le pasteur ses brebis. Que chacun se renferme dans sa carrière; la mienne est un champ de bataille si borné. Ma gloire est d'y mourir au sein des amours; et s'il en est une autre en cette vie, c'est d'y jouir sans partage de ma félicité. S'il m'en souvient, j'en ai pour garant les déclamations de Cynthie contre l'inconstance des femmes : elle ne fait pas grâce à l'Iliade, de la perfidie d'Hélène.

Les philtres impuissans de la marâtre d'Hyppolite[13], les poisons cueillis par Circé, ceux que Médée fabriqua dans les brûlans fourneaux de la Colchide, pourroient m'atteindre sans me détacher. Une seule femme a captivé mes sens : point de milieu pour moi entre mes funérailles et la maison de cette belle.

Toutes les maladies reconnoissent le pouvoir de la médecine; il n'y a que l'amour pour qui c'est un art odieux. Machaon guérit enfin la plaie opiniâtre de Philoctète[14]; Phœnix[15] recouvra la vue par les soins de Chiron; Esculape n'eut besoin que de quelques simples pour ressusciter Androgée[16], qu'il rendit aux foyers paternels; le jeune roi de Mysie trouva la guérison de sa blessure dans la flèche même d'Achille qui l'avoit blessé[17]. Mais qui tirera de mon sein le poison qui me tue? Celui qui pourra fixer la pomme fugitive dans les mains de Tantale, remplir le fatal

Dolia virgineis idem ille repleverit urnis,
Ne tenera assidua colla graventur aqua;
Idem Caucasea solvet de rupe Promethei
Brachia, et à medio pectore pellet avem.

Quandocunque igitur vitam mea fata reposcent,
Et breve in exiguo marmore nomen ero;
Mecœnas, nostræ spes invidiosa juventæ,
Et vitæ, et morti gloria justa meæ.
Si te forte meo ducet via proxima busto,
Esseda cælatis siste Britanna jugis,
Taliaque illacrymans mutæ jace verba favillæ:

Huic misero fatum dura puella fuit.

tonneau des Danaïdes[18], aux conditions qui les font gémir sous le poids de leurs urnes; détacher du Caucase les membres déchirés de Prométhée, écarter de son cœur le vorace oiseau.

O vous, dont la faveur promet à ma jeunesse un sort digne d'envie, vous, qui êtes ma gloire, la plus belle gloire qui doive me survivre; quand le Destin aura disposé de mes jours, et borné mon existence à une courte épitaphe, si le hasard conduit jamais votre char superbe[19] dans quelque route voisine de ma tombe, arrêtez-vous, ô Mécène! et dites, en pleurant sur ma cendre muette :

Les rigueurs d'une femme ont creusé ce tombeau.

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE I[re] DU LIVRE II.

C'EST à Cynthie que Properce fait honneur de ses talens poétiques; il n'a de génie que celui qu'elle inspire, de fécondité que celle qu'il puise dans le commerce de cette belle, dont l'esprit et les grâces sont des inspirations puissantes qui lui tiennent lieu d'Apollon. Il n'en a point d'autre que l'Amour; et vainement tenteroit-il de chanter la guerre et ses héros. Il prend de-là occasion de louer Mécène, qu'il associe à la gloire d'Auguste, dont il parcourt les divers triomphes; et ce nouvel essai dans le genre héroïque, dément ce qu'il a dit de son impuissance dans toute autre carrière que celle de l'Élégie érotique. Mais bientôt il revient à sa maîtresse, qu'il promet d'aimer uniquement, à laquelle il consacre sans partage son génie et ses vers. Il finit par déclarer que son amour est une maladie, dont il ne peut guérir; qu'il en mourra, et que Mécène, en visitant sa tombe, en pleurant sur ce monument, ne pourra s'empêcher d'accuser Cynthie. Une mélancolie touchante caractérise la fin de cette pièce, où la variété des tons atteste la souplesse du génie de son auteur. C'est d'ailleurs une de celles qui brillent le plus de cette poésie sans désordre, dont s'arrangent le mieux les ennemis de toute méthode qu'on ne saisit point au premier coup d'œil. Cependant les deux vers qui terminent le second alinéa paroissent d'abord étrangers à ce qui suit, et même à ce qui précède; et j'ai cru devoir me permettre d'en exprimer, dans la traduction, la liaison que Properce

sous-entend dans le texte. Ces mots : *J'en ai pour garants*, lient distinctement ces deux vers au reste de l'alinéa ; et pour en faire sentir la relation avec l'alinéa suivant, il suffit de la conjonction *aussi ;* mais elle feroit languir la phrase, et je n'ai pas cru d'ailleurs la devoir employer, par la raison qu'elle se présente d'elle-même à l'esprit des lecteurs.

[1] *Mécène*, chevalier romain, et le premier favori d'Auguste, fut, comme tout le monde sait, le protecteur des arts et du génie. Il accordoit spécialement sa faveur aux grands poëtes ; et Properce eut sans doute la plus grande part à ses bienfaits. C'est pour lui en témoigner sa reconnoissance, qu'il mêle, dans cette Élégie, l'éloge de Mécène à celui de l'empereur.

[2] *Sous une robe de Cós*. Voyez la note [1] de la seconde Élégie, Livre I.

[3] *Ses paupières appesanties*. Il y a dans le texte, *poscentes ocellos*, qui appellent le sommeil. Cette image est d'une mollesse qui n'appartient qu'au pinceau de Properce.

[4] *C'est une Iliade toute entière, etc.* Le pluriel *Iliadas* est employé par allusion aux vingt-quatre chants qui composent le poëme d'Homère. Cette finesse de langage ne sauroit se rendre élégamment en françois.

[5] *Pour suivre dans les camps une armée de héros*. La poésie a été de tout tems en possession d'enflammer la valeur martiale. Chez les anciens Gaulois, les Bardes suivoient les armées, et le succès des batailles étoit souvent l'ouvrage de leurs chansons. Platon donne à Tyrtée le titre de Sage

et d'Homme divin, parce qu'il sut encourager l'héroïsme. Le génie du poëte Antimaque décida la ruine de Thèbes, en irritant la fureur des sept chefs ligués contre cette ville. Il composa, à cet effet, vingt-quatre pièces, toutes remplies de cet enthousiasme guerrier, qui le fit surnommer le *Poëte de Mars*.

[6] *Ni ces deux rives qui n'en font qu'une à la voix de Xercès, etc.* Ce roi des Perses, voulant porter la guerre en Europe, mit sur pied une armée si considérable, qu'elle fut sept jours et sept nuits à passer le pont de bateaux qu'il avoit fait jeter sur l'Hellespont; et c'est dans ce sens qu'il ne fit qu'une rive des deux rives de ce détroit, qui étoient séparées l'une de l'autre de sept stades, ou d'environ un quart de nos lieues.

[7] *Si j'avois à peindre la guerre de Modène, etc.* Properce n'est pas moins flatteur que poëte, dans cette énumération des triomphes d'Auguste. En ne paroissant louer que Mécène, c'est l'empereur surtout qu'il encense; et sa flatterie est plus adroite et moins vile que celle des autres poëtes ses contemporains, qui, sans excepter Virgile, ont prostitué leur muse jusqu'à l'adulation la plus directe.

[8] *Le phare d'Égypte, etc.* Ce qui doit s'entendre de l'île située à peu de distance d'une embouchure du Nil; île célèbre par sa tour de marbre, qu'un certain Sostrate, architecte de Gnide, avoit bâtie par ordre de Ptolomée Philadelphe. Le tems a détruit ce monument, l'un des plus beaux de l'ancienne Égypte. Un pont d'une longueur prodigieuse réunit aujourd'hui le phare à la ville d'Alexandrie.

[9] *Comme les cieux attestent celui d'Achille et de Patrocle.* Achille aima mieux mourir dans sa jeunesse,

et venger son ami Patrocle, que de lui survivre dans une fortune éclatante, mais oisive.

[10] *Les enfers, celui de Thésée, etc.* Ce fut l'amitié qui porta Thésée à suivre Pirrythoüs aux enfers. Leur dessein étoit d'enlever Proserpine. On sait que Thésée revit la lumière, et que Pirrythoüs fut retenu dans l'empire des ombres. C'est de lui que Virgile a dit : *Sedet æternumque sedebit.* Æneid. L. VI. Properce nomme Pirrythoüs *Ixioniden*, et Patrocle *Menœtiaden*, parce que l'un étoit fils d'Ixion, et l'autre de Ménécée.

[11] *Callimaque.* Voyez la note [1] du IIIème Livre.

[12] *Dans les champs phlégréens.* On en compte deux également célèbres par le combat des géants : l'un est situé dans la Grèce; et ce fut là qu'ils osèrent attaquer les Dieux qui les foudroyèrent. L'autre est dans la Campanie, près des côtes maritimes de Cumes, où Hercule les combattit avec plus de courage que de succès. D'autres prétendent qu'il décida la victoire en faveur des Dieux.

[13] *Les philtres impuissans de la marâtre d'Hyppolite, etc.* S'il faut en croire Sénèque le Tragique, Phèdre, en effet, eut recours à des breuvages amoureux, pour corrompre l'innocence du jeune Hyppolite.

[14] *Philoctète*, un des princes grecs armés contre Troie, ayant laissé tomber sur son pied une des flèches d'Hercule, en fut si cruellement tourmenté, qu'on le débarqua dans l'île de Lemnos, autant pour le soulager des grandes douleurs qu'il souffroit, que pour écarter l'infection qu'exhaloit sa blessure. Il guérit enfin par les soins de Machaon, fils d'Esculape.

[15] *Phœnix*, précepteur d'Achille, ayant perdu la vue,

pour avoir violé la maîtresse d'Amentor son père, la recouvra par le moyen de quelques simples que lui avoit indiqué le centaure Chiron. Ce centaure, fils de Saturne, et disciple d'Esculape, fut en même tems un grand médecin et un excellent astronome.

[16] *Androgée*, fils de Minos et de Pasiphaé, excellent lutteur, que les Athéniens, et ceux de Mégare, firent assassiner, parce qu'il les surpassoit tous dans son art. Ce fut pour venger ce meurtre, que Minos, après avoir vaincu ces deux peuples, exigea d'eux qu'ils envoyassent chaque année sept jeunes garçons et autant de jeunes filles, pour être dévorés par le minotaure. Le roi de Crète ne se relâcha point de sa cruauté, depuis qu'Esculape eut ressuscité son fils.

[17] *Dans la flèche même d'Achille qui l'avoit blessé.* Il y a dans le texte, *OEmonia cuspide*; ce qui signifie qu'Achille avoit lancé le trait qui blessa Télèphe, roi de Mysie. Quelques interprètes veulent que ce *cuspide* s'entende ici d'une lance, et non pas d'une flèche; et ils s'appuient sur ce que ce prince fut obligé de recourir au fer de son ennemi, pour trouver le remède que lui avoit indiqué l'oracle.

[18] *Le fatal tonneau des Danaïdes.* Elles avoient assassiné leurs maris, et, en punition de ce crime, elles furent condamnées, dans les enfers, à puiser continuellement de l'eau dans un tonneau percé.

[19] *Votre char superbe.* Le texte porte, *Esseda Britanna*, des chars à l'usage des Bretons, ou plutôt dont on devoit l'invention aux Gaulois. César en fait mention dans ses Commentaires, L. IV. Bel. Gal.

ÉLÉGIE II.

14.

ELEGIA II.

CYNTHIÆ LAUDES.

LIBER eram, et vacuo meditabar vivere lecto,
At me, composita pace, fefellit Amor.
Cur hæc in terris facies humana moratur?
Jupiter ignosco pristina furta tua.
Fulva coma est, longæque manus : et maxima toto
Corpore : et incedit vel Iove digna soror;
Aut cum Dulichias Pallas spatiatur ad aras,
Gorgonis anguiferæ pectus operta comis;
Mercurio sanctis fertur Bæbeidos undis
Virgineum primo composuisse latus.
Qualis et Ischomache Lapithæ genus heroinæ,
Centauris medio grata rapina mero.
Cedite jam Divæ, quas pastor viderat olim
Idæis tunicam ponere verticibus.
Hanc utinam faciem nolit mutare senectus,
Etsi Cumœæ sæcula Vatis aget.

ÉLÉGIE II.

ÉLOGE DE CYNTHIE.

Je croyois être libre, et me forgeois un bonheur indépendant de l'amour heureux; mais ce faux calme étoit une illusion de l'Amour.... Malgré ces formes humaines, comment tant de beauté appartient-elle à la terre[1]? Ah! Jupiter! que j'excuse bien tes infidélités en faveur de nos belles!... Que sa blonde chevelure est ravissante! que ses mains sont bien dessinées! quel beau développement dans toute sa personne! C'est le port de Junon, c'est la démarche de Pallas, quand cette déesse, couverte de son égide hérissée de serpens[2], vient à Dulichio[3] visiter ses temples; ou, qu'au sortir des bains sacrés de Phéras[4], cette vierge divine va cesser de l'être dans les bras de Mercure; enfin, c'est la belle Lapithe, c'est Hippodamie[5], que les centaures, ivres d'amour, enlèvent dans une fête bachique. Cédez la pomme, déesses, qui, sur le mont Ida, dévoilâtes vos charmes aux regards d'un berger! Dût-elle vivre aussi long-tems que la Sibylle de Cumes, puisse la vieillesse ne jamais altérer ce beau visage!

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE IIème DU LIVRE II.

JAMAIS le sentiment de la beauté ne s'est exhalé avec autant de chaleur et d'enthousiasme. En général l'admiration en est peu susceptible, et cette courte Élégie est un élan que je crois sans exemple chez nos autres poëtes; on ne loue point ainsi, quand on n'aime pas d'une manière inconnue au reste des hommes. Quelle femme ce dut être que celle qui inspira de pareils transports! Le mérite d'être belle à ce degré, rendoit Cynthie, dit Properce, digne d'être immortelle. Il s'étonne qu'elle habite la terre : sa vraie place est dans les cieux. Mais ce chef-d'œuvre de la nature est un monument qui honore l'espèce humaine; et le vœu du poëte semble imposer à la vieillesse l'obligation de le respecter. Il finit cet éloge par souhaiter à sa maîtresse l'âge de la Sybille, aux conditions d'une beauté inaltérable. Il ne pouvoit, sans impiété, étendre ce vœu plus loin; c'eût été priver les Dieux trop long-tems de leur plus bel ouvrage.

Properce ne dit pas tout cela, mais son lecteur est forcé de le sentir; et c'est un grand mérite, chez les poëtes comme chez les philosophes, de savoir taire ce qu'il est inutile d'énoncer On observera que Cynthie n'est point nommée dans cette pièce : et pourquoi la nommer? ce portrait ne peut ressembler qu'à elle. Qu'on relise la pièce, et l'on conviendra que cette affectation de ne point nommer sa maîtresse, ne peut être ici qu'un trait de génie.

[1] *Comment tant de beauté appartient-elle à la terre!* Cette exclamation est remplie de flamme : c'est le cri de l'amour extasié. Properce offre mille de ces traits qui peignent si bien l'ardeur qui le brûle; mais il faut se pénétrer de son esprit, pour substituer les idées intermédiaires que sa passion lui fait supprimer. Ses transitions ne sont pas toujours bien prononcées dans cette Élégie; et les âmes tout-à-fait glacées auront de la peine à saisir la liaison du second vers avec les deux suivans. Je n'entreprendrai pas de la leur faire voir : le sentiment ne se démontre point.

[2] *Hérissée de serpens.* Il y a dans le latin : *Gorgonis anguiferæ pectus operta comis; la poitrine couverte des cheveux de la Gorgone qui portoit des serpens.* Il s'agit ici de Méduse, sœur d'Euriale et de Stheno; c'étoit la seule des trois qui ne jouît pas de l'immortalité. Persée lui coupa la tête, et la donna à Minerve, qui en fit l'usage énoncé dans la traduction.

[3] *Dulichio.* Ile de la mer Ionienne, peu distante de celle d'Ithaque; c'étoit la patrie d'Ulysse. La déesse Pallas y avoit plusieurs temples, elle s'y plaisoit mieux que dans tout autre lieu de la terre.

[4] *Ou qu'au sortir des bains de Phéras, etc.* Strabon, L. IX, dit, d'après Hésiode, que ce fut dans cette ville de Thessalie que Mercure surprit la déesse, et qu'il fit éprouver à cette vierge sacrée les premières douceurs de l'amour. Le texte porte *Bæbeidos,* qui est le nom d'un lac voisin de Phéras.

[5] *C'est Hippodamie, ou Déïdamie,* femme de Pirrythoüs,

roi des Lapithes. Sa beauté excita un combat sanglant entre ce peuple et les centaures; de-là vient que Properce donne à cette princesse le nom d'*Ischomache*, qui signifie *cause du combat*.

ÉLÉGIE III.

ELEGIA III.

SE IPSUM ALLOQUITUR.

Qui nullum tibi dicebas jam posse nocere,
  Hæsisti, cecidit spiritus ille tuus.
Vix unum potes infelix requiescere mensem,
  Et turpis de te jam liber alter erit.
Quærebam, sicca si possit piscis arena,
  Nec solitus ponto vivere torvus aper:
Aut ego si possem studiis vigilare severis.
  Differtur, nunquam tollitur ullus amor.

Nec me tam facies, quamvis sit candida, cepit
  (Lilia non domina sint magis alba mea,
Et Mæotica nix minio si certet Ibero,
  Utque rosæ puro lacte natant folia)
Nec de more comæ per levia colla fluentes,
  Non oculi, geminæ, sidera nostra, faces,
Nec si qua Arabio lucet bombyce puella
  (Non sum de nihilo blandus Amator ego)
Quantum, quod posito formosè saltat Iaccho,
  Egit ut Evantes dux Ariadna choros:
Et quantum Æolio cum tentat carmina plectro,
  Par Aganippeæ ludere docta lyræ;

ÉLÉGIE III.

A LUI-MÊME.

Tu te vantois[1] de n'avoir plus rien à craindre de l'Amour; mais t'y voilà rengagé : le courage te manque après un mois de relâche, et tu vas élever[2] un second monument de ta honte. J'ignorois que les poissons ne sauroient vivre sur un sable aride[3], que la mer n'est point l'élément des sangliers, et que les études sérieuses me sont tout-à-fait étrangères. Ah! la paix qu'on fait avec l'Amour, n'est jamais qu'une trève.

Ce n'est pas seulement aux charmes de la beauté que je me laisse prendre; et cependant sa blancheur le dispute à celle du lys[4]; son teint est un contraste de lait et de roses, de neige et de vermillon. Ce ne sont pas ses cheveux toujours ondoyans sur un col d'albâtre, qui m'ont séduit; ce ne sont pas ses yeux, qui pourtant sont les deux flambeaux, les deux astres de ma vie. Seroit-ce la soie rayonnante de ses vêtemens[5]? Ah! je ne me passionne pas ainsi pour des chimères. Mais, qu'à l'issue d'un festin, elle danse avec toutes ses grâces, je crois voir Ariadne[6] présidant au chœur des prêtresses de Bacchus. Qu'elle s'essaie sur une lyre lesbienne, c'est la docte lyre d'Apollon que j'entends résonner. Quant à ses vers, ils balancent

Et sua cum antiquæ committit scripta Corinnæ,
  Carminaque Erynnes non putat æqua suis.

Num tibi nascenti primis, mea vita, diebus
  Aridus argutum sternuit omen Amor?
Hæc tibi contulerunt cœlestia munera Divi:
  Hæc tibi ne matrem fortè dedisse putes.
Non, non humani sunt partus talia dona:
  Ista decem menses non peperere bona.
Gloria Romanis una es tu nata puellis.
  Romana accumbes prima puella Jovi,
Nec semper nobiscum humana cubilia vises.
  Post Helenam hæc terris forma secunda redit.
Hac ego non mirer si flagret nostra juventus.
  Pulchriùs hac fuerat, Troja, perire tibi.
Olim mirabar, quod tanti in Pergama belli
  Europæ atque Asiæ causa puella fuit:
Nunc Pari tu sapiens, et tu Menelae fuisti,
  Tu quia poscebas, tu quia lentus eras.
Digna quidem facies, pro qua vel obiret Achilles,
  Vel Priamus: belli causa probanda fuit.

Si quis vult fama tabulas anteire vetustas,
  Hic dominam exemplo ponat in ante meam:
Sive illam Hesperiis, sive illam ostendit Eois,
  Uret et Eoos, uret et Hesperios.
His saltem ut tenear jam finibus, aut mihi si quis,
  Acrius ut moriar, venerit alter amor.

l'antique renommée de Corinne[7]; Erynna[8] n'oseroit leur comparer les siens.

Ah! chère vie! de quels présages heureux l'Amour, qui ne prodigue point ses dons, ne marqua-t-il pas les premiers jours de ta naissance![9] Tant de qualités célestes furent un présent des Dieux. Ne t'y méprends pas! ce n'est point à ta mère que tu les dois. Non, dans le court espace de neuf mois, une mortelle n'eût point enfanté ces prodiges. Née pour la gloire de nos jeunes Romaines, et la première appellée à la couche de Jupiter, tu ne feras pas toujours les délices d'un simple mortel. Depuis Hélène, on ne vit rien sur la terre de comparable à tes attraits. Je ne m'étonne plus que la jeunesse de Rome s'enflamme à ta vue.... Les charmes de Cynthie auroient justifié l'embrasement de Troie.... Je ne concevois pas autrefois qu'une femme eût armé contre Pergame, et l'Europe et l'Asie; mais j'approuve aujourd'hui Ménélas et Pâris : le premier fit bien de réclamer Hélène; l'autre eut raison de ne pas la céder. Jamais guerre ne fut plus légitime; tant de beauté ne méritoit pas moins que le sacrifice d'Achille ou de Priam.

Quiconque aspire à la gloire d'effacer les chefs-d'œuvres de l'antique peinture, n'a qu'à prendre ma Cynthie pour modèle[10]; qu'il promène son image aux deux extrémités du monde, et cette image embrasera l'univers. Que mon amour, retenu dans ses limites, ne les franchisse jamais, ou qu'une mort cruelle devienne le supplice de mon inconstance.

Ac veluti primo taurus detrectat aratra,
Post venit assueto mollis ad arva jugo :
Sic primo juvenes trepidant in amore feroces,
Dehinc domiti post hæc, æqua, et iniqua ferunt.
Turpia perpessus vates est vincla Melampus,
Cognitus Iphicli subripuisse boves ;
Quem non lucra, magis Pero formosa coegit,
Mox Amythaonia nupta futura domo.

Semblable au taureau[11] que l'habitude familiarise avec le joug qui le trouva d'abord indocile, un jeune homme frémit aux premières atteintes de l'amour; mais bientôt il se soumet en esclave à la tyrannie de ce dieu capricieux. Le devin Mélampe[12] se vit chargé de fers honteux, pour avoir enlevé les bœufs d'Iphicle; mais sans la beauté de Pero, qu'un autre fils d'Amythaon épousa dans la suite, jamais Mélampe ne se fût prêté à ce larcin[13].

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE IIIème DU LIVRE II.

Quoique très-courte, l'Élégie précédente dit tant de choses, qu'on a dû croire l'éloge de Cynthie épuisé; mais les seize vers qui la composent ne sont que le prélude de cet éloge que Properce nous donne ici dans tout son développement; et ce qui doit étonner, ce nouvel essor d'admiration, d'enthousiasme et d'amour, n'a de ressemblance avec le premier que sa vérité sans monotonie, que son élévation sans enflure, que son originalité jusqu'ici sans imitateurs. Qu'on ne me taxe point d'exagération et d'engouement, ou j'en appelle à ceux qui ont étudié Properce dans le silence des affections du jour, et qui l'ont médité dans le recueillement et la réminiscence des sentimens profonds qui brûloient son cœur et dirigeoient ses pinceaux. Quel trait délicieux, pénétrant et sublime, que ce portrait de sa maîtresse, qui, preomné aux deux extrémités du monde, embraseroit l'univers! Et ce sont de pareils traits qui coulent à chaque page, sans effort et sans prétention, de la plume magique de l'enchanteur amant de Cynthie. Ce n'est point en exaltant ce grand maître de la poésie du cœur, qu'on peut encourir le blâme d'exagération; mais il faut des bornes à tout, et je supplie le lecteur de lui supposer des titres à l'admiration dans beaucoup d'endroits où, pour abréger, je me dispense d'énoncer la mienne. Une lecture attentive et répétée de ses chefs-d'œuvres, fera plus pour sa gloire, que tous les hommages que nous pourrions lui rendre. Pour admirer Properce, il

suffit de l'entendre. Les remarques suivantes aplaniront les passages scabreux qu'on rencontre assez souvent dans cette Élégie, difficile à suivre sans le secours d'un léger commentaire.

[1] *Tu te vantois, etc.* Dans la première édition, je n'avois pas cru devoir conserver l'apostrophe latine; j'y substituois la première personne à la seconde, comme l'unique moyen d'épargner au lecteur la méprise où les quatre premiers vers de cette Élégie pourroient le jeter : car il me sembloit qu'on ne voit pas d'abord que le poëte se l'adresse à lui-même; et je voulois éviter cette obscurité dans notre langue, dont la clarté fait le principal caractère. Mais on a blâmé cette liberté que je me suis donnée, comme une licence en pure perte, puisqu'elle refroidit et n'éclaircit point le début de l'Élégie, qui n'a pas besoin d'éclaircissement, même en conservant l'apostrophe. Je me rends à cet avis, qui est celui du public, et qui, par conséquent, doit prévaloir : le public sait mieux que moi, ce qu'on peut hasarder et ce qu'on doit s'interdire dans une traduction.

[2] *Et tu vas élever, etc.* Ce vers n'assigne-t-il pas le rang que devroit tenir cette Élégie, que les copistes ont sans doute transposée, et qu'il seroit naturel de placer à la tête de ce second Livre?

[3] *J'ignorois que les poissons ne sauroient vivre sur un sable aride, etc.* Le *quærebam* du cinquième vers, que je rends par *j'ignorois*, parce qu'on ne cherche que ce qu'on n'a point, seroit sans difficulté si, au lieu de la seconde personne, Properce s'étoit servi de la première dans les quatre vers précédens. Après avoir dit qu'il s'étoit cru

tout-à-fait affranchi de son premier esclavage, il cherche et trouve la cause de son erreur dans les fausses idées qu'il s'étoit faites de l'amour, qu'il ne croyoit pas indomptable. Cette erreur fut celle d'un homme qui demanderoit si les poissons peuvent vivre sur un sable aride, ou les sangliers dans les eaux de la mer. Il en conclut que les blessures de l'Amour sont incurables, et que la paix qu'on fait avec lui n'est jamais qu'une trève.

4 *Le dispute à celle du lys, etc.* Les images latines renfermées dans ces deux vers, sont presque intraduisibles dans notre langue. Les neiges sont fort abondantes dans la Samartie asiatique, où est situé le Palus-Méotide, ou la mer de Zabache ; et c'est à quoi Properce fait allusion par ces mots, *Mæotica nix*, qu'il oppose au vermillon d'Espagne.

5 *La soie rayonnante de ses vêtemens, etc.* Il y a dans le texte : *Arabio bombyce ;* c'est comme s'il y avoit, *étoffe de soie d'Arabie.* Cette partie de l'Asie étoit renommée pour les tissus précieux qu'on y fabriquoit.

6 *Je crois voir Ariadne, etc.* Cette princesse, fille de Minos, abandonnée de Thésée, épousa Bacchus, qui la choisit pour sa première prêtresse : c'étoit à ce titre qu'elle présidoit au chœur des bacchantes. Elle avoit été nymphe de Diane ; elle mourut d'un coup de flèche que lui lança cette déesse, en punition de ce qu'elle n'avoit pas conservé sa virginité. Voyez la note 1 de la IIIeme Élégie du premier Livre.

7 *Corinne*, surnommée la *Muse lyrique*, enleva cinq fois le prix des vers à Pindare ; mais on prétend que ses

juges furent séduits par l'éclat de sa beauté. Elle avoit étudié la poésie à la même école que ce prince des poëtes lyriques, qui, s'il en faut croire Plutarque, recevoit quelquefois de bons avis de son émule. Pindare avoit le défaut de trop prodiguer les ornemens tirés de la fable. Un jour qu'il montroit à Corinne des vers où il s'étoit abandonné à cette manie : *Semons nos grains avec la main*, lui dit-elle, *mais ne renversons pas le sac qui les contient*. On ne confondra pas cette illustre Thébaine avec la Corinne, maîtresse d'Ovide.

[8] *Erynna*. On sait qu'elle se rendit célèbre dans la carrière des vers ; mais on n'a point de détails sur son histoire. Elle vivoit dans la cent septième olympiade, et mourut dans la dix-neuvième année de son âge, à Téno, petite ville de Laconie, où elle avoit pris naissance.

[9] *Dont l'Amour marqua les premiers jours de ta naissance*. Il y a dans le texte : *Argutum sternuit omen amor*. L'éternuement étoit regardé chez les anciens comme un augure favorable ou funeste, selon qu'il étoit plus ou moins sonore. On voit au XIV[eme] Livre de l'Odyssée, que Pénélope tire un présage heureux de la manière d'éternuer de son fils Télémaque. Et c'est ce qu'il falloit observer, pour justifier l'interprétation qu'on donne à ce passage, qu'éclaircira cette note.

[10] *N'a qu'à prendre ma Cynthie pour modèle*. Il y a dans le texte : *Hic dominam exemplo ponat in ante meam*. Pour entendre ce vers, voici l'ordre qu'il faut suivre dans la construction : *Hic anteponat meam dominam in exemplo : Qu'il choisisse ma maîtresse pour son modèle*.

Quelques éditions portent *in arte*, au lieu de *in ante*, qu'il faut conserver malgré l'obscurité qui résulte de ce renversement de mots qui n'est pas sans exemple, dans Cicéron même.

[11] *Semblable au taureau*, *etc.* Ce dernier couplet est, dans cette pièce, ce qu'est la péroraison dans un discours oratoire; c'est un résumé de toute l'Élégie; et ce n'est point dans les vers qui précèdent immédiatement qu'il faut en chercher la liaison, mais dans les huit premiers, qui sont le texte, dont ceux-ci complètent le développement.

[12] *Le devin Mélampe*, *etc.* fut un des plus beaux génies de son tems. A la science des oracles, il joignoit l'art de la médecine. On raconte que les femmes d'Argos se sentant attaquées d'une espèce de frénésie, implorèrent le secours de ce fameux devin, qui les guérit sur-le-champ. On lui éleva un temple après sa mort, et l'on célébra long-tems des fêtes en son honneur. Ce Mélampe avoit un frère nommé *Bias*, qui devint amoureux de la belle Péro, fille de Nélus et de Chloris, que son père ne vouloit accorder qu'à celui qui enlèveroit les troupeaux d'Iphicle. L'amitié que Mélampe portoit à son frère, lui fit entreprendre ce larcin, dont il fut puni par une année d'esclavage. Iphicle le relâcha enfin, et Bias épousa la fille de Nélus.

[13] *Ne se fût prêté à ce larcin*, au lieu de *n'eût commis ce larcin*, comme j'avois traduit d'abord. Cette correction est nécessaire pour faire sentir le désintéressement de *Mélampe* dans l'action la moins désintéressée qui se puisse commettre. Ce fut pour le compte de *Bias*, son frère, qu'il se permit cette lâche injustice: pourquoi donc Properce

en fait-il un crime de l'amour? C'est que Mélampe est censé l'avoir commis, à la suggestion de Bias, amoureux de *Péro*. Dans cette supposition toute naturelle, l'enlèvement des bœufs d'Iphicle est donc l'ouvrage de l'amour de Bias; Mélampe est donc son instrument et sa victime; l'Amour est donc un maître tyrannique, injuste et cruel envers les deux fils d'*Amythaon*, dont il suffit qu'un seul soit amoureux pour justifier la logique de Properce. Les poëtes ont aussi la leur, mais dégagée des superfluités assoupissantes de la dialectique ordinaire. On me dira qu'il peut naître des obscurités de leur méthode abrégée de raisonner; et je réponds qu'elles seront bientôt éclaircies, pour peu qu'on ait d'imagination et de sensibilité. Si pour faire de bons vers, il faut être poëte dans la force du terme, il n'est pas aisé d'en lire, quand on ne l'est point du tout.

ÉLÉGIE IV.

ELEGIA IV.

AD AMICUM.

Multa prius dominæ delicta queraris oportet,
Sæpe roges aliquid, sæpe repulsus eas,
Et sæpe immeritos corrumpas dentibus ungues,
Et crepitum dubio suscitet ira pede.
Nequicquam perfusa meis unguenta capillis,
Ibat et expenso planta morata gradu.
Non hic verba valet, non hic nocturna Cyteis,
Non Perimedea gramina cocta manu.
Quippe ubi non causas, nec apertos cernimus ictus,
Unde tamen veniant tot mala, cæca via est.
Non eget hic medicis, non lectis mollibus æger:
Huic nullum cœli tempus, et aura nocet.
Ambulat, et subito mirantur funus amici.
Sic est incautum, quicquid habetur Amor.
Nam cui non ego sum fallaci præmia vati?
Quæ mea non decies somnia versat Anus?
Hostis si quis erit nobis, amet ipse puellas:
Gaudeat in puero, si quis amicus erit.

ÉLÉGIE IV.

A UN DE SES AMIS.

Avant que d'en rien obtenir, il faut donc qu'une maîtresse vous ait fait essuyer tous ses caprices; qu'autant de fois éconduit que suppliant, cent fois, dans votre rage, vos dents s'en soient prises à vos ongles innocens, et vos pieds à la terre retentissante de votre impatience. En vain affectois-je un maintien grave et posé; en vain me parfumois-je d'essence; ce n'est point en dissimulant, qu'on guérit un mal, contre lequel les breuvages magiques, les enchantemens nocturnes de Médée[1], les philtres d'une magicienne encore plus consommée[2], ne peuvent rien. Eh! comment arriver au siége de ce terrible mal, dont l'origine et les symptômes sont également ténébreux? Ce n'est pas ici le cas d'appeler les médecins, de condamner au lit un malade : l'air et ses influences n'empirent point son état; cependant il se promène aujourd'hui, et demain on l'enterre, au grand étonnement de ses amis. Telles sont les surprises de ce dieu, quel qu'il soit, qu'on appelle Amour. Hélas! de quel prétendu devin ne me suis-je pas rendu tributaire? quelle vieille magicienne n'a pas retourné mes songes en dix manières[3]? Qu'une maîtresse soit donc le partage de mon ennemi, si j'en

Tranquillo tuta descendis flumine Cymba.
  Quid tibi tam parvi littoris unda nocet?
Alter sæpe uno mutat præcordia verbo,
  Altera vix ipso sanguine mollis erit.

ai. Je forme d'autres vœux pour mes amis [5]. Qu'a-t-on à redouter sur un fleuve où la nef, toujours à la vue du rivage, suit, dans une douce pente, le courant d'une onde paisible? Qu'un enfant se courrouce, d'un mot on le ramène : il ne faut pas moins que du sang pour attendrir une maîtresse.

REMARQUES

SUR L'ÉLEGIE IVeme DU LIVRE II.

PROPERCE peint ici des plus sombres couleurs la situation d'un amant outragé par une maîtresse infidèle. Il a beau se couvrir des apparences de la sérénité, son désespoir est au comble, et tous les secours de la magie, de la médecine et de la raison ne peuvent rien contre un mal désormais incurable. La source en est inaccessible à tout autre que celle qui peut et ne veut pas le guérir. Dans son égarement, il souhaite à ses ennemis le tourment qu'il endure ; et c'est à d'autres amours qu'il invite ses amis. Mais l'expression de ce dernier vœu est froide et sans énergie, et l'on auroit tort d'en rien conclure contre la pureté de ses affections. Cependant on a cru devoir défigurer dans la version ce passage qui, trop fidèlement rendu, pourroit blesser l'imagination du lecteur ; ce qu'il faut toujours éviter en pareil cas, soit en se permettant une lacune dans la traduction, soit en modifiant le passage, en l'épurant, dût-on l'altérer.

On ne dissimulera pas qu'il y a des endroits obscurs dans cette Élégie, et que le mérite d'une grande netteté, n'est pas toujours celui de la précision qui caractérise ce petit poëme. Deux fois, au moins, je me suis vu forcé de suppléer au silence de Properce, qui débute par une ellipse trop forte, en supprimant le *quam*, sans lequel l'adverbe *priùs* ne peut rien signifier ici, et qui semble affecter d'isoler les vers cinquième et sixième, qui véritablement ne paroissent tenir à rien dans le texte. Que seroit-ce dans la traduction, si je n'avois pris sur moi d'ajouter ces mots : *Ce*

n'est point en dissimulant qu'on guérit un mal, contre lequel, etc.? Quant à l'omission du *quam*, et de la relation également sous-entendue qu'il peut avoir, j'ose garantir que ces mots : *Avant de rien obtenir d'une maîtresse*, répondent juste à l'idée que Properce n'a point exprimée.

[1] *Les enchantemens nocturnes de Médée.* La note [6] du premier Livre, donne l'interprétation du mot latin *Cytæis*, dont le génitif est *Cytæidis*, de la ville de Cytea, patrie de Médée et de Circé.

[2] *D'une magicienne encore plus consommée.* Telle est la force de ce *perimedea* qui, dans son acception la plus simple, signifie *plus habile que Médée.* C'est un composé de *peritior* et de *Medea.*

[3] *De quel prétendu devin ne me suis-je pas rendu tributaire? quelle vieille magicienne n'a pas retourné mes songes en dix manières?* Il est aisé de voir que le nombre dix est mis ici pour un nombre indéterminé. Mais c'est de la superstition des songes qu'il faut dire un mot dans cette note. Les Romains y croyaient plus qu'aucun peuple du monde; et il y avoit parmi eux une classe d'hommes et de femmes qui faisoient métier de les expliquer pour de l'argent. On les nommoit *Conjectores.*

Cicéron se moque de cette crédulité et de ces prétendus devins, Liv. II *de Divinatione.* « *Defert ad conjectorem* » *quidam, somniasse se, ovum pendere ex fascia lecti* » *sui cubicularis.* ». Quelquefois on faisoit dormir dans le temple l'homme superstitieux qui vouloit avoir de ces présages nocturnes. Assez souvent alors on l'étendoit sur des peaux de victimes.

Pellibus incubuit stratis. Virg. Æneid. Lib. VII.

Le jour arrivé, il instruisoit le pontife des visions qu'il avoit eues. Si celui-ci ne pouvoit les interpréter, ou que l'interprétation ne fût pas heureuse, le consultant passoit encore une nuit dans cet asile, où le prêtre se chargeoit de dormir et d'avoir des songes pour lui.

PASTOURET, *sur Tibulle.*

4 *Je forme d'autres vœux pour mes amis.* Dans ce passage que Juvénal imite, et sur la licence duquel il renchérit (Satire VI, vers 34 et suivans), presque toutes les expressions sont métaphoriques, et Properce semble avoir pris à tâche d'y voiler sa propre image; il paroît rougir du conseil qu'il y donne, et la forme qu'y prennent ses souhaits, en dément, pour ainsi dire, la sincérité. Au risque d'être infidèle à la lettre de notre poëte, je crois me conformer à son intention en épaississant encore ce voile que Juvénal a déchiré sans pudeur. Toute la licence, toute l'énergie du cynisme, caractérisent son imitation, dont le dernier vers surtout est une ordure. C'est à ce sujet, qu'un de nos moralistes a dit : « Malgré toutes les violentes diatribes de Juvenal sur la corruption des mœurs, on sera toujours en droit de suspecter celles d'un homme qui, pour détourner quelqu'un du mariage, lui dit : *Que ne laisses-tu dormir auprès de toi cet enfant soumis, paisible et désintéressé, etc.* Ce seul trait suffit pour déconcerter les panégyristes outrés de Juvenal. En vain M. *Dusaulx* s'efforce de nous persuader que ce conseil est ironique; il ne faut que lire le passage entier, pour se convaincre que Juvenal, à qui l'ironie n'est pas familière, y parle très-sérieusement. »

ÉLÉGIE V.

I. *****

ELEGIA V.

AD CYNTHIAM.

Hoc verum est, tota te ferri, Cynthia, Roma,
 Et non ignota vivere nequitia?
Hoc merui sperare? dabis mihi, perfida, pœnas;
 Et nobis Aquilo, Cynthia, ventus erit.
Inveniam tamen è multis fallacibus unam,
 Quæ fieri nostro carmine nota velit,
Nec mihi tam duris insultet moribus, et te
 Vellicet. Heu! sero flebis amata diu!
Nunc est ira recens : nunc est discedere tempus.
 Si dolor abfuerit, crede, redibit amor.
Non ita Carpathiæ variant Aquilonibus undæ,
 Nec dubio nubes vertitur atra Noto,
Quam facile irati verbo mutantur Amantes.
 Dum licet, injusto subtrahe colla jugo.
Nec tu non aliquid, sed prima nocte, dolebis.
 Omne in amore malum, si patiare, leve est.
At tu, per dominæ Junonis dulcia jura,
 Parce tuis animis, vita, nocere tibi.
Non solum taurus ferit uncis cornibus hostem,
 Verum etiam instanti læsa repugnat ovis.
Nec tibi perjuro scindam de corpore vestes;
 Nec mea præclusas fregerit ira fores :



De la beauté sans foi Cynthie est le modèle ;
Tout est beau, dans Cynthie, et rien n'est vrai chez elle

Marillier del.

ÉLÉGIE V.

A CYNTHIE.

Il n'est donc que trop vrai! te voilà décriée dans toute la ville, et ton abandonnement en est le scandale. Devois-je m'attendre à ce retour? Mais je me vengerai, perfide, et je prends aussi l'Aquilon pour garant de ma foi[1]. Parmi ces femmes si volages, il peut s'en trouver une qui, charmée d'exister dans mes vers, m'épargnera les outrages, et te prodiguera le sarcasme. Si long-tems aimée, ce sera ton tour enfin de pleurer. Mon ressentiment vient de naître; c'est le moment de m'affranchir. On peut m'en croire, l'amour revient quand le ressentiment s'absente. L'Aquilon change à son gré la scène des mers[2], et le vent du midi se joue du sombre nuage; mais le courroux des amans cède plus aisément encore à la voix d'une maîtresse. Secouons, je le puis encore, ce joug tyrannique. Il m'en coûtera sans doute une mauvaise nuit; mais avec du courage, il n'est point de tourment insupportable en amour. Je t'en conjure par ces doux nœuds qu'a resserrés Junon[3], épargne-toi, chère vie, des fureurs préjudiciables. Que veux-tu? Le taureau oppose à l'ennemi ses cornes recourbées, et la brebis même repousse une main qui la blesse. Ne crains pas toutefois que, dans ma colère, je m'en prenne aux vêtemens d'une parjure; que je m'oublie

Nec tibi connexos iratus carpere crines,
  Nec duris ausim lædere pollicibus.
Rusticus hæc aliquis tam turpia prœlia quærat,
  Cujus non Ederæ circumiere caput.
Scribam igitur, quod non unquam tua deleat ætas,

  Cynthia forma potens, Cynthia verba levis.

Crede mihi, quamvis contemnas murmura famæ,
  Hic tibi pallori, Cynthia, versus erit.

jusqu'à forcer tes portes, à renverser l'édifice de ta chevelure, à marquer de mes ongles ton beau visage. Qu'un rustre se permette ces honteuses violences, le lierre n'a point couronné son front. J'écrirai donc, et ta longue vie n'effacera pas ces vers :

De la beauté sans foi Cynthie est le modèle ;
Tout est beau dans Cynthie, et rien n'est vrai chez elle.

Tu peux m'en croire, ces vers imprimeront sur ton front la pâleur du remords[4] qui survit au mépris de la gloire.

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE Vme DU LIVRE II.

Il semble d'abord que Properce ait retrouvé son courage dans cette Élégie. L'amertume, la fierté, je dirois presque, et le mépris, y caractérisent les reproches qu'il adresse à sa maîtresse. Il menace de l'abandonner à elle-même, et lui met sous les yeux le triomphe de ses rivales, leurs sarcasmes et son avilissement, comme une suite nécessaire de cet abandon. Il la conjure, en termes ironiques, au nom de cette Junon, déesse des accouchemens, qui a reçu leur foi de tant de manières, de ne point se livrer à des fureurs qui lui deviendroient funestes dans sa situation. Quant à lui, il s'interdira les voies de fait avec Cynthie, parce qu'il se doit à lui-même des ménagemens, dont elle n'est pas digne. Il se vengera, mais en poëte que le lierre a couronné; et des vers immortels graveront pour la postérité la honte et les remords de cette belle; car, ajoute-t-il, il est une espèce de remords qui survit même à l'amour de la gloire.

Quand on a bien saisi l'esprit de cette pièce, dont les termes les plus couverts laissent percer l'intention d'humilier Cynthie, on est tenté de ne plus voir en elle qu'une courtisane à gages, dont l'amant détaché ne voit plus que les torts. Properce croit être cet amant, et la conduite de Cynthie justifie sans doute cette illusion. Mais elle reste belle dans son délaissement; et nous le verrons bientôt retomber aux genoux de son idole.

Il n'y a point, dans cette Élégie, d'obscurités qui puissent en retarder l'intelligence.

[1] *Je prends aussi l'Aquilon pour garant de ma foi. Et nobis Aquilo, Cynthia, ventus erit.* Les commentateurs ne sont pas d'accord sur le sens qu'on doit donner à ce vers. Quelques-uns prétendent que Properce menace ici sa maîtresse d'un long voyage sur mer; d'autres veulent qu'il lui reproche uniquement sa légèreté, qu'il compare à l'Aquilon, par allusion aux ravages et aux tempêtes que ce vent excite sur les mers qu'il soulève; mais il est plus naturel de l'interpréter comme nous l'avons fait, et de supposer que le poëte menace Cynthie d'imiter son inconstance, en devenant parjure comme elle. *L'Aquilon sera aussi notre vent*, c'est-à-dire, emportera aussi nos sermens, revient parfaitement à la version qui se lit à la tête de cette note.

[2] *Change à son gré la scène des mers.* Il y a dans le texte, *Carpathiæ undæ*, l'onde qui environne Carpathe, île de la Méditerranée, située entre Rhodes et Candie.

[3] *Qu'a resserrés Junon.* Cette déesse présidoit aux accouchemens, et les femmes enceintes l'invoquoient sous le nom de Lucine. Sans doute que Cynthie étoit déjà mère, ou au moment de l'être, lorsque Properce écrivit cette Élégie.

[4] *La pâleur du remords.* La pâleur étoit regardée chez les anciens comme le symptôme d'une conscience bourrelée de remords; et Properce menace sa maîtresse d'exciter cette pâleur sur son front, en rappelant dans ses vers les infidélités dont elle l'accable.

ÉLÉGIE VI.

ELEGIA VI.

AD CYNTHIAM.

Non ita complebant Ephyreæ Laidos ædes,
Ad cujus jacuit Græcia tota fores:
Turba Menandreæ fuerat nec Thaidos olim
Tanta, in qua populus lusit Ericthonius:
Nec, quæ deletas potuit componere Thebas,
Phryne tam multis facta beata viris.
Quin etiam falsos fingis tibi sæpe propinquos:
Oscula nec desunt qui tibi jure ferant.
Me juvenum facies pictæ, me nomina lædunt,
Me tener in cunis, et sine voce puer:
Me lædet, si multa tibi dabit oscula mater,
Me soror, et cum qua dormit, amica simul.
Omnia me lædent. Timidus sum. Ignosce timori.
Et miser in tunica suspicor esse virum.

His olim, ut fama est, vitiis ad prœlia ventum est:
His Trojana vides funera principiis:
Aspera Centauros eadem dementia jussit
Frangere in adversum pocula Pirithoum.

ÉLÉGIE VI.

A CYNTHIE.

JAMAIS Laïs de Corinthe[1], chez qui la Grèce se portoit avec affluence; jamais cette Thaïs[2], que Ménandre a célébrée comme la maîtresse de tout le peuple athénien; jamais Phryné[3], que l'Amour enrichit à tel point, qu'elle eût pu relever, à ses frais, la ville de Thèbes; jamais ces courtisanes n'accueillirent autant d'amans que Cynthie. Et dans ce nombre, que de prétendus parens, dont ce faux titre autorise les privautés[4]! Qu'ils me sont suspects ces tableaux qui, sous des noms supposés, m'offrent peut-être les images de mes jeunes rivaux! Que dis-je? un enfant au berceau, qui ne dit rien encore, me fait ombrage! Les caresses réitérées de ta mère, celles de ta sœur, ou de son inséparable compagne[5], m'inspirent de la défiance. Tout m'offusque et me blesse. Que veux-tu? j'ai des craintes; et mon excuse est d'en avoir. Je m'égare jusqu'à soupçonner tes vêtemens de me cacher un rival.

Comme on le publie, l'Amour jaloux provoqua les premiers combats; nous trouvons en lui l'origine des funérailles de Troie. Les Centaures obéirent à sa fureur en s'armant de coupes brisées contre Pirithoüs[6]. Et

Cur exempla petam Graium? tu criminis auctor
Nutritus duro, Romule, lacte lupæ:
Tu rapere intactas docuisti impune Sabinas.
Per te nunc Romæ quidlibet audet Amor.

Felix Admeti conjux, et lectus Ulyssis,
Et quæcunque viri femina limen amat!
Templa pudicitiæ quid opus statuisse puellis,
Si cuivis nuptæ quidlibet esse licet?
Quæ manus obscœnas depinxit prima tabellas,
Et posuit casta turpia visa domo,
Illa puellarum ingenuos corrupit ocellos,
Nequitiæque suæ noluit esse rudes.
Ah! gemat, in terris ista qui protulit arte
Jurgia sub tacita condita lætitia.
Non istis olim variabant tecta figuris,
Cum paries nullo crimine pictus erat;
Sed non immerito velavit Aranea fanum,
Et mala desertos occupat herba Deos.

Quos igitur tibi custodes, quæ limina ponam,
Quæ nunquam supra pes inimicus eat?
Nam nihil invitæ tristis custodia prodest:
Quam peccare pudet, Cynthia tuta sat est.

Uxor me nunquam, nunquam me ducet amica:
Semper amica mihi, semper et uxor eris.

sans fouiller chez les Grecs, n'est-ce pas toi, digne nourrisson d'une louve féroce, dont l'exemple légitima le crime dans l'enlèvement impuni des vierges sabines? Par cet exemple, Romulus, l'Amour apprend à tout oser dans Rome.

Heureuse Alceste[7], chaste Pénélope[8], et vous toutes qui brûlez encore d'une flamme pudique, si l'hymen affranchit les jeunes épouses de tous les freins de la pudeur, à quoi bon avoir élevé des temples à cette déesse[9]? L'artiste qui, dans ses tableaux lascifs, offrit le premier à de chastes regards les nudités obscènes, fut le premier corrupteur de la jeunesse, dont il souilla les yeux et dégrada les mœurs, en éclairant son innocence. Qu'il gémisse cet artiste criminel, qui porte, avec la joie, un trouble séditieux dans les cœurs! Ces peintures lascives ne décoroient point les lambris de nos pères; ils ne connoissoient point l'art d'afficher le crime sur leurs murailles. Si les tissus d'Arachné voilent encore les images de nos Dieux, si l'herbe croît dans leurs temples déserts, n'en soyons point étonnés.

Quels nouveaux surveillans, quelles barrières insurmontables, placerai-je entre mes rivaux et Cynthie[10]? Ah! ce ne sont pas de tristes surveillans qui font chérir l'honneur! et l'honneur est l'unique gardien des femmes!

Jamais l'Amour, jamais l'Hymen ne me détachera de Cynthie; tu seras mon éternelle compagne, à titre d'amante et d'épouse[11].

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE VI[eme] DU LIVRE II.

NOTRE prédiction s'accomplit; et cet amant qu'on a cru dégagé, vient de reprendre sa chaîne. Pour ramener son captif, Cynthie n'a pas même eu besoin d'un feint repentir. De l'aveu de Properce, c'est toujours une autre Laïs, une seconde Phryné. En vain il cherche à se le dissimuler, en exagérant sa jalousie, passion aveugle, dit-il, qui réalise des ombres, et se nourrit de chimères fantastiques. L'amour jaloux n'en est que plus funeste dans ses effets. Ce fut lui qui perdit Troie, qui provoqua le combat des Centaures et des Lapithes, qui fit violer l'hospitalité par l'enlèvement des Sabines. L'auteur finit par une déclamation aussi morale que poëtique contre le scandale de ces peintures lascives, qui affichent le crime jusque dans les temples. C'est une des plus fécondes sources de la corruption des mœurs, de la lubricité des femmes en général, et de l'inconduite particulière de Cynthie. Qu'opposer à ce débordement des mœurs chez les dames romaines? Des surveillans? Suivant Properce, il n'en est point d'autre que l'honneur; mais où le prendre cet honneur? où s'est-il réfugié? N'importe : Properce continuera d'aimer Cynthie; il ne veut point en épouser d'autre.

Le but principal de ces courts sommaires, est de montrer le nœud secret qui lie certains détails très-décousus en apparence, et qui n'en tiennent pas moins à l'ensemble. On a dû voir que l'épisode sur la jalousie et les tableaux lascifs, n'étoit point incohérent dans cette pièce.

[1] *Laïs de Corinthe, etc.* Elle étoit née en Sicile; mais elle fut transplantée à Corinthe dès sa plus tendre enfance. Jamais courtisane ne porta plus loin l'art de séduire. Les Philosophes même ne pouvoient résister à l'empire de ses charmes. Pausanias observe que la ville de Corinthe s'appeloit autrefois *Éphyre*. L'épithète *Ephyreæ*, que Properce donne à Laïs, confirme cette opinion.

[2] *Jamais cette Thaïs, etc.* Autre courtisane que Ménandre a célébrée. Elle étoit d'Alexandrie, et vint de bonne heure à Athènes, où elle eut autant d'amans que de spectateurs. Éricthée fut un des premiers rois d'Athènes; c'est à quoi le mot latin *Ericthonius* fait allusion.

[3] *Phryné* n'eut pas moins de célébrité que les deux précédentes. Elle s'enrichit tellement au métier de courtisane, qu'elle put élever, à ses frais, une statue d'or massif, qu'elle dédia à Vénus. Diogène écrivit ces mots au bas de cette statue : *Ex Græcorum intemperantiâ*. Voyez Plu. Athen. Plin. Bayl. etc. On venoit de toutes parts à Thèbes, lieu de sa résidence, pour acheter sa beauté; mais elle étoit née à Thespies, ville de Béotie, célèbre par le culte qu'on y rendoit aux Muses.

[4] *Que de prétendus parens, dont ce faux titre autorise les privautés!* Les baisers pris et reçus sur la bouche, étoient un de leurs priviléges. Plutarque cherche l'origine de cet usage, plus ancien que la fondation de Rome, s'il faut en croire Aristote, qui le fait remonter à l'époque du débarquement des Troyens en Italie. Avant de s'y établir, ils voulurent reconnoître le pays qu'ils venoient d'aborder; mais leurs femmes profitant de leur absence, mirent le feu

aux vaisseaux, afin de terminer ainsi une navigation qu'elles ne pouvoient plus supporter; et pour appaiser leurs maris et leurs proches, dont elles craignoient la vengeance, elles se jetèrent à leur col, et les embrassèrent en leur demandant grâce. Ces caresses désarmèrent en effet leur colère; et dans la suite, les Troyennes débarquées en Italie conservèrent cette manière de saluer tous leurs parens.

On donne aussi pour raison de cet usage, que le vin fut long-tems interdit aux femmes romaines, et que pour reconnoître celles qui en avoient bu, on les obligeoit de baiser leurs parens sur la bouche. Mais ne seroit-ce pas, ajoute Plutarque, qu'en défendant le mariage entre parens, la loi leur accordoit, comme une espèce de dédommagement, le droit de témoigner ainsi leur tendresse réciproque.

Dans les beaux jours de la République, les Romains ne pouvoient épouser aucune de leurs parentes; et du tems de Plutarque, cette défense s'étendoit encore aux sœurs et aux tantes. Ce ne fut que bien tard qu'on leur permit de se marier avec leurs cousines. Voici quelle en fut l'occasion.

Un homme pauvre, mais honnête, qui jouissoit de la plus grande considération auprès du peuple, épousa sa cousine, qui lui apportoit une fortune considérable. Il fut cité en justice; mais le peuple ne voulut pas qu'on instruisît le procès; et non content de l'avoir absous, il permit à tout le monde le mariage avec les cousines, en maintenant toujours la défense pour les degrés supérieurs.

[5] *Son inséparable compagne.* Il y a dans le texte, *cum quâ dormit.* Quelques éditions portent *dormis;* mais cette leçon, qu'on peut adopter, n'est pas celle des meilleures éditions de Properce.

[6] *Contre Pirithoüs*. Voyez la note [10] de la première Élégie, et la note [5] de la seconde du Livre II.

[7] *Alceste*. La générosité de cette princesse, femme d'Admète, roi des Phéréens, a été consacrée par Eurypide, qui en a fait le sujet d'une de ses plus belles tragédies. Cette chaste épouse consentit de mourir, pour sauver la vie à son cher Admète. Voyez Euryp. Val. Maxime, chap. VI, l. IV, et Appollod. l. I.

[8] *Pénélope*. Le nom de cette chaste princesse, porte avec lui l'idée de toutes les vertus conjugales. Rien n'est plus connu que son histoire.

[9] *A quoi bon avoir élevé des temples à cette déesse?* Tite-Live nous apprend qu'il y avoit à Rome deux temples consacrés à la Chasteté, où les femmes qui n'avoient eu qu'un mari pouvoient seules entrer. Il ne faut pas confondre cette vertu avec la Continence qui, de l'aveu de Plutarque, n'eut jamais de temple à Rome. C'est faute d'attention à cette différence très-marquée entre la Continence et la Chasteté, que des critiques, d'ailleurs judicieux, ont accusé ces deux historiens de n'être pas d'accord sur ce point. Quoi qu'il en soit, l'hommage que Properce rend ici à la Pudeur, est un des plus beaux détails de ce poëte. Il prouve du moins que son génie ne se bornoit pas au talent de peindre l'Amour et la Volupté, et qu'il savoit se prêter aux sujets les plus graves. Ce beau morceau a fait dire à M. Rollin, Hist. Anc. tom. XI, prem. part. pag. 203 : « Il n'est pas jusqu'aux poëtes, qui se déclarent vivement » contre ce désordre. Properce s'étonne qu'on érige en public » des temples à la Pudeur, pendant que l'on souffre à la

» maison des tableaux immodestes, qui ne peuvent que
» corrompre l'esprit des jeunes vierges; qui, sous l'amorce
» d'un spectacle agréable aux yeux, cachent un poison
» mortel qui pénètre jusqu'au cœur, et qui semblent donner
» des leçons publiques d'impureté..... Nos ancêtres ne
» mettoient point ainsi le crime en honneur, etc. »

[10] *Entre mes rivaux et Cynthie.* Le *pes inimicus* du vers latin, ne sauroit s'entendre ici que d'un rival. Il seroit inutile d'observer que c'est encore une de ces images, que le génie de notre langue ne permet pas de rendre littéralement.

[11] *A titre d'amante et d'épouse.* On ne doit pas conclure de ce dernier vers, que Properce fut marié avec Cynthie: ce vers exprime, tout au plus, une promesse de l'épouser; peut-être même n'est-il qu'un serment de ne jamais s'engager sous les loix de l'Hymen.

ÉLÉGIE VII.

ELEGIA VII.

AD CYNTHIAM.

Gavisa est certè sublatam Cynthia legem;
Qua quondam edicta, flemus uterque diu,
Ne nos divideret. Quamvis diducere amantes
Non queat invitos Jupiter ipse duos.
At magnus Cæsar; sed magnus Cæsar in armis.
Devictæ gentes nil in amore valent.
Nam citius paterer caput hoc discedere collo,
Quam possem nuptæ perdere amore faces.
An ego transirem tua limina clausa maritus
Respiciens udis perdita luminibus?
Ah! mea tum quales caneret tibi, Cynthia, cantus
Tibia, funesta tristior illa tuba.

Unde mihi patriis natos præbere triumphis?
Nullus de nostro sanguine miles erit.
Quod si vera meæ comitarem castra puellæ,
Non mihi sat magnus Castoris iret equus.
Hinc etenim tantum meruit mea gloria nomen,
Gloria ad hibernos lata Borysthenidas.
Tu mihi sola places: placeam tibi, Cynthia, solus.
Hic erit et patrio sanguine pluris amor.

ÉLÉGIE VII.

A CYNTHIE.

Quelle joie pour Cynthie! elle est enfin abrogée cette loi[1] qui, si long-tems l'objet de nos alarmes, menaçoit de nous désunir, si toutefois Jupiter lui-même peut séparer deux tendres amans. César est bien grand sans doute; mais la puissance de César est dans ses armes; et le vainqueur des nations ne peut rien sur l'Amour. Oui, je dévouerois ma tête au glaive meurtrier, plutôt que de sacrifier ma flamme à des amours d'hyménée[2]. Il me faudroit donc voir ta porte, et pleurer sur son seuil en mari discret; la dépasser cette maison qui ne seroit plus la mienne? Quels lamentables airs t'adresseroit alors ma flûte, devenue plus lugubre que la trompette funéraire[3]!

Et qui m'a chargé de pourvoir aux triomphes de la patrie, et de lui donner des héros? Ah! j'en réponds; jamais guerrier ne sortira de mon sang. C'est dans les camps où Cynthie partage mes exploits, que je puis égaler Castor et son fougueux coursier[4]. Mes succès dans cette guerre, ont porté mon nom et ma gloire jusqu'aux rivages glacés du Borysthènes[5]. Je ne suis qu'à toi, ma Cynthie; sois à moi toute entière : à ce prix, le sang n'a point d'affections qui balancent mon amour.

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE VIIme DU LIVRE II.

Cette Élégie est le développement du dernier vers de la pièce précédente :

Semper amica mihi, semper et uxor eris.

La loi *Julia* contre les célibataires est abrogée, et Properce s'en réjouit avec sa maîtresse. Il développe, à ce sujet, trois idées principales ; la première, que les dieux et les rois ne peuvent rien contre l'amour ; la seconde, qu'il ne se charge point de fournir des héros à la patrie ; et en troisième lieu, qu'il ne connoît d'autre guerre que celle où Cynthie partage ses exploits. Ces trois idées sont communes, et nullement héroïques ; mais animées de la flamme de Properce, et revêtues de ses couleurs, elles prennent un caractère d'importance et d'originalité, d'où résulte un petit chef-d'œuvre ; tant il est vrai que bien souvent le génie réside moins dans les pensées, que dans la manière de les faire valoir. Sous le rapport de la grammaire, je ne vois point de difficultés à résoudre dans cette pièce.

[1] *Elle est enfin abrogée cette loi, etc.* Il s'agit ici de la loi *Julia*, qui infligeoit des peines aux célibataires. Elle trouva tant de contradictions, qu'Auguste se vit forcé de l'abroger. Properce félicite sa maîtresse à ce sujet ; ce qui confirme la dernière note sur l'Élégie précédente.

[2] *A des amours d'hyménée.* Il y a dans le texte : *Quam possem nuptæ perdere Amore faces ;* mais toutes les

éditions ne portent pas *Amore.* On lit dans quelques-unes *in ore,* et dans d'autres *more.* La leçon qu'on préfère est plus généralement suivie, et nous paroît offrir un sens plus naturel.

[3] *La trompette funéraire.* C'étoit l'instrument qu'on employoit dans les funérailles, et particulièrement à celles des patriciens. Les morts d'un ordre inférieur, étoient inhumés au son de la flûte.

[4] *Castor et son fougueux coursier, etc.* Neptune avoit fait présent à Junon de deux magnifiques coursiers, connus sous les noms de *Xanthus* et de *Cylarus.* Il s'agit ici de ce dernier. Probus suppose que la déesse se défit aussi de Xanthus en faveur de Pollux.

[5] *Borysthènes.* Ce fleuve de la Scythie est le plus grand de cette contrée; son cours est fort rapide, ce qui n'empêche pas que ses eaux ne soient aussi limpides que salubres.

ÉLÉGIE VIII.

ELEGIA VIII.

AD AMICUM.

ERIPITUR nobis jam pridem cara puella,
Et tu me lacrymas fundere, amice, vetas?
Nullæ sunt inimicitiæ, nisi amoris, acerbæ.
Ipsum me jugula, lenior hostis ero.
Possum ego in alterius positam spectare lacerto?
Nec mea dicetur, quæ modo dicta mea est?
Omnia vertuntur, certè vertuntur amores.
Vinceris, aut vincis. Hæc in amore rota est.

Magni sæpe duces, magni cecidere tyranni:
Et Thebæ steterant, altaque Troja fuit.

Munera quanta dedi, vel qualia carmina feci:
Illa tamen nunquam ferrea dixit, amo.
Ergo jam multos nimium temerarius annos,
Improba, qui tulerim teque, tuamque domum.
Ecquando ire tibi liber sum visus? an usque
In nostrum jacies verba superba caput?
Sic igitur prima moriere ætate, Properti:
Sed morere; interitu gaudeat illa tuo.
Exagitet nostros manes, sectetur et umbras,
Insultetque rogis, calcet et ossa mea.

ÉLÉGIE VIII.

A UN DE SES AMIS.

QUOI, mon ami! tu ne veux pas que je pleure! et l'on me ravit ma Cynthie que j'aimois, que j'aimai si long-tems! Ah! je l'éprouve, c'est de l'amour que naissent les plus fortes haines.... Mon assassin me seroit moins odieux que ce rival. Quelle image à soutenir, que Cynthie reposant dans les bras d'un autre! On l'appelloit, on ne l'appellera plus ma Cynthie.... Il n'y a donc rien de stable? et l'amour l'est moins que tout le reste! Vaincre ou périr, telle est sa roue[1].

Que d'illustres chefs, que de rois conquérans sont tombés comme moi! Ilion n'est plus[2], Thèbes est sous des ruines!

Quels présens et quels vers je lui prodiguai, sans que l'ingrate m'ait une fois répondu: *Je t'aime*[3]. Insensé que j'étois! comment ai-je pu si long-tems endurer, et les outrages de la barbare, et l'insolence de toute sa maison? Quand m'a-t-on vu prendre avec toi le maintien d'un homme libre? et qui sait, dans tes fiers dédains, à quels sarcasmes tu dévoues mon front humilié! Malheureux Properce! il faut donc que tu meures au printems de ta vie! Mourons, et que la cruelle jouisse de mon trépas; qu'elle tourmente mon

Quid? non Antigones tumulo Bœotius Hæmon
  Corruit ipse suo saucius ense latus?
Et sua cum miseræ permiscuit ossa puellæ,
  Qua sine Thebanam noluit ire domum?
Sed non effugies : mecúm morieris. Oportet,
  Hoc eodem ferro stillet uterque cruor.
Quamvis ista mihi mors est inhonesta futura,
  Mors inhonesta quidem, tu moriere tamen.

Ille etiam abrepta desertus conjuge Achilles.
  Cessare in tectis pertulit arma sua.
Viderat ille fuga tractos in littore Achivos,
  Fervere et Hectorea Dorica castra face :
Viderat informem multa Patroclon arena
  Porrectum, et sparsas cæde jacere comas.
Omnia formosam propter Briseida passus.
  Tantus in erepto sævit amore dolor.
At postquam sera captiva est reddita pœna,
  Fortem illum Æmoniis Hectora traxit equis.

Inferior multo cum sim vel Marte, vel armis,
  Mirum si de me jure triumphat Amor?

ombre, qu'elle poursuive mes mânes[4], qu'elle insulte à mon bûcher, qu'elle foule aux pieds ma cendre!... mais Hémon[5] se poignarda sur le corps d'Antigone; et mêlant ses tristes restes à ceux de la princesse immolée, il voulut que la race des rois de Thèbes s'éteignît avec elle... Ne te flatte pas de m'échapper; nous mourrons ensemble, le sort en est jeté; et cette épée ne fera qu'un même ruisseau de ton sang et du mien. L'avenir, je le sais, me reprochera cette mort; j'en avoue l'infamie : qu'importe, si tu meurs?

Après l'enlèvement de Briséïs[6], Achille, sans compagne, laissa reposer ses armes dans sa tente solitaire. Ni la fuite des Grecs qu'il voit dispersés sur le rivage, ni l'embrasement de leurs vaisseaux, incendiés par Hector[7], ni les restes défigurés de son cher Patrocle, ni ses cheveux souillés de poussière et de sang, rien ne put le tirer de son amoureuse impassibilité, tant il est vrai que l'enlèvement d'une maîtresse est le plus cruel supplice des amans. Mais un repentir tardif l'eut à peine remis en possession de sa belle captive, qu'on le vit traîner à son char le vaillant Hector.

Comment résisterois-je à l'amour qui triompha d'Achille, moi qui n'ai pas la valeur, moi qui n'ai pas les armes de ce héros?

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE VIIIeme DU LIVRE II.

QUEL beau désordre que cette VIIIeme Élégie du second Livre de Properce! quelle explosion de haine, de fureur, de désespoir, d'amour en un mot! car tout cela en est l'expression pour les amans malheureux. Qu'il est odieux ce rival de Properce qui lui enlève sa maîtresse! Qu'est-ce qu'un assassin auprès de lui? Mais qu'il meure, il sera regretté; qu'elle meure, il ne sera plus aimé. Optons pour la mort de Cynthie. Hémon ne craignit pas d'immoler Antigone; il mourut vengé. Je veux mourir ainsi. Un assassinat! un suicide! Que m'importent la postérité et ses reproches? L'Amour a triomphé de moi; il triompha d'Achille, qui avoit de meilleures armes et plus de valeur que moi.... Il n'est donc rien de stable! Ilion n'est plus! Je ne suis plus aimé!

Comme toutes ces idées, prétendues disparates, se tiennent et se pressent dans un cœur désespéré! J'ai tâché d'en montrer les rapports; mais ce n'est que dans le texte qu'on en saisira le génie.

[1] *Telle est sa roue. Hæc in Amore rota est.* Pourquoi cette figure, très-belle en latin, ne le seroit-elle pas dans notre langue? On dit bien la roue de Fortune : qu'a de plus choquant la roue de l'Amour? J'avois d'abord traduit : *Telle est la devise de l'Amour;* mais ce n'est là ni le sens précis, ni l'esprit du texte. Il faut une expression plus forte au désespoir.

[2] *Ilion n'est plus, etc.* On ne voit pas la liaison de ces deux vers avec le précédent; et la plupart des éditions marquent une lacune en cet endroit. Pour y trouver quelque suite, on pourroit renvoyer ce distique après celui de la même Élégie, qui commence par ces mots : *Quamvis ista mihi, etc.* mais on ne doit hasarder ces sortes de transpositions que sur l'autorité de quelque manuscrit, et il n'y en a point qui justifie celle-ci. J'avoue qu'elle pourroit mettre plus d'ordre dans la marche des idées; mais est-ce de l'ordre qu'il faut chercher dans l'explosion du désespoir ?

[3] *M'ait répondu : Je t'aime.* On doit donner des bornes à la plainte qu'exhale ici Properce. Sans doute qu'il s'agit d'une rupture récente, et que c'est à cette époque, qu'il restreint le refus que lui faisoit Cynthie, de lui répéter : *Je t'aime.*

[4] *Qu'elle poursuive mes mânes, etc.* Voyez la note [1] de la XIXeme Élégie du Ier Livre.

[5] *Hémon,* fils de Créonte, roi de Thèbes, n'ayant pu gagner sur son père qu'on épargnât Antigone, à qui l'on ne reprochoit d'autre crime que d'avoir inhumé le corps de son frère Polynice, poignarda cette princesse qu'il aimoit, et se tua lui-même sur le corps de sa maîtresse. D'autres racontent différemment ce fait; et c'est sur l'autorité d'Appollodore que l'opinion de Properce a surtout prévalu.

[6] *Après l'enlèvement de Briséïs, etc.* On sait combien cet enlèvement devint funeste à l'armée des Grecs, campée devant Troie. Achille, indigné, refuse de combattre les Troyens, et Agamemnon est contraint de lui rendre sa

captive. Le héros reprend les armes, et venge les défaites multipliées des Grecs consternés, et la mort de son cher Patrocle. La ruine d'Ilion est bientôt consommée.

7 *L'embrasement de leurs vaisseaux, etc.* Il y a dans le texte, *Dorica castra*, mais en sous-entendant *navalia*, on ne sauroit s'y méprendre. Pour quiconque a jeté les yeux sur l'Iliade, il est clair qu'il s'agit ici de la flotte des Grecs, qui n'avoient guère d'autre camp devant Troie que leurs vaisseaux. Les écoliers renforcés ne s'y trompent pas; mais tous les traducteurs ne sont pas même de bons écoliers.

ÉLÉGIE IX.

ELEGIA IX.

IN RIVALEM.

Iste quod est, ego sæpe fui; sed fors et in hora
  Hoc ipso ejecto carior alter erit.

Penelope poterat bis denos salva per annos
  Vivere, tam multis femina digna Procis,
Conjugium falsa poterat differre Minerva,
  Nocturno solvens texta diurna dolo:
Visura et quamvis nunquam speraret Ulyssem,
  Illum expectando facta remansit anus.
Nec non exanimem amplectens Briseis Achillem
  Candida vesana verberat ora manu:
Et dominum lavit mœrens captiva cruentum,
  Appositum fluviis in Simoënta vadis,
Fœdavitque comas, et tanti corpus Achillis,
  Maximaque in parva sustulit ossa manu,
Quando ibi nec Peleus aderat, nec cærula mater,
  Scyria nec viduo Deidamia viro.
Tunc igitur veris gaudebat Græcia natis,
  Tunc etiam felix inter et arma pudor.
At tu non una potuisti nocte vacare
  Impia, non unum sola manere diem.

ÉLÉGIE IX.

CONTRE SON RIVAL.

J'AI long-tems été[1] ce qu'est aujourd'hui mon rival, qui, peut-être, et dans peu, fera place à quelqu'autre dans le cœur de Cynthie.

Par une fraude avouée de Minerve, Pénélope, toujours chaste, sut éluder vingt ans[2] les poursuites de tous ses amans qu'elle méritoit bien, et différer un nouvel hymen, en défaisant, toutes les nuits, le tissu qu'elle recommençoit tous les jours. Quoiqu'elle ne dût plus compter sur le retour d'Ulysse, la vieillesse la surprit dans l'attente de ce retour désiré. L'inconsolable Briseïs[3] tient embrassé le corps inanimé d'Achille[4] étendu sur le rivage; elle lave ses blessures dans les eaux du Simoïs; le sang du héros se mêle aux cheveux de sa captive qui, d'une main désespérée, meurtrit cruellement son beau visage. Ni Thétis[5], ni Pélée, ni Déidamie[6] sa première maîtresse, n'assistent point à ces funérailles, la seule Briseïs recueille les précieux restes du grand Achille; et ses débiles mains suffisent à ce pénible office. La Grèce n'avoit point alors à rougir de la naissance de ses enfans; la pudeur féconde étoit respectée au milieu des camps. Et tu n'as pu, effrénée Cynthie, consacrer une nuit, un seul jour à de chastes

Quin etiam multo duxisti pocula risu.
Forsitan et de me verba fuere mala.

Hic etiam petitur, qui te prius ipse reliquit.
Di faciant isto capta fruare viro.
Hæc mihi vota tuam propter suscepta salutem,
Cum capite hoc Stygiæ jam peterentur aquæ,
Et lectum flentes circumstaremus amici?
Hic ubi tum (pro dii) perfida, quisve fuit?
Quid si longinquos retinerer miles ad Indos?
Aut mea si staret navis in Oceano?

Sed vobis facile est verba, et componere fraudes.
Hoc unum didicit femina semper opus.
Non sic incerto mutantur flamine Syrtes,
Nec folia hiberno tam tremefacta noto,
Quam citò feminea non constat fœdus in ira,
Sive ea causa gravis, sive ea causa levis.
Nunc quoniam ista tibi placuit sententia, cedam.
Tela precor, pueri, figite acuta magis;
Figite certantes, atque hanc mihi solvite vitam.
Sanguis erit vobis maxima palma meus.

Sidera sunt testes, et matutina pruina,
Et furtim misero janua aperta mihi,
Te nihil in vita nobis acceptius unquam.
Nunc quoque eris, quamvis sis inimica mihi.

privations! Que sais-je, si dans vos folâtres et longues orgies tu daignas m'épargner l'épigramme!

. . . .

C'est donc toi qui reviens à ce volage[1], qui le premier t'a quittée! Esclave! puissent les Dieux ne pas t'envier une pareille conquête! Étoient-ce là mes vœux, lorsque tes vrais amis et moi, nous pleurions autour de ce lit de mort, d'où la tête de Cynthie s'inclinoit déjà vers le Styx? Où étoit-il alors ce rival? Où étoient-ils tous mes rivaux? Que seroit-ce donc, perfide, si j'étois retenu dans nos armées de l'Inde, ou qu'un banc de sable enchaînât mon vaisseau sur l'Océan?

La fraude et l'imposture sont un art aisé, où la femme ne manque jamais d'exceller. Qu'un ouragan survienne, les Syrtes se déplacent[2]; le feuillage s'agite au moindre souffle d'un vent d'automne; mais, dans sa colère, une femme est encore plus prompte à violer sa foi, n'importe sous quel prétexte. Cédons à la destinée; ainsi l'a prononcé Cynthie. Et vous, Amours, lancez vos flèches les plus aiguës! percez à l'envi ce cœur malheureux! rompez tous les liens de ma vie! La mort de Properce n'est pas un triomphe à dédaigner.

Je prends à témoins les astres de la nuit, le froid piquant du matin, et cette porte si discrètement compatissante, que rien au monde ne me fut cher comme Cynthie! que rien encore ne le sera comme

Nec domina ulla meo ponet vestigia lecto.
  Solus ero, quoniam non licet esse tuum.
Atque utinam, si forte pios eduximus annos,
  Ille vir in medio fiat amore lapis.

Non ob regna magis diris cecidere sub armis
  Thebani, media non sine matre, duces,
Quam mihi si media liceat pugnare puella :
  Mortem ego non fugiam morte subire tua.

elle, toute ingrate qu'elle est! Oui, je renonce aux jouissances de l'amour; et puisque Cynthie ne veut plus de moi, je vivrai désormais sans compagne. Mais si ma vie fut toujours innocente, puissent les feux de cet homme lui manquer au besoin, et se changer en marbre.

Sous les coups terribles qu'ils se portent, les princes thébains 9, jaloux de régner sans partage, tombent, et meurent dans les bras de Jocaste expirante. Que Cynthie ait le sort de Jocaste; que je combatte sous les yeux de Cynthie: pourvu qu'elle meure, je consens de finir comme eux.

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE IXème DU LIVRE II.

Les transitions sont encore moins prononcées dans cette Élégie que dans la précédente; mais il existe des rapports secrets entre chaque partie. Essayons de les indiquer.

Cynthie est femme, et par conséquent légère et changeante. Le triomphe de mon rival, dit Properce, ne sera donc pas de longue durée. Cependant la fidélité des femmes n'est pas sans exemple : témoin Pénélope, témoin Briseïs; mais les beaux jours de la Grèce ne sont plus. Aujourd'hui c'est trop pour Cynthie, d'une nuit ou d'un jour consacré à la chasteté. Oui, mon règne est passé; et l'on me préfère un rival, dont Cynthie a déjà éprouvé la désertion. C'est moi qu'on sacrifie! moi dont la fidélité se signaloit auprès de cette belle malade, tandis que le barbare la fuyoit sur les mers de l'Inde. On dissimuloit alors, et je cherchois une cause à sa langueur mortelle. La fraude et l'imposture sont un art où la femme excelle; elle est plus mobile que le feuillage, plus irascible que les tempêtes. Mourons. Je n'ai de ressources que la mort; et j'invoque à mon aide l'Amour et ses flèches les plus aiguës. Les astres de la nuit l'attesteront, j'aimai, je n'aimerai que l'ingrate Cynthie; et l'impuissance d'un rival heureux, est l'unique vengeance que je demande au Ciel..... Mais les princes thébains moururent en combattant dans les bras de leur mère expirante. Combattons aussi; mourons comme eux, et que Cynthie ait le sort de Jocaste.

Ce dernier élan du désespoir de Properce, exprime bien énergiquement, ce me semble, l'intention de se mesurer avec l'inconnu que Cynthie lui préfère; et je crois qu'il ne manque à ce passage qu'un plus grand développement, pour fournir un argument sans réplique contre l'opinion de ceux qui placent l'origine du duel en Europe dans les tems postérieurs aux beaux siècles de Rome.

[1] *J'ai long-tems été, etc.* Le premier distique de cette Élégie, paroît d'abord étranger à ce qui suit : sa liaison avec le reste de la pièce est presque imperceptible; et pour ne point risquer d'altérer le sens de Properce, on a cru devoir isoler ces deux vers, et placer ici un alinéa. Ce n'est pas le cas de hasarder une transition qui, non-seulement n'est point énoncée dans le texte, mais qui, pour bien des lecteurs, n'est indiquée par aucune espèce d'analogie entre les idées qu'il s'agiroit d'associer : cependant elle existe cette analogie; mais ce n'est pas dans une traduction qu'on peut se permettre la paraphrase qui la feroit sentir. C'est du ressort des notes, comme on l'a vu dans la remarque préliminaire.

[2] *Pénélope toujours chaste sut éluder vingt ans, etc.* Ulysse fut arrêté dix ans au siége de Troie; et son retour à Ithaque fut prolongé par tant d'obstacles, qu'il employa dix autres années à se rendre auprès de Pénélope. S'il faut en croire Homère, cette princesse eut à soutenir les importunités de cent huit amans; d'autres en font monter le nombre jusqu'à trois cents. Elle les amusa tous, en leur déclarant qu'elle ne se marieroit point, qu'elle n'eût achevé la toile qu'elle destinoit à envelopper le corps de son beau-père Laërte.

Mais ce tissu ne s'achevoit jamais, parce qu'elle défaisoit la nuit ce qu'elle avoit fait le jour; de-là vient qu'on dit proverbialement, d'un ouvrage qui ne finit point, *c'est la toile de Pénélope*. Ulysse, à son retour, extermina tous les amans de sa femme. Quelques auteurs ont prétendu que cette Pénélope n'avoit pas été aussi sage qu'Homère nous la représente; qu'elle prodigua ses faveurs à tous ses amans; et que ce grand poëte ne l'a tant vantée, que parce qu'il descendoit de cette princesse par Télémaque; ce qui a bien l'air d'un conte.

[3] *L'inconsolable Briseïs, etc.* On a déjà vu, note [6] de l'Élégie précédente, combien Achille aima cette captive. Cet endroit de Properce suppose que le héros ne fut pas moins cher à Briseïs, dont l'histoire, postérieure à la mort d'Achille, est d'ailleurs ignorée.

[4] *Tient embrassé le corps inanimé d'Achille.* Il y a dans le texte, *tanti corpus Achillis*, parce qu'Achille, disent les commentateurs, étoit de la taille d'Oreste qui, selon Hérodote, Liv. I, avoit plus de douze pieds de haut. Le *maxima ossa* du vers suivant, semble confirmer cette opinion gigantesque. Peut-être seroit-il plus naturel de supposer, que ces expressions renferment des idées relatives à l'héroïsme d'Achille.

[5] *Thétis*, mère d'Achille, épouse de Pélée. Properce lui donne l'épithète *Cærula*, parce qu'elle étoit déesse de la mer.

[6] *Déïdamie*, fille de Licomède, roi de Syros, *Scyria*.

Achille, sous des habits de femme, vint se cacher à la cour de ce prince, dont il aima la fille. A l'aide de son déguisement, il obtint les faveurs de la princesse, dont il eut ce même Pyrrhus, qui immola Polixène sur le tombeau de son père. Voyez l'Ach. de Sta., et les Métamorphoses d'Ovide, Liv. III.

7. *C'est donc toi qui reviens à ce volage, etc.* Ces deux vers sont un élan de l'indignation du poëte. Le trouble d'un amant qui s'égare dans ses idées, y est admirablement peint. Le vers, *Di faciant isto, capta, fruare viro,* exprime un souhait ironique, qui tient à la fois du mépris et de la jalousie. Il règne, dans toute cette Élégie, un désordre sublime, qui ne sera bien senti que des lecteurs familiarisés avec la passion qui en fait le caractère.

8 *Les Syrtes se déplacent.* Le poëte particularise ici les Syrtes, qui sont deux golfes d'une grandeur inégale, dans la mer d'Afrique, du côté de Tripoli, entre la Bysacène et la Cirénaïque. Ils ont deux gouffres, auxquels la tempête fait vomir les sables qui les comblent pendant le calme, et qu'ils absorbent de nouveau, dès que la mer d'Afrique est redevenue tranquille. On les appelle aujourd'hui *les Seiches de Barbarie.*

9 *Les princes thébains, etc.* Properce suppose ici qu'Étéocle et Polynice se poignardèrent sous les yeux de leur mère Jocaste, qui se tua de désespoir sur le corps de ses fils. Il prend de-là occasion de souhaiter à Cynthie la destinée de cette malheureuse mère. L'image que présentent ces quatre vers, a sans doute quelque chose de révoltant; et la part

qu'il veut bien avoir à ce tableau, ne justifie pas de pareilles idées. Mais c'est le désespoir qui dicta cette Élégie; et de pareils traits sont de fortes présomptions, pour ne pas dire de sûrs garans, que les poésies de notre auteur n'ont pas été uniquement l'ouvrage de son imagination, et qu'il s'est trouvé dans les situations qu'il décrit.

ÉLÉGIE X.

ELEGIA X.

AD MUSAM.

Jam tempus lustrare aliis Helicona choreis,
Et campum Hæmonio jam dare, tempus, equo.
Jam libet et fortes memorare ad prœlia turmas,
Et Romana mei dicere castra ducis.
Quod si deficiant vires, audacia certe
Laus erit. In magnis et voluisse sat est.
Ætas prima canat Veneres, extrema tumultus.
Bella canam, quando scripta puella mea est.
Nunc volo subducto gravior procedere vultu:
Nunc aliam Citharam me mea Musa docet.
Surge anima ex humili jam carmine : sumite vires
Pierides : magni nunc erit oris opus.

Jam negat Euphrates equitem post terga tueri
Parthorum, et Crassos se tenuisse dolet.
India quin Auguste tuo dat colla triumpho,
Et domus intactæ te tremit Arabiæ.
Et si qua extremis tellus se subtrahit oris,
Sentiet illa tuas postmodò victa manus.
Hæc ego castra sequar vates. Tua castra canendo,
Magnus ero, servent hunc mihi fata diem.

ÉLÉGIE X.

A SA MUSE.

Il en est tems, je vais m'associer d'autres muses, parcourir l'Hélicon sur un coursier de Thessalie[1], me donner plus d'essor, et chanter la valeur, les camps, et nos armées victorieuses sous les drapeaux du héros de Rome[2]. Si ma foiblesse succombe, mon audace est du moins glorieuse; il est toujours grand de tenter une grande entreprise. Que la jeunesse touche le luth des amours; c'est à l'âge mûr qu'il convient d'emboucher la trompette. Assez long-tems je n'ai célébré que Cynthie; je veux désormais prendre une démarche plus fière[3], et chanter les combats. Une autre Calliope m'inspire. Je vais quitter la terre, et renoncer aux humbles chansons. Muses, soutenez mon génie; jamais je n'eus tant besoin de sublimes accens.

Déjà l'Euphrate se reproche[4] la défaite des Crassus, et le Parthe n'ose fixer les nuages de traits qui le poursuivent. Je vois déjà l'Indien[5] présenter sa tête aux chaînes de César. Déjà l'Arabe tremble[6], pour la première fois, dans ses foyers. Quel climat, fût-il situé aux bornes du monde, pourroit échapper aux conquêtes d'Auguste? J'y suivrai les camps de César, j'y serai son poëte, et grand poëte, en les chantant. Que le Ciel protège ma vie jusqu'à ce beau jour!

Ut caput in magnis ubi non est tangere signis,
  Ponitur hic imos ante corona pedes:
Sic nos nunc inopes laudis conscendere carmen,
  Pauperibus sacris vilia thura damus.
Nondum etiam Ascræos norunt mea carmina fontes,
  Sed modò Permessi flumine lavit Amor.

Ne pouvant atteindre le chef sublime de nos divinités colossales, nous posons humblement nos couronnes à leurs pieds; et faute de pouvoir élever jusqu'à César mes vers et mon hommage, un peu d'encens brûlé sur son autel, est tout le culte que je lui rends. Ma muse ne s'est encore baignée qu'aux sources du Permesse[8]; l'Amour m'a toujours écarté des fontaines d'Ascrée.

REMARQUES

SUR LA X[eme] ÉLÉGIE DU LIVRE II.

PROPERCE, dans cette Élégie, prend un ton beaucoup plus élevé que dans les précédentes, et il soutient ce ton d'une manière digne de son sujet. Son début majestueux semble promettre une longue suite de vers héroïques ; mais il ne donne point carrière à son génie ; ses prétentions en ce genre, se bornent presque toujours à montrer ce qu'il peut faire, et ne vont guère plus loin. Sans doute qu'il s'étoit fait, sur ce point, un système bien entendu, où les intérêts de son cœur se concilioient avec ceux de sa gloire. Quoi qu'il en soit, il ne manque à cette pièce qu'une mesure plus lyrique pour en faire un chef-d'œuvre digne d'Horace.

[1] *Sur un coursier de Thessalie.* Telle est la force du mot *OEmonio*, qui est synonyme de *Thessalico*. Cette province est située au midi de la Macédoine. Ce fut le théâtre de la guerre de Philippes, où Pompée fut vaincu par César ; et c'est à cet événement que Properce fait allusion.

[2] *Du héros de Rome, Ducis mei*, de mon général. C'est Auguste que le poëte désigne par ces mots. Properce avoit suivi le parti de ce prince dans la guerre contre Antoine. Il appelle son armée *Romana castra*, par opposition à celle de ce même Antoine, qui étoit composée, en grande partie d'étrangers, et d'Égyptiens en particulier.

[3] *Une démarche plus fière.* Il y a dans le texte, *subducto*

vultu, ce qui revient à *sursum aducto aut erecto*, la tête élevée vers le ciel.

[4] *Déjà l'Euphrate se reproche, etc.* Les Crassus, père et fils, avoient passé l'Euphrate pour faire la guerre aux Parthes; mais le plus jeune périt dans une mêlée, et l'autre fut tué par Suréna, général des troupes ennemies. Auguste, après avoir pacifié les guerres civiles, passa en Syrie, et répandit la terreur chez tous les peuples de cette contrée. Phraates, roi des Parthes, craignant qu'il ne lui déclarât la guerre, vint au-devant de l'empereur à qui il remit ce qui lui restoit du butin fait autrefois sur l'armée romaine, et lui donna ses fils et ses petits-fils en ôtage. Ce triomphe, que la mort d'un seul homme n'avoit pas ensanglanté, fut de toutes les victoires d'Auguste, celle qui lui causa le plus de joie. Pour en conserver la mémoire, il la fit graver sur des médailles, et témoigna sa reconnoissance aux poëtes qui la célébrèrent.

Properce prend ici l'Euphrate pour les régions qu'il arrose. La source de ce fleuve, qui vient se jeter dans le Golfe Persique, est au pied d'une montagne d'Arménie. Ses ondes fertilisent les campagnes qu'il traverse. Il est profond et rapide; et sa largeur est d'environ un stade lorsqu'il passe à l'endroit où fut Babylone, qu'il divisoit en deux parties presque égales.

[5] *Déjà l'Indien, etc.* Florus observe qu'Auguste fut le premier empereur à qui les peuples de l'Inde envoyèrent des ambassadeurs, chargés de solliciter l'alliance du peuple romain. S'il faut en croire le même Florus, ces ambassadeurs furent quatre ans en chemin; ce qui doit s'entendre de leur arrivée à la cour d'Auguste, du séjour qu'ils y firent, et

de leur retour dans l'Inde. Sans doute que Properce fait allusion à ce trait historique.

[6] *Déjà l'Arabe tremble, etc.* Les richesses de l'Arabie avoient tenté l'ambition de l'empereur. Il envoya Elius Gallus à la tête d'une armée, pour soumettre cette nation jusqu'alors indépendante. Ce qui fait dire à Strabon, dans son XVI[ème] Livre : *Recens Romanorum expeditio quæ, nostro tempore, duce Elio Gallo in Arabiam facta est, per multa ejus regionis peculiaria docet.* Cette vaste contrée est divisée en trois parties connues sous ces trois dénominations, l'Arabie pétrée, l'Arabie déserte, et l'Arabie heureuse.

[7] *Ne pouvant atteindre le chef sublime, etc.* Cette comparaison est admirable; et jamais flatterie ne masqua sa bassesse sous des couleurs plus imposantes que celles que Properce emploie dans cette occasion.

[8] *Ma muse ne s'est encore baignée qu'aux sources du Permesse*, fleuve consacré aux Muses, qui prend sa source au pied de l'Hélicon. Properce distingue ses eaux de celles d'Ascrée, petite ville voisine de l'Hypocrène, patrie d'Hésiode, qui, selon Quintilien, excella dans le genre héroïque. C'est pour marquer la différence de son génie, fait pour des sujets galans et légers, d'avec celui du poëte d'Ascrée, qu'il oppose ici les eaux de cette ville à celles du Permesse, que les autres poëtes confondent ordinairement.

ÉLÉGIE XI.

ELEGIA XI.

AD CYNTHIAM.

SCRIBANT de te alii, vel sis ignota, licebit;
  Ludet qui sterili semina ponit humo.
Omnia, crede mihi, tecum uno munera lecto
  Auferet extremi funeris atra dies:
Et tua transibit contemnens ossa Viator:
  Nec dicet, *cinis hic docta puella fuit.*

ÉLÉGIE XI.

A CYNTHIE.

Te chanter, c'est ensemencer une terre stérile[1]; je laisse un tel soin à d'autres. Que m'importe ta gloire ou ton obscurité! Mais, je te l'annonce, de tous ces charmes[2] le noir trépas ne te laissera rien à ta dernière heure; un même lit de mort les attend avec toi. Le voyageur passera, et ne dira point:

Dans quel oubli profond la mort nous fait descendre!
Une Muse autrefois anima cette cendre.

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE XIème DU LIVRE II.

SCALIGER ne sépare point cette Élégie de la précédente; mais il est clair qu'on ne doit pas les confondre l'une dans l'autre. Il n'est point question de Cynthie dans la Xème, qui est plutôt une Ode qu'une Élégie. Dans celle-ci, le poëte reprend le ton de la plainte et des reproches : les six vers qui la composent s'y ressentent de l'amour que Properce voudroit dissimuler. En un mot, elle forme un tout séparé, qu'on ne sauroit lier à l'éloge d'Auguste, sans déparer ces deux pièces par une bigarrure du plus mauvais goût. Il est à croire que la brièveté de celle-ci fut l'unique motif qui détermina Scaliger à ce rapprochement. Quoi qu'il en soit, Properce menace sa maîtresse de l'abandonner à son obscurité, en cessant de chanter ses talens et ses charmes auxquels lui seul peut donner un éclat durable. Cynthie périra toute entière, faute d'une épitaphe qui rappelle au souvenir du voyageur, qu'elle eut des charmes et des talens. L'ingratitude de cette belle motive et justifie l'espèce de jactance qu'affecte ici notre poëte. Il est permis de se mettre à sa place, même avec une maîtresse, quand ses torts sont à leur comble.

[1] *C'est ensemencer une terre stérile, etc.* Quelques éditions portent *laudet,* au lieu de *ludet,* dont le sens est plus beau et plus poëtique. *Ludere semina* offre ici la même idée que *perdere semina ;* avec cette différence cependant, que la première expression présente une image qui n'a point d'équivalent dans notre langue.

[2] *De tous ces charmes.* Le *munera* du texte est un terme collectif de toutes les qualités louables, tant de l'âme que du corps. Le mot *charmes* est moins générique ; mais il rend assez bien l'idée de Properce, qui n'entend parler ici que des talens agréables de Cynthie.

[3] *Une muse autrefois anima cette cendre.* Properce donne souvent à sa maîtresse l'épithète de *docta*, qu'il interprète lui-même, en relevant les talens de Cynthie dans tous les arts de Minerve. S'il en faut croire son amant, elle excelloit surtout dans la musique, et ne le cédoit point à la fameuse Corinne, dans l'art des vers. C'étoit ce qu'on appelle encore une dixième muse. Voyez la IIIème Élégie de ce Livre.

ÉLÉGIE XII.

ELEGIA XII.

AD CYNTHIAM.

QUICUNQUE ille fuit, puerum qui pinxit Amorem,
Nonne putas miras hunc habuisse manus?
Is primùm vidit, sine sensu vivere amantes,
Et levibus curis magna perire bona.
Idem non frustrà ventosas addidit alas;
Fecit et humano corde volare Deum.
Scilicet alterna quoniam jactamur in unda,
Nostraque non ullis permanet aura locis.
Et meritò hamatis manus et armata sagittis,
Et pharetra ex humero Gnosia utroque sonat.
Ante ferit quoniam, tuti quam cernimus hostem,
Nec quisquam ex illo vulnere sanus abit.

In me tela manent, manet et puerilis imago,
Sed certè pennas perdidit ille suas.
Evolat è nostro quoniam de pectore nusquam,
Assiduusque meo sanguine bella gerit.
Quid tibi jucundum siccis habitare medullis?
Si pudor est, alio trajice tela tua.
Intactos isto satiùs tentare veneno.
Non ego, sed tenuis vapulat umbra mea :

ÉLÉGIE XII.

A CYNTHIE.

Celui qui, le premier, représenta l'Amour sous les traits d'un enfant, fut sans doute un admirable artiste; il sentit, le premier, que la vie des amans est une enfance [1] perpétuelle, où l'on sacrifie à des riens les plus grands avantages. Il donna des ailes à ce dieu, qu'il peignit voltigeant de cœurs en cœurs, pour faire entendre que nous sommes l'éternel jouet de ses ondulations capricieuses, et que le vent de sa faveur n'est jamais fixe. Ce ne fut pas sans raison qu'il arma ses mains de flèches recourbées [2], et qu'il suspendit à ses épaules deux carquois bondissans [3], puisqu'on n'échappe point aux blessures de l'Amour qui, sans se montrer, frappe à coup sûr ses victimes.

Les traits de ce cruel enfant ne cessent de me déchirer; son image ne me quitte jamais. Ah! sans doute il a perdu ses ailes, puisqu'il ne peut s'envoler de mon cœur, siége éternel de ses fureurs sanglantes [4]. Impitoyable dieu! quel charme a pu te fixer dans mes veines desséchées? Rougis de ta proie, et lance ailleurs tes traits. Ces poisons seront mieux appliqués à des victimes encore saines. Ce n'est pas moi, c'est mon ombre que tu poursuis [5]. Si cette ombre s'évanouit,

Quam si perdideris, quis erit, qui talia cantet?
Hæc mea musa levis, gloria magna tua est:
Quæ caput, et digitos, et lumina nigra puellæ,
Et canit, ut soleant molliter ire pedes.

qui chantera désormais ta puissance? Quel autre que moi décriroit les doigts d'ivoire, la blonde chevelure, les grands yeux noirs, les grâces de Cynthie quand elle danse? Ah! si mes vers sont foibles, la gloire qui t'en revient ne l'est pas.

REMARQUES

SUR L'ELÈGIE XII[eme] DU LIVRE II.

C'EST de toutes les Élégies de Properce, celle où il a mis le plus d'esprit, sans qu'on ait à lui reprocher le moindre abus en ce genre. Bien différent d'Ovide qui, pour se montrer toujours ingénieux, néglige trop souvent les règles du goût, et le mérite de la sensibilité, notre auteur est sage, exact et précis, même dans ses saillies. Jamais les intérêts de son cœur n'y sont sacrifiés à l'attrait d'un jeu de mots et d'une antithèse. Son imagination ne saisit dans les objets que les rapports les plus vrais; jamais il ne lui permet de hasarder ses conjectures, et de s'arranger des simples apparences dans le rapprochement de deux idées. Cet éloge est surtout applicable aux douze premiers vers de cette pièce. Les douze suivans sont l'expression d'une sensibilité profonde, où Properce semble vouloir dédommager ses lecteurs de n'avoir parlé qu'à leur esprit dans la première moitié de cette ode : car c'en est une, et telle qu'aurait pu la faire Anacréon, s'il eût pris sur lui de peindre l'Amour sans flatter son portrait.

[1] *Est une enfance perpétuelle, etc.* Il y a dans le texte: *Sine sensu vivere amantes*, que les amans vivent sans raison et sans règles. La version qu'on en donne est la même quant au sens, et n'ajoute rien à l'idée de Properce, dont le *puerum* du premier vers justifie notre expression.

[2] *De flèches recourbées*, ou *de traits faits en forme*

d'hameçon. L'épithète *hamatis*, est une expression pittoresque, qui laisse entendre que les blessures de l'Amour sont incurables. Mais comment sont-elles inévitables? C'est qu'il est toujours armé, toujours au guet, que son arc ne se détend jamais, qu'il frappe lorsqu'on s'y attend le moins. Toutes ces idées sont implicitement contenues dans ces mots : *Manus armata sagittis*. C'est comme si le poëte disoit : Le trait qui doit nous blesser n'est déjà plus dans le carquois; l'arc est tendu, la flèche part.

[3] *Deux carquois bondissans. Et pharetra ex humero Gnosia utroque sonat*. Ce vers, admirable par sa précision, renferme cinq ou six idées. L'épithète *Gnosia* est une allusion à la ville de Gnos, dont les habitans étoient renommés pour leur adresse à tirer de l'arc. Quant au *sonat* du même vers, il peint très-heureusement la promptitude avec laquelle l'Amour fond sur sa proie. Le carquois se taît, et ne bondit pas sur les épaules du chasseur qui marche à pas lents. Il y a donc un rapport aussi vrai qu'ingénieux entre ces deux vers et les deux suivans; rapport qu'on ne saisit pas au premier coup d'œil, faute d'avoir suffisamment étudié la langue de Properce.

[4] *Siége éternel de ses fureurs*. C'est une licence assez ordinaire aux poëtes latins, d'employer l'ablatif pour le datif. Il n'y a pas de doute que *sanguine* ne soit mis ici pour *sanguini*.

[5] *Ce n'est pas moi, c'est mon ombre que tu poursuis*. Telle est la valeur du *tenuis umbra*, qui peint très-bien l'abattement et la maigreur d'un amant desséché dans les

larmes. C'est dans le même sens qu'Ovide se sert à peu près de la même expression :

Non sum qui fueram, quid inanem proteris umbram?

TRIST. ÉL. II, L. III.

ÉLÉGIE XIII.

ELEGIA XIII.

AD CYNTHIAM.

Non tot Achæmeniis armantur Susa sagittis,
 Spicula quot nostro pectore fixit Amor.
Hic me tam graciles, vetuit contemnere musas;
 Jussit et Ascræum sic habitare nemus:
Non ut Pieriæ quercus mea verba sequantur,
 Aut possim Ismaria ducere valle feras:
Sed magis ut nostro stupefiat Cynthia versu.
 Tunc ego sim Inachio notior arte Lino.

Non ego sum formæ tantum mirator honestæ,
 Nec si qua illustres femina jactat avos.
Me juvet in gremio doctæ legisse puellæ,
 Auribus et puris scripta probasse mea.
Hæc ubi contigerint, populi confusa valeto
 Fabula : nam Domina judice tutus ero.
Quod si fortè bonas ad pacem verterit aures,
 Possum inimicitias tunc ego ferre Jovis.

Quandocunque igitur nostros Mors claudet ocellos,
 Accipe quæ serves funeris acta mei :
Nec mea tunc longa spatietur imagine pompa,
 Nec tuba sit fati vana querela mei :

ÉLÉGIE XIII.

A CYNTHIE.

De combien de traits l'Amour a percé mon cœur! Jamais tant de flèches n'armèrent les peuples de Suzes[1]! En négligeant les muses légères, je désobéirois à ce dieu qui m'ouvrit les bosquets d'Ascrée[2], non pour donner à ma voix ces accens qui se font suivre, et des chênes de la Thrace, et des monstres de la vallée d'Ismare[3], mais pour mieux frapper Cynthie du charme de mes accords. L'art des vers peut m'élever ainsi bien au-dessus de Linus[4] et de sa renommée.

Ce qui me ravit dans une femme, ce n'est pas uniquement la beauté des formes; ce ne sont pas les aïeux illustres dont elle tire vanité. Le vrai charme est de réciter au sein d'une amie cultivée, des vers qui flattent son oreille délicate. Fort du suffrage de ma maîtresse, je me ris, avec un tel juge, des censures de la multitude. Ah! qu'elle m'accorde une oreille de paix et d'indulgence, et j'ose braver le courroux de Jupiter!

Dès que la mort aura fermé mes paupières, voici la cérémonie du convoi, dont je te remets le soin. Je n'y demande pas un long cortége de bustes funéraires[5]. Que la trompette lugubre[6] et vaine s'y taise sur mon

Nec mihi tunc fulcro sternatur lectus eburno,
  Nec sit in Attalico mors mea nixa toro.
Desit odoriferis ordo mihi lancibus. Adsint
  Plebeii parvæ funeris exequiæ.
Sat sit magna mei, si tres sint, pompa libelli,
  Quos ego Persephonæ maxima dona feram.
Tu vero nudum pectus lacerata sequeris,
  Nec fueris nomen lassa vocare meum:
Osculaque in gelidis pones suprema labellis,
  Cum dabitur Syrio munere plenus Onyx.
Deinde, ubi suppositus cinerem me fecerit ardor,
  Accipiat manes parvula testa meos:
Et sit in exiguo laurus superaddita busto,
  Quæ tegat extincti funeris umbra locum.
Et duo sint versus : *Qui nunc jacet arida pulvis,*
  Unius hic quondam servus Amoris erat.

. . . .

Nec minus hæc nostri notescet fama sepulcri,
  Quam fuerant Phthii busta cruenta viri.
Tu quoque, si quando venies ad fata, memento
  Hoc iter, ad lapides cana veni memores.
Interea cave, sis nos aspernata sepultos.
  Non nihil ad verum conscia terra sapit.

. . . .

Atque utinam primis animam me ponere cunis
  Jussisset quævis de tribus una soror.

nouveau destin; qu'un dais à colonnes d'ivoire ne soit pas mon dernier lit de mort; que j'y repose dégagé de ces riches enveloppes, monumens du luxe d'Attale[7]; qu'on écarte de mon bûcher la longue file des cassolettes odorantes[8] : ce sont des funérailles plébéiennes; que tout y soit modeste et simple. Pour leur donner assez de pompe, il suffira des trois Livres de mes amours[9], présent digne de Proserpine à qui je l'offrirai. Quant à Cynthie, elle fermera cette marche; et le sein découvert, se frappera la poitrine, en prononçant mon nom qu'elle redira sans cesse. Au moment de répandre les parfums[10], mes lèvres glacées recevront tes derniers baisers; et dès que la flamme m'aura réduit en cendres, tu les recueilleras dans une urne peu spacieuse; tu les déposeras à l'ombre d'un laurier sous un modeste tombeau, où seront gravés ces deux vers :

Ci gît un cœur, dont la flamme constante
N'eut qu'un objet, ne servit qu'une amante.

Cette épitaphe glorieuse sera pour ma tombe ce que le sang de Polixène[11] fut pour celle d'Achille. Et toi, Cynthie, lorsqu'au terme d'une longue vieillesse, il te faudra songer à la destinée commune, souviens-toi du chemin qui conduit à cette tombe, où tu n'es pas oubliée. Prends garde jusque-là de négliger mes mânes : il reste encore de l'équité, de la sensibilité sous la cendre des morts[12].

Plût aux Dieux qu'une des trois Parques eût coupé

Nam quò tam dubiæ servetur spiritus horæ?
Nestoris est visus post tria sæcla cinis.
Si tam longævæ minuisset fata senectæ
Gallicus Iliacis miles in aggeribus,
Non ille Antilochi vidisset corpus humati,
Diceret aut, ô Mors! cur mihi sera venis?
Tu tamen amisso non nunquam flebis amico.
Fas est præteritos semper amare viros.
Testis, qui niveum quondam percussit Adonim
Venantem Idalio vertice, durus aper.
Illis formosum flevisse paludibus, illuc
Diceris effusa tu Venus isse coma.
Sed frustra mutos revocabis, Cynthia, manes.
Nam mea quid poterunt ossa minuta loqui?

le fil de mes jours, quand j'étois encore au berceau! Jouit-on d'une vie dont la dernière heure est incertaine?... Nestor fut trois siècles à redevenir poussière; mais qu'un soldat barbare eût retranché, sous les murailles de Troie, quelques années d'une vieillesse trop lente, Nestor n'eût point vu les funérailles de son fils Antiloque[13]; il n'eût point dit: « ô Mort! pourquoi » viens-tu si tard?» Il te faudra pleurer aussi sur mon tombeau. On ne fait point un crime d'un amant qui n'est plus. Vénus, dit-on[14], les cheveux épars, vint pleurer dans les marais d'Idalie sur le corps du charmant Adonis, qu'un sanglier cruel avoit blessé sur la montagne. Mais tu les appelleras en vain ces mânes. O Cynthie! que pourroit te répondre une cendre muette?

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE XIIIème DU LIVRE II.

C'est encore ici de l'incohérence apparente, dont il faut écarter le reproche, en montrant ces fils si déliés qui font un bel ensemble des prétendues disparates de cette Élégie.

L'Amour a percé notre auteur de toutes ses flèches; et c'est à force de blessures qu'il est devenu poëte, et grand poëte érotique, puisque ses vers plaisent à Cynthie, dont il préfère le suffrage à celui de Jupiter même. Quel monument pour sa gloire que ces Élégies, dont les trois Livres feront toute la pompe de ses funérailles. Il recommande à sa maîtresse d'en écarter toute espèce de faste, de n'y porter que sa douleur et ses regrets; de graver sur sa tombe une épitaphe qui peigne la tendresse, de visiter cette tombe, et de ne jamais négliger ses mânes encore sensibles. Les incertitudes sur la fidélité d'une amante, sont le tourment de la vie et de la mort des amans. Que n'a-t-il cessé de vivre quand il étoit encore au berceau! il n'eût point connu le malheur d'aimer. Il finit par mettre sous les yeux de Cynthie le désespoir de Vénus à la mort d'Adonis : il la lui propose pour modèle.

[1] *N'armèrent les peuples de Suzes, etc.* La ville de Suzes étoit une des plus considérables de la Perse. Properce confond ici ses habitans avec les Parthes. Achemènes régna en même tems sur ces deux peuples également renommés pour leur habileté à lancer des flèches. L'épithète *Achæmeneis* est tirée du nom de ce roi, nom qui fut commun à

un grand nombre de ses successeurs. Strab. L. XV, et Plin. L. VI, ch. XXIII.

[2] *Les bosquets d'Ascrée, Ascræum nemus.* Voyez la note [8] de la X[eme] Elégie, Liv. II.

[3] *De la vallée d'Ismare.* Cette montagne de la Thrace, fertile en excellens vins, fut le théâtre des prodiges attribués à la musique d'Orphée, dont nous parlerons à la note [1] de la seconde Élégie du III[eme] Livre.

[4] *Bien au-dessus de Linus*, le premier des poëtes Grecs. Il étoit de la ville d'Argos, dont Inachus fut roi; ce qui justifie l'épithète *Inachio.* Il apprit l'art des vers à Orphée, à Thamyris et au jeune Hercule; mais ce dernier manquoit de talent pour la musique, ce qui lui attiroit des réprimandes sévères de la part de son maître. Un jour que Linus mettoit dans sa leçon plus d'impatience que de coutume, Hercule, indigné, lui cassa la tête d'un coup de sa harpe. Ce grand musicien fut regretté de toute la Grèce, qui lui accorda les honneurs de l'apothéose. La ville d'Argos lui éleva un magnifique mausolée dans le temple d'Apollon, où l'on venoit pleurer chaque année sur son tombeau. C'est à quoi ces vers de M. Lefranc de Pompignan font allusion.

Favoris, Élèves dociles
  De ce ministre d'Apollon,
Vous à qui ses conseils utiles
  Ont ouvert le sacré vallon:
Accourez, troupe désolée,
  Déposez sur son mausolée
Votre lyre qu'il inspiroit:
  La Mort a frappé votre maître,
Et d'un souffle a fait disparoître
  Le flambeau qui vous éclairoit.

Linus avoit chanté sur sa lyre toutes les merveilles de la Nature, l'origine du monde, la génération des êtres, l'harmonie sublime des astres, les prodiges de la végétation, etc. Il composa aussi des hymnes en l'honneur de Bacchus. Le but qu'il se proposoit dans ses poésies, étoit de faire aimer la vertu, d'adoucir les mœurs, d'éclairer les hommes, et de leur inspirer du respect pour les Dieux.

[5] *Un long cortége de bustes funéraires, etc.* Les Romains étoient dans l'usage de porter aux funérailles des grands, les bustes en cire de leurs ancêtres. Ces bustes généalogiques étoient décorés de leurs armes et de leurs trophées; ils annonçoient le plus ou moins d'illustration de la famille du mort.

[6] *Que la trompette lugubre, etc.* Voyez la note [2] de la VIIeme Élégie de ce Livre.

[7] *Monumens du luxe d'Attale.* Il y a dans le texte, *Attalico toro.* Le roi Attale fut le premier qui inventa l'art des tissus de soie brodés en or. De-là vient que les anciens, pour signifier une étoffe riche en broderie, se servent communément de cette expression, *Attalicæ vestes.*

[8] *Qu'on écarte de mon bûcher les cassolettes odorantes.* Les anciens faisoient grand cas des parfums, et les regardoient comme un hommage qu'on devoit, non-seulement aux Dieux, mais aux mânes de leurs amis. On les prodiguoit dans les cérémonies funéraires; et Properce ne les oublie jamais dans les tableaux de ce genre; il recommande à Cynthie d'en répandre sur son bûcher, ce que n'eût pas fait Anacréon, bien plus philosophe à cet égard. « A quoi

» bon, disoit-il, répandre des essences sur mon tombeau? » Les morts n'ont que faire de vos parfums. Qu'on me » parfume tandis que je respire; qu'on couronne de roses » ma tête vivante. »

[9] *Des trois Livres de mes amours.* Ce vers semble indiquer la place qui convient à cette Élégie, qui, sans doute, étoit destinée pour le troisième Livre. Il y a apparence que celles du quatrième n'existoient pas encore, lorsque Properce composa celle-ci; à moins qu'on ne suppose, ce qui est assez probable, qu'il n'en fait point mention ici, parce que les pièces comprises dans le dernier Livre, ont en général un caractère plus grave que celles des Livres précédens.

[10] *Au moment de répandre les parfums, etc.* On est partagé sur la nature de l'onyx dont il est ici parlé. Il en est de deux sortes, l'une est une espèce d'agathe, et l'autre un marbre assez commun dans les montagnes d'Arabie. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'onyx est souvent pris, chez les anciens, pour un vase précieux où l'on renferme des parfums. Le *Syrio munere* du texte fait entendre que les Romains tiroient ces parfums de la Syrie.

[11] *Ce que le sang de Polixène, etc.* Il y a dans le texte: *Quam fuerant Phthii busta cruenta viri;* ce qui signifie qu'Achille étoit de Phthia, ville de Thessalie, et qu'on immola Polixène sur son tombeau. Ce héros fut inhumé sur le promontoire de Sygée, où les Grecs lui firent de magnifiques obsèques. Son ombre avoit demandé le sacrifice de la princesse troyenne, dont le sang illustra sa tombe.

[12] *Il reste encore de l'équité, de la sensibilité chez les morts.* Telle est l'interprétation qu'on donne à ce vers,

Non nihil ad verum conscia terra sapit, dont une version trop littérale ne rendroit pas le véritable sens. *Terra* est pris ici pour *cineres.* Quelques interprètes s'y sont trompés bien grossièrement. Il ne s'agit point ici de la terre qui couvre, mais de celle qui est couverte. Le sentiment est si précieux! pourquoi l'éteindre en l'alambiquant?

[13] *Les funérailles de son fils Antiloque.* Dans le troisième Livre de l'Odyssée, Nestor raconte à Télémaque la mort de son fils Antiloque, qui fut tué en défendant son père contre Memnon, fils de l'Aurore.

[14] *On dit que Vénus, etc.* On sait qu'elle faisoit ses délices d'Adonis, fils de Myrrha. Ce jeune homme qui aimoit beaucoup la chasse, ayant éte tué par un sanglier dans la forêt d'Idalie, la déesse, inconsolable, pleura long-tems la mort de son amant, se meurtrit le sein, s'arracha les cheveux, et fit naître du sang d'Adonis une fleur qui prit son nom. C'est le sujet d'une charmante Élégie du poëte Bion.

ÉLÉGIE XIV.

ELEGIA XIV.

AD CYNTHIAM.

Non ita Dardanio gavisus Atrida triumpho est,
Cum caderent magnæ Laomedontis opes;
Nec sic, errore exacto, lætatus Ulysses,
Cum tetigit caræ littora Dulichiæ;
Nec sic Electra, salvum cum aspexit Orestem,
Cujus falsa tenens fleverat ossa soror;
Nec sic incolumem Minois Thesea vidit,
Dædaleum lino cum duce rexit iter;
Quanta ego præterita collegi gaudia nocte.
Immortalis ero, si altera talis erit.
At, dum demissis supplex cervicibus ibam,
Dicebar sicco vilior esse lacu.
Nec mihi jam fastus opponere quærit iniquos,
Nec mihi ploranti lenta sedere potest.
Atque utinam non tam sero mihi nota fuisset
Conditio : cineri nunc Medicina datur.
Ante pedes cæcis lucebat semita nobis.
Scilicet insano nemo in amore videt.
Hoc sensi prodesse magis. Contemnite amantes.
Sic hodie veniet, si qua negavit heri.

Pulsabant alii frustra, dominamque vocabant.
Mecum habuit positum lenta puella caput.

ÉLEGIE XIV.

A CYNTHIE.

JAMAIS Agamemnon[1], triomphant de la chute du puissant empire de Laomédon[2]; jamais Ulysse abordant sa chère Ithaque[3], après vingt ans de périls et d'absence; jamais Électre[4], à la vue d'un frère qu'elle avoit tant pleuré sur des cendres qui n'étoient pas celles d'Oreste; jamais la fille de Minos[5], dont le fil secourable avoit dirigé l'évasion de Thésée dans les détours du labyrinthe[6], n'éprouvèrent les transports d'une joie comparable aux délices de ma dernière nuit. Encore une nuit pareille, et je suis dieu. Mais j'eus autrefois la contenance humiliée, le front abattu d'un esclave aussi vil qu'un lac desséché; et maintenant Cynthie n'oppose plus à mes feux ses injustes dédains; elle ne sait plus se refuser à l'amour en pleurs. Pourquoi les Dieux m'ont-ils fait connoître si tard ma belle destinée! car c'est à mes cendres qu'on tend les bras aujourd'hui[7]. Aveugle que j'étois! je ne la voyois pas cette route brillante qui s'ouvroit devant moi! Mais quel amant ne l'est pas! L'expérience m'éclaire enfin. Sachons aussi dédaigner une belle; et les faveurs du lendemain suivront ainsi les rigueurs de la veille.

D'autres assiégeoient inutilement la porte de leur maîtresse, qui refusoit de les entendre; et la tête de

Hæc mihi devictis potior victoria Parthis :
  Hæc spolia, hæc reges, hæc mihi currus erunt.
Magna ego dona tua figam, Cytherea, columna,
  Taleque sub nostro nomine carmen erit :

Has pono ante tuas tibi, diva, Propertius Ædes
  Exuvias, tota nocte receptus amans.

Nunc ad te, mea lux, veniat mea littora navis
  Servata : an mediis sidat onusta vadis ?
Et, si forte aliqua nobis mutabere culpa,
  Vestibulum jaceam mortuus ante tuum.

de Cynthie reposoit mollement à mes côtés. Quelle conquête ! Non, celle des Parthes n'est rien auprès. Ce sont là mes trophées[1], mes rois captifs, mes chars de triomphe.... O Vénus, je vais enrichir tes autels de mes offrandes : je vais y graver mon nom et ces vers :

Properce offrit ces dons : son hommage est le prix
Des faveurs d'une nuit consacrée à Cypris.

Bel astre de mes amours, laisseras-tu mon vaisseau s'engraver encore loin de toi, mon rivage et mon port dans les naufrages ? Ah ! si les torts de l'inconstance me réservent de nouvelles épreuves, tu ne verras plus que mes cendres à ta porte.

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE XIVème DU LIVRE II.

PROPERCE eut autrefois une contenance humiliée; il fut trop patient, trop soumis; et Cynthie se plut à l'avilir. Depuis qu'il sait être fier, dédaigneux, emporté jusqu'aux outrages, elle devient traitable, modeste et tendre. Puisse-t-elle être toujours fidèle, et cette conquête le flattera plus que celle des Parthes. S'il étoit possible qu'elle se parjurât encore, il en mourroit sans doute, mais sans rien rabattre de sa fierté. Ce court sommaire nous paroît éclaircir suffisamment toutes les difficultés de cette Élégie, qui n'en a pas de fort épineuses.

[1] *Agamemnon*, ou Ménélas, si l'on veut : car si le premier fut chef des rois ligués pour la ruine d'Ilion, ce fut pour venger l'affront qu'avoit reçu Ménélas, qu'on entreprit la guerre de Troie. L'un et l'autre avoient donc le plus grand intérêt à cette guerre. Il seroit difficile de prononcer duquel des deux Properce fait ici mention : le nom d'Atride leur étoit commun.

[2] *Laomédon* est regardé comme le fondateur de Troie, qu'il entoura de murailles. On sait qu'Apollon et Neptune furent employés à ce travail, dont Laomédon eut la dureté de leur refuser le salaire, ce qui attira sur cette ville deux fléaux terribles, les inondations de la part de Neptune, et une peste cruelle de la part d'Apollon.

[3] *De sa chère Ithaque.* Voyez la note [2] de la IIème Élégie de ce Livre.

[4] *Électre.* Cette princesse, fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, voulant soustraire son jeune frère Oreste aux fureurs d'Égyste, le cacha dans la Phocide, jusqu'à ce qu'il eût acquis l'âge et la force nécessaires pour venger la mort de son père. Vingt ans s'étoient écoulés sans qu'il reparût à Mycènes. Électre ne comptant plus sur son retour, pressoit déjà sa sœur Chrysothémis, de la seconder dans la vengeance qu'elle méditoit. Oreste se montre enfin accompagné de son ami Pilade qui, semant dans la cour d'Égyste le faux bruit de sa mort, fit voir une urne qu'il disoit contenir les cendres de ce jeune héros. A cette nouvelle, Électre se désespère; et Clytemnestre insulte à sa douleur. Oreste se découvre enfin à sa sœur; et de concert avec elle, il tue Clytemnestre et son époux adultère. *Voyez* l'Électre de Sophocle, celle de Crébillon, et l'Oreste de Voltaire.

[5] *La fille de Minos.* Voyez la note [1] de la IIIème Élégie du Livre Ier.

[6] *Labyrinthe.* L'histoire ancienne fait mention de quatre fameux labyrinthes. Celui de Crète est le plus renommé. Il fut construit par Dédale, à l'*instar* de celui d'Égypte. Il y en avoit un troisième dans l'île de Lemnos. Le quatrième, qui étoit en Italie, devint célèbre par le tombeau de Porsenna, roi des Toscans. Ce fut dans le labyrinthe de Crète que Thésée tua le Minotaure. On sait qu'il en sortit, à la faveur du fil secourable d'Ariadne.

[7] *C'est à mes cendres qu'on tend les bras aujourd'hui.* Il

y a dans le texte : *Cineri nunc medicina datur.* Et l'on avoue que la traduction est ici bien inférieure à l'original ; mais on ose garantir, dans cette occasion, que notre langue ne fournit point d'expression équivalente à celle du latin.

[8] *Ce sont là mes trophées, etc.* Jamais amant n'a célébré ses triomphes d'une manière plus pompeuse que Properce le fait dans ce vers : *Hæc spolia, hæc reges, hæc mihi currus erunt.* Les trois images qui en font la beauté, sont l'expression du ravissement, et peignent avec énergie, l'ivresse d'un amant heureux, qui n'a d'autre ambition que l'amour et ses plaisirs.

ÉLÉGIE XV.

ELEGIA XV.

AD CYNTHIAM.

O me felicem, nox ô mihi candida! et ô tu,
Lectule, deliciis facte beate meis!
Quam multà apposita narramus verba lucerna,
Quantaque, sublato lumine, rixa fuit!
Nam modo nudatis mecum est luctata papillis,
Interdum tunica duxit operta moram;
Illa meos somno lassos patefecit ocellos
Ore suo, et dixit, siccine lente jaces?
Quam vario amplexu mutamus brachia, quantum
Oscula sunt labris nostra morata tuis.

Non juvat in cæco venerem corrumpere motu.
Si nescis, oculi sunt in amore duces.
Ipse Paris nuda fertur periisse Lacæna,
Dum Menelaeo surgeret è thalamo:
Nudus et Endymion Phœbi cepisse sororem
Dicitur, et nudæ concubuisse deæ.
Quod si pertendens animo vestita cubaris,
Scissa veste meas experiere manus:
Quin etiam, si me ulterius provexerit ira,
Ostendes matri brachia læsa tuæ.
Necdum inclinatæ prohibent te ludere mammæ.

ÉLÉGIE XV.

A CYNTHIE.

O RAVISSEMENT ! ô nuit ! charmante nuit ! théâtre heureux de mes plaisirs[1]; flambeau, témoin de nos caresses[2]; obscurité confidente de nos débats voluptueux ! Déjà Cynthie n'oppose à mon ardeur que des beautés sans voiles, ou des voiles qui en prolongent la durée. En vain le sommeil voudroit fermer mes paupières; elles se rouvrent sous les lèvres de ma maîtresse. « Quoi ! déjà l'Amour s'endort[3] ! » me dit-elle. Comme je la presse alors dans tous les sens qu'il nous suggère ! Que de baisers longuement savourés ta bouche a recueillis, ma Cynthie !

C'est affadir la volupté, que la goûter dans les ténèbres. On a beau dire, les yeux sont les bons guides en amour. Pâris s'enflamme à la vue d'Hélène[4], qui sort nue du lit de Ménélas. Endymion[5] étoit nu, lorsqu'il embrasa la sœur d'Apollon; elle étoit nue lorsqu'il la reçut dans ses bras. Quelle opiniâtre manie que ces vêtemens, dont l'Amour n'a que faire ici ! C'est le cas de les mettre en pièces; et mon dépit iroit plus loin peut-être, dussent tes bras meurtris en présenter les traces à ta mère. Encore si ta gorge affaissée t'imposoit cette réserve prescrite à celles qui

Viderit hæc, si quam jam péperisse pudet.
Dum nos fata sinunt, oculos satiemus amore.
Nox tibi longa venit, nec reditura dies.
Atque utinam hærentes sic nos vincire catena
Velles, ut nunquam solveret illa dies.
Exemplo junctæ tibi sint in amore columbæ,
Masculus et tutum fœmina conjugium.
Errat, qui finem vesani quærit amoris.
Verus amor nullum novit habere modum.
Terra priùs falso partu deludet arantes,
Et citiùs nigros sol agitabit equos,
Fluminaque ad caput incipient revocare liquores,
Aridus et sicco gurgite piscis erit,
Quam possim nostros aliò transferre calores.
Hujus ero vivus, mortuus hujus ero.
Quod mihi si secum tales concedere noctes
Illa velit, vitæ longus et annus erit.
Si dabit hæc multas, fiam immortalis in illis.
Nocte una quivis vel Deus esse potest.

Qualem si cuncti vellent decurrere vitam,
Et pressi multo membra jacere mero,
Non ferrum crudele esset neque bellica navis,
Nec nostra Actiacum verteret ossa mare;
Nec toties propriis circùm opugnata triumphis
Lassa foret crines solvere Roma suos.
Hæc certè meritò poterunt laudare Minores.
Læserunt nullos pocula nostra deos.

ont à rougir des ravages de la maternité[6]. Que nos yeux s'enivrent d'amour, le destin y consent encore ; mais hâtons-nous! l'éternité de la mort arrive, l'instant si court des plaisirs s'enfuit, pour ne plus revenir. Ah ! chère amante ! resserre-la toujours, et que le tems ne la puisse rompre cette chaîne qui nous tient enlacés! Vois ces colombes, prends leur union pour modèle; ce tendre couple n'a point d'infidélités à craindre. Le véritable amour ne s'éteint jamais; c'est une erreur d'y compter[7]. Avant que le mien porte ses feux ailleurs, on verra la terre cultivée produire des fruits étrangers à leur germe; le soleil atteler à son char les noirs coursiers de la nuit; un fleuve rappeler ses ondes à leur source, et les poissons languir au sein desséché d'Amphytrite. Vivant, je suis à Cynthie; mort, je ne serai point à d'autre. Encore une année de ces délicieuses nuits, et j'aurai vécu suffisamment. Ces nuits trop répétées me donneroient l'immortalité. Que dis-je? il n'en faut qu'une, pour faire un dieu d'un homme.

Ah ! si renfermés dans cette carrière, nous ne connoissions tous d'autre ivresse que celle du vin et de l'amour, le fer ne seroit pas l'instrument du meurtre[8]; nos vaisseaux, des machines de guerre; la mer d'Actium[9], le tombeau mouvant de nos cadavres; et Rome, tant de fois accablée de ses triomphes, auroit moins à gémir du fréquent étalage de son deuil. La postérité, je le sais, y trouvera de quoi s'extasier ; mais nos tête-à-tête bachiques n'ont jamais offensé

Tu modo, dum lucet, hunc fructum ne desere vitæ.
Omnia si dederis, oscula pauca dabis.
Ac veluti folia arentes liquere corollas,
Quæ passim calathis strata natare vides:
Sic nobis, qui nunc magnum speramus amantes,
Forsitan includet crastina fata dies.

les Dieux! Ne laisse donc point échapper ces jouissances de la vie dont l'éclair luit encore [10]. Quand tu me donnerois tous les baisers du monde, tu m'en donneras bien peu, Cynthie. Les feuilles dispersées [11] que tu vois surnager dans nos coupes, se sont détachées de ces guirlandes arides. Ainsi la mort fixe à demain peut-être le terme de nos destinées. Et des amans ne mettroient point de bornes à leurs prétentions!

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE XVme DU LIVRE II.

C'est la plus licencieuse de tout ce recueil; mais la flamme du génie s'y fait plus sentir encore que celle de la volupté ; et les chastes lecteurs trouveront dans la manière du poëte, de quoi se distraire sur les images trop découvertes qu'il présente quelquefois. On a tâché, dans la traduction, de répandre une gaze décente sur les nudités qui se rencontrent assez souvent dans le texte.

Comme les transitions y sont toutes naturelles et faciles, et que l'auteur y parle encore plus aux sens et à l'imagination, qu'au cœur et à l'esprit, tout s'y voit, pour ainsi dire, avec les yeux du corps ; et l'on n'a pas eu besoin de subtilités métaphysiques pour énoncer les sous-entendus du poëte, qui ne sous-entend presque rien dans cette pièce.

[1] *Théâtre heureux de mes plaisirs.* Il y a dans le texte : *Lectule, deliciis facte beate meis.* La délicatesse de cette expression, *facte beate*, se saisit aisément ; mais on ne sauroit la rendre énergiquement en françois. On sait que les poëtes ont le droit d'animer les objets insensibles ; et c'est un privilége, dont Properce use de la manière la plus heureuse, en supposant que sa couche participe à son ivresse.

[2] *Flambeau témoin de nos caresses.* On a cru pouvoir conserver dans la traduction de ces deux vers, la figure que le poëte se permet dans le précédent, où il prête à son lit, les sensations qu'il éprouve lui-même. C'est d'ailleurs une façon de parler fort ordinaire, de prendre, dans le langage poétique surtout, les objets inanimés pour témoins et pour confidens.

[3] *Quoi déjà l'amour s'endort! Siccine lente jaces.* Ces mots présentent une image que supporte la langue de Properce, et que la délicatesse de la nôtre ne sauroit tolérer. Le dégoût qui suit les plaisirs de l'amour, est une idée qu'il suffit d'effleurer dans une traduction françoise. Les peintures suivantes sont de nature à exiger les mêmes modifications: une copie trop fidèle révolteroit à coup sûr.

[4] *Hélène.* Properce lui donne le nom de *Lacæna*, synonyme de *Spartana*, parce qu'elle étoit femme de Ménélas, roi de Sparte.

[5] *Endymion.* Ce berger, fils d'Éthlius, eut, selon Pausanias, cinquante filles de la chaste Diane. C'étoit dans les bras du Sommeil où le bel Endymion étoit enseveli, qu'elle jouissoit tous les soirs des faveurs de son jeune amant. Le mont Latmus, dans la Carie, fut le théâtre de leurs voluptueuses caresses.

[6] *Qui ont à rougir des ravages de leur maternité. Viderit hæc, si quam jàm peperisse pudet. Viderit hæc* revient à *curæ illi sit;* et cette expression est fort élégante dans le sens où Properce l'emploie. *Quam peperisse pudet* ne prononce point l'image qui se trouve dans la traduction, et qui étoit nécessaire pour éclaircir l'idée du poëte.

[7] *C'est une erreur d'y compter.* L'épithète *vesani* ne se prend guère qu'en mauvaise part, et ne sauroit s'appliquer qu'à l'amour considéré comme une passion funeste. Quand Properce dit que le véritable amour ne s'éteint jamais, il prétend donc énoncer une vérité effrayante pour les amans; et c'est ce qu'il falloit observer, pour justifier l'expression *d'y compter*, qui, au premier coup d'œil, pourroit être regardée comme impropre.

[8] *Le fer ne seroit pas l'instrument du meurtre. Non ferrum crudele esset.* Tous les poëtes déclament à l'envi

contre le fer, c'est-à-dire, contre le plus utile, le plus nécessaire des métaux; mais certainement il n'a point été le premier métal meurtrier. L'histoire des anciens peuples nous fait voir que les premières armes métalliques furent de cuivre. Telles étoient encore les épées des Gaulois, lorsque les Romains les combattirent pour la première fois. L'or, l'argent, et même le cuivre, étoient connus des habitans du Nouveau-Monde; mais le fer étoit partout ignoré : c'est que les deux premiers sont plus aisés à exploiter et à mettre en œuvre; le cuivre vient ensuite, tandis que le fer demande le comble de l'art et du feu pour être fondu et travaillé; et c'est avec raison qu'on doit regarder toute nation où le fer est d'usage, comme réunie depuis long-tems en société.

(*Not. de Lagrange, trad. de Sénèque.*)

9 *La mer d'Actium*. Voyez les notes de la VIème Élégie du IVème Livre.

10 *Ne laisse donc point échapper ces jouissances de la vie dont l'éclair luit encore*. Il y a dans le texte que nous suivons, *dum licet;* mais quelques éditions portent *dum lucet*, que nous adoptons comme plus élégant et bien plus poétique. *Fructum vitæ* ne peut signifier ici que les plaisirs de la vie, et le mot *hunc* semble en déterminer le sens.

11 *Ces feuilles dispersées, etc.* Les Commentateurs sont partagés sur le véritable sens de ce distique, dont la difficulté roule sur les deux mots *calathis* et *natare*. Quelques-uns veulent qu'ils signifient flotter dans des corbeilles; mais *calathus* signifie aussi bien un vase qu'une corbeille. L'image qu'il présente dans ce sens est d'ailleurs beaucoup plus naturelle, et n'exige pas qu'on suppose une figure très-forcée dans l'infinitif *natare*, qu'on doit rendre par *surnager*.

ÉLÉGIE XVI.

ELEGIA XVI.

AD CYNTHIAM.

Prætor ab Illyricis venit modo, Cynthia, terris,
  Maxima præda tibi, maxima cura mihi.
Non potuit saxo vitam posuisse Ceraune.
  Ah! Neptune, tibi qualia dona darem!

Nunc sine me, plena fiunt convivia mensa:
  Nunc sine me, tota janua nocte patet.
Quare, si sapis, oblatas ne desere messes,
  Et stolidum pleno vellere carpe Pecus.
Deinde, ubi consumpto restabit munere pauper;
  Dic, alias iterum naviget Illyrias.
Cynthia non sequitur fasces, nec curat honores.
  Semper amatorum ponderat illa sinus.
At tu nunc nostro, Venus ô! succurre dolori,
  Rumpat ut assiduis membra libidinibus.

Ergo muneribus quivis mercatur amorem?
  Jupiter, indigna merce puella perit!
Semper in Oceanum mittit me quærere gemmas,
  Et jubet ex ipsa tollere dona Tyro.

ÉLÉGIE XVI.

A CYNTHIE.

Le voilà donc de retour ce préteur d'Illyrie[1], qui doit me désespérer et t'enrichir! Ah! Neptune, quels sacrifices je t'aurois offerts, s'il eût pu faire naufrage aux écueils de Céraune[2]!

Et je n'ai plus d'accès dans cette maison qui s'ouvre à toute heure de la nuit! Et je suis écarté de cette table couverte de tant de mets! Si tu sais y moissonner, ne t'épargne pas dans ce champ qui t'offre une si belle récolte; tonds-moi cette pécore jusqu'au vif; et pour le remettre en état de se ruiner encore, tu lui diras après, d'aller piller une autre Illyrie[3].... Cynthie pèse son estime au poids de l'or; et ce n'est pas la dignité du préteur, ce ne sont pas ses faisceaux qui l'ont séduite. O Vénus! console mon désespoir; et que l'abus des plaisirs en prive à jamais mon rival.

Des présens, n'importe de qui! et de l'amour en échange! Grand Jupiter! quel plus indigne commerce pouvoit avilir nos belles! Mais il faut, au premier ordre, leur aller chercher de riches perles de l'Océan, et leur trouver, à point nommé, la plus belle pourpre de Tyr. Plût au ciel que les richesses n'eussent jamais

Atque utinam Romæ nemo esset dives, et ipse
  Straminea posset dux habitare casa.
Nunquam venales essent ad munus amicæ;
  Atque una fieret cana puella domo.

Non quia septenas noctes sejuncta cubaris,
  Candida tam fœdo brachia fusa viro;
Non, quia peccaris, testor te; sed quia vulgò
  Formosis Levitas semper amica fuit.
Barbarus excussis agitat vestigia lumbis,
  Et subitò felix nunc mea regna tenet.
Aspice quid donis Eriphyle invenit amaris,
  Arserit et quantis nupta Creusa malis.

Nullane sedabit nostros injuria fletus?
  An dolor hic vitiis nescit abesse suis?
Tot jam abiere dies, cum me nec cura theatri,
  Nec tetigit campi, nec mea Musa juvat.
Ah! pudeat certè, pudeat : nisi fortè, quod aiunt,
  Turpis amor surdis auribus esse solet.
Cerne ducem, modò qui fremitu complevit inani
  Actia damnatis æquora militibus.
Hunc infamis amor versis dare terga carinis
  Jussit, et externo quærere in orbe fugam.
Cæsaris hæc virtus, et gloria Cæsaris hæc est.
  Illa, quæ vicit, condidit arma manu.

pénétré dans Rome, et que le chef de la République habitât encore une simple chaumière! les femmes ne s'y vendroient pas au plus offrant, et la vieillesse d'une amante [4] la trouveroit encore fidèle à ses premiers foyers. . . . .

Ce ne sont pas les sept nuits où tu devois être seule, et qu'un infâme a passées dans tes bras, belle Cynthie; ce n'est pas ton crime particulier que je dénonce ici; mais la perfidie, ce vice favori de la beauté. Cependant un barbare tressaille de plaisir [5]; il n'a fait que se montrer, et le voilà possesseur de mon empire!... Mets sous tes yeux le fatal collier d'Ériphyle [6], et les tragiques noces de Créuse [7]; ils t'apprendront à redouter les présens.

Et tant d'outrages n'ont pu sécher mes larmes! Est-ce une condition du vice de toujours souffrir? Que de jours écoulés, depuis que j'ai perdu le goût des vers, que les spectacles de l'amphithéâtre, que ceux du Champ de Mars ne me touchent plus! Ah! je devrois mourir de honte; mais ce qu'on dit est vrai peut-être : une passion honteuse étouffe en nous le cri de l'honneur. Vois cet Antoine [8], dont la coupable armée couvroit naguère les mers d'Actium : qu'a produit ce bruyant appareil? une lâche déroute de ses vaisseaux [9], où l'amour tourne le dos à la gloire, pour suivre l'infamie aux extrémités du monde. Cette journée fut le triomphe de la valeur et de la clémence. La main de César victorieux, laisse tomber ses armes.

Sed quascunque tibi vestes, quoscunque Smaragdos,
  Quosve dedit flavo lumine chrysolitos,
Hæc videam rapidas in vanum ferre procellas,
  Quæ tibi terra velim, quæ tibi fiat aqua.
Non semper placidus perjuros ridet amantes
  Jupiter, et surda negligit aure preces.
Vidistin' toto sonitus percurrere coelo?
  Fulminaque æetherea dessiluisse domo?
Non hæc Pleiades faciunt, neque aquosus Orion:
  Nec sic de nihilo fulminis ira cadit.
Perjuras tunc ille solet punire puellas,
  Deceptus quoniam flevit et ipse Deus.
Quare ne tibi sit tanti Sidonia vestis,
  Ut timeas, quoties nubilus Auster erit.

Puisse la terre ou la mer susciter un tourbillon rapide qui les disperse à mes yeux dans le vague des airs, ces vêtemens, riches présens de mon rival, où l'éclat de l'émeraude le dispute à l'or brillant de la chrysolite ! Jupiter prête quelquefois l'oreille à nos prières, et ne rit pas toujours des parjures des amans. As-tu vu tomber la foudre ? l'as-tu vu sillonner avec fracas les vastes régions du ciel ? Ce n'est pas Orion, ce ne sont pas les orageuses Pléyades qui la forment ; ce n'est pas une cause aveugle qui dirige sa chute terrible ; c'est Jupiter trompé qui va punir d'infidèles beautés, dont le parjure l'irrita jusqu'aux larmes, tout dieu qu'il est. Lorsque l'horizon plus nébuleux annoncera quelque orage, ne te rassure pas, ô Cynthie ! sur la richesse de tes robes sidoniennes[10].

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE XVIme DU LIVRE II.

Ce sont des fêtes continuelles dans la maison de Cynthie, depuis le retour de ce maudit préteur, qui eût dû faire naufrage, et que Properce dévoue à l'avarice de sa maîtresse, et à cette dégradation, suite ordinaire de l'abus des plaisirs. Il prend de-là occasion de s'élever contre la perfidie des femmes; il dénonce leur inconstance, et cette avidité qui les rend accessibles aux présens, dont l'attrait est si dangereux. Pour effrayer son infidèle, il cite l'exemple de *Créuse* et d'*Éryphile.* Cependant il est malheureux du bonheur de son rival; sa douleur ne connoît plus de distractions; toute sa fierté l'abandonne; l'honneur même, s'il faut l'en croire, est incompatible avec l'amour, témoin cet *Antoine,* dont il rappelle l'histoire, pour avoir occasion de louer *Auguste.* Il revient sans transition, aux riches présens de son rival, aux diamans, aux magnifiques robes de Cynthie: il dévoue tout cela aux tempêtes, et finit par la menacer du courroux de *Jupiter,* dont il peint la foudre comme l'expression de ses vengeances contre un sexe parjure qui lui fut infidèle, tout dieu qu'il est, et le plus grand des Dieux. Les riches étoffes de Sidon ne garantissent pas du tonnerre.

[1] *Ce préteur d'Illyrie, etc.* Aujourd'hui l'Esclavonie. Ce préteur est le même sans doute que cet inconnu dont il est fait mention dans la VIIIme Élégie du Ier Livre. Le poëte se plaint, dans celle-ci, de la préférence que Cynthie donne à cet opulent préteur qui, s'il faut l'en croire, n'avoit pour

lui que sa fortune et sa dignité, qui revenoit à celle de nos gouverneurs ou intendans de province.

[2] *Céraune* est une montagne de l'Épire, assez voisine de la mer, où Properce regrette que son rival n'ait pas fait naufrage. *Cerauno* est mis pour *Ceraunio*, épithète de *Saxo*, qui doit s'entendre des écueils dont cette mer est semée, et non pas de la montagne qui est dans son voisinage.

[3] *Tu lui diras après, d'aller piller une autre Illyrie.* Cette idée n'est pas tout-à-fait énoncée dans le texte, mais elle est clairement indiquée par les vers précédens, qui sont l'expression du plus grand mépris. Ces vers supposent que celui à qui ils s'adressent, fut un de ces vils mortels qui s'engraissent du malheur des peuples soumis à leur administration. Les mots, *alias iterùm naviget Illyrias*, font d'ailleurs entendre qu'il n'y avoit plus rien à piller dans l'Illyrie, que les déprédations du préteur avoient ruinée.

[4] *La vieillesse d'une amante, etc.* On auroit souhaité pouvoir conserver l'antithèse du *cana puella*, qui forme un contraste charmant dans le latin, et qui ne seroit que plat et ridicule dans notre langue. L'image d'une jeune fille en cheveux blancs, ne rendroit d'ailleurs qu'imparfaitement l'intention du poëte, dont le *puella* renferme plutôt l'idée de pureté et d'innocence, que celle de jeunesse et de fraîcheur.

[5] *Cependant un barbare tressaille de plaisir.* Il y a dans le texte, *agitat vestigia*. Toute la difficulté de ce vers roule sur ces deux mots qui, rapprochés d'*excussis lumbis*, présentent l'image la plus obscène. Turnèbe prétend que *agitare vestigia* est synonyme de *incedere*; ce qui n'offre

qu'un sens louche dans cet endroit. J'aime mieux croire avec Passerat, que *vestigia* est pris ici pour *pedes;* et dans cette supposition, le vers de Properce devient clair, et trop clair sans doute pour les chastes lecteurs.

[6] *Éryphyle*, femme d'Amphiaraüs, reçut d'Argia, femme de Polynice, un collier d'or, aux conditions qu'elle découvriroit la retraite de son mari, qui s'étoit caché pour ne point se trouver à la guerre de Thèbes, où la mort l'attendoit. Ce malheureux prince se vit donc forcé de partir pour cette guerre, où il périt effectivement; mais Hercule ne laissa pas cette perfidie sans vengeance; et la mort d'Éryphyle suivit de près celle d'Amphiaraüs. C'est à cette même Ériphyle que Juvénal fait allusion dans ce vers de la VIème Satyre:

Occurent multæ tibi Belides atque Eriphylæ.

[7] *Créuse* épousa Jason après qu'il eut répudié Médée; mais celle-ci cachant son ressentiment sous une apparence de générosité, envoya à sa rivale une robe où elle avoit caché une boîte remplie d'un feu qui ne pouvoit s'éteindre. Créuse reçut ce présent avec avidité, et son premier soin fut d'ouvrir la boîte, d'où s'échappa la flamme qui devoit la consumer. Tout le palais de Créonte son père fut incendié au même instant.

[8] *Vois cet Antoine, etc.* Il y a dans le texte, *cerne ducem*, ce qui ne peut s'entendre que d'Antoine, qui est clairement désigné par ce vers: *Actia damnatis æquora militibus.* Ces mots *damnatis militibus* font allusion au jugement du sénat, qui avoit déclaré ce triumvir ennemi de la patrie.

9 *Une lâche déroute de ses vaisseaux, etc.* La fortune semble se déclarer d'abord pour Antoine; mais il voit Cléopâtre qui prend la fuite; et il renonce à la victoire, pour suivre sa maîtresse en Égypte. Si des héros ont tout quitté pour l'Amour, Properce en conclut tacitement, qu'on ne doit pas s'étonner que l'amour le subjugue.

10 *Sur la richesse de tes robes sidoniennes.* Il y a dans le texte, *Sidonia vestis*, une robe de Sidon. On tiroit de cette ville des étoffes aussi précieuses que celles de Tyr, dont elle étoit fort voisine. Virgile dit, L. IV. Æneid.

Sidoniam picto Chlamydem circumdata limbo.

ÉLÉGIE XVII.

ELEGIA XVII.

AD CYNTHIAM.

MENTIRI noctem, promissis ducere amantem,
Hoc erit infectas sanguine habere manus.
Horum ego sum Vates, quoties desertus amaras
Explevi noctes fractus utroque toro.
Vel tu Tantalea moveare ad flumina sorte,
Ut liquor arenti fallat ab ore sitim :
Vel tu Sisyphios licet admirere labores,
Difficile ut toto monte volutet onus :
Durius, in terris nihil est, quod vivat amante,
Nec, modò si sapias, quod minus esse velis.
Quem modò felicem, invidia admirante, ferebant,
Nunc decimo admittor vix ego quoque die.
Nunc jacere è duro corpus juvat, impia, saxo,
Sumere et in nostras trita venena manus.
Nunc licet in Triviis sicca requiescere Luna,
Aut per rimosas mittere verba fores.
Quid, quamvis ita sit, dominam mutare cavebo.
Tum flebit, cùm mî senserit esse fidem.

ÉLÉGIE XVII.

A CYNTHIE.

Promettre une nuit[1] à l'Amour, et le frustrer de cette nuit, c'est tremper dans le sang une main parricide. Je suis le chantre de cette maxime, toutes les fois qu'il m'arrive de ces nuits cruelles et solitaires où mon corps brisé[2] ne trouve point d'attitude supportable. Qu'on se mette à la place de Tantale[3], brûlé de sa soif toujours trompée au milieu d'un fleuve; qu'on se représente Sisyphe[4] luttant contre la pente d'une montagne, d'où roulera sans fin l'énorme roche qu'il voudroit fixer : la condition d'un amant est encore plus pénible; c'est de toutes les destinées humaines, la moins désirable, quand on est sage. On vantoit mon bonheur autrefois, mes rivaux en étoient accablés; et maintenant un jour, un seul jour sur dix, est tout mon partage. Mourons : car il me faut opter entre ces noirs poisons et ce dur rocher, maintenant qu'au déclin de cette lune altérée de rayons[5], tu me réduis, barbare, à languir dans un carrefour, à ne plus t'adresser mes vœux qu'au travers de ta porte qui les repousse. Et je n'en suis pas moins en garde contre l'inconstance! Un jour viendra que tu pleureras sur ma fidélité mieux sentie[6].

REMARQUES

SUR LA XVII[eme] ELÉGIE DU LIVRE II.

Tout est clair, méthodique et bien enchaîné dans cette pièce, même aux yeux les moins exercés à saisir la logique des passions. Ces mots, si difficiles à traduire : *Horum ego sum Vates*, lient parfaitement le troisième vers aux deux vers précédens ; et la difficulté n'est pas d'en sentir la force, mais d'en trouver le signe dans notre langue. *Je suis le devin, le chantre ou l'interprète de cette maxime*, en est, je crois, l'expression littérale : reste à savoir si l'intention du poëte y sera bien rendue. J'ai préféré le mot *chantre*, parce que l'insomnie a ses plaintes souvent articulées, qu'on peut appeler, en langage poétique, *le chant de l'insomnie.*

¹ *Promettre une nuit, etc.* Scaliger joint cette Élégie à la précédente ; et l'on ne voit pas ce qui le détermine à cette supposition. *Mentiri noctem* est admirable pour l'élégance de l'expression, et *promissis ducere amantem* ne l'est pas moins. *Ducere* est pris ici dans le sens de *protrahere*, prolonger, différer. Le vers suivant est une circonlocution très-poétique dans la circonstance où Properce l'emploie. Une expression plus laconique seroit ici déplacée. L'objet du poëte est d'appuyer sur une idée, dont il paroîtroit se défier, s'il l'exprimoit plus brièvement.

² *Où mon corps brisé, etc. Fractus utroque toro*, rend avec énergie l'impatience d'un amant qui, ne pouvant

dormir, cherche en vain une attitude commode. *Utroque toro* n'exprime que ce changement de posture, ou, ce qui revient à peu près au même, la droite et la gauche d'un même lit.

[3] *Qu'on se mette à la place de Tantale, etc.* Le supplice auquel Tantale fut condamné dans les enfers, est connu de tout le monde.

[4] *Sisyphe.* Ce fut un brigand, dont Thésée purgea la Grèce. Les poëtes ont supposé qu'il rouloit aux enfers un rocher sur la pente d'une montagne, et que son supplice étoit de le voir retomber, dès qu'il touchoit la cime du mont.

[5] *Au déclin de cette lune altérée de rayons, etc.* Il y a dans le texte : *Sicca requiescere luna;* ce qui peut s'entendre d'une nuit sans pluie et sans nuages. Pline observe qu'au déclin de la lune, il s'élève presque toujours un vent considérable, dont le souffle desséchant est très-mal sain; et c'est peut-être aux effets nuisibles de ce météore, que Properce fait allusion. Peut-être aussi ne veut-il exprimer autre chose qu'une nuit d'hiver bien sereine et bien froide. Mais ces différens sens ne justifient pas l'emploi du mot *altérée* que je hasarde dans la traduction. On observera donc que, suivant l'ancienne physique, les astres avoient besoin pour vivre, d'alimens analogues à leur nature. On supposoit qu'ils se nourrissoient de particules ignées qui s'élèvent sans cesse de notre globe sur les régions supérieures; et que, réciproquement, la chaleur qui nous vient d'en haut, n'est qu'une émanation, et, pour ainsi dire, une transpiration de ces corps de feu.

Lagrange, traduction de Lucrèce.

Ce vers de la IVème Satire de Juvénal :

Nostra bibat vernum contracta cuticula solem.

me paroît d'ailleurs autoriser l'interprétation que je donne au *sicca* de Properce : si l'on boit les rayons du soleil, on peut en être altéré.

[6] *Tu pleureras sur ma fidélité mieux sentie.* Ne rencontrant que des amans perfides, Cynthie finira par regretter le fidèle Properce. Un cruel abandon lui arrachera des larmes ; et le souvenir de ses cruautés, fera naître le remords dans son cœur. Telles sont les menaces renfermées dans ce vers : *Tum flebit, cum mî senserit esse fidem.*

ÉLÉGIE XVIII.

ELEGIA XVIII.

AD CYNTHIAM.

Assiduæ multis odium peperere querelæ.
Frangitur in tacito femina sæpe viro.
Si quid vidisti, semper vidisse negato:
Aut si quid doluit fortè, dolere nega.
Quid si jam canis ætas mea candeat annis?
Et faceret scissas languida ruga genas?
At non Tithoni spernens Aurora senectam,
Desertum Eoa passa jacere domo est.
Illum sæpe suis decedens fovit in ulnis,
Quam priùs abjunctos sedula lavit equos.
Illum ad vicinos cum amplexa quiesceret Indos,
Maturos iterùm est questa redire dies.
Illa Deos currum conscendens dixit iniquos,
Invitum et terris præstitit officium,
Cum majora senis Tithoni gaudia vivi,
Quam gravis, amisso Memnone, luctus erat.
Cum sene non puduit talem dormire puellam;
Et canæ toties oscula ferre comæ.
At tu etiam juvenem odisti me, perfida, cum sis
Ipsa anus haud longa curva futura die.
Quin ego diminuo curam, quod sæpe Cupido
Huic malus esse solet, cui bonus ante fuit.

ÉLÉGIE XVIII.

A CYNTHIE.

Combien d'amans que l'habitude des plaintes rend odieux ! C'est contre la patience des hommes que se brise souvent la fierté des femmes[1]. Si vous y voyez clair, niez que vous ayez des yeux. Même en souffrant, ne convenez jamais de vos souffrances.... Eh ! que seroit-ce donc[2], si l'âge avoit déjà blanchi mes cheveux et sillonné mes joues ?.... Que dis-je ? Fidèle compagne du vieux Tithon[3], l'Aurore ne l'abandonna point à la solitude de son palais ; son premier soin, avant de dételer et de baigner ses coursiers, étoit de réchauffer ce vieillard dans son sein. Lorsque sur les rivages de l'Inde, il reposoit dans les bras de la déesse, elle se plaignoit de la vélocité des heures qui ramenoient le jour ; du haut de son char, elle murmuroit contre les Dieux qui la forçoient d'annoncer le retour du Soleil. Plus sensible aux caresses de ce vieillard encore vivant, qu'à la perte de Memnon[4] déjà mort, l'Aurore, la jeune Aurore, dormoit sans répugnance avec le vieux Tithon ; elle couvroit de mille baisers sa tête blanchie par les années.... Et tu repousses ma jeunesse ! toi, perfide, qu'on verra bientôt te courber sous le faix des années[5] ; mais l'Amour qui nous flatte a souvent des retours amers ; et cela me console de tes mépris.

Nunc etiam infectos demens imitare Britannos,
Ludis et externo tincta nitore caput.
Ut natura dedit, sic omnis recta figura.
Turpis Romano Belgicus ore color.
Illi sub terris fiant mala multa puellæ,
Quæ mentita suas vertit inepta comas.
De me, mî certè poteris formosa videri;
Mî formosa satis, si modò sæpe venis.
An, si cæruleo quædam sua tempora fuco
Tinxerit, idcirco cærula forma bona est?

. . . .

Cum tibi nec frater, nec sit tibi filius ullus,
Frater ego, et tibi sim filius unus ego.
Ipse tuus semper tibi sit custodia lectus,
Nec nimis ornata fronte sedere velis.
Credam ego, narranti noli committere famæ.
Et terram rumor transilit, et maria.

Ta folie maintenant est de te farder le visage à la manière des Belges[6]. Crois-moi, il n'y a de vraie beauté que celle de la nature; et des couleurs belgiques ne peuvent qu'enlaidir une tête romaine. Que tous les supplices du Ténare punissent l'insensée qui, la première, fit perdre à ses cheveux leur teinte naturelle! Rends-moi souvent heureux, ma Cynthie; à ce prix, tu seras belle, et toujours assez belle à mes yeux! De ce qu'une folle se peint en bleu le visage et la chevelure, s'ensuit-il que ce fard embellisse[7]?...

Tu n'as point de frère, tu n'as point de fils : frère et fils[8], que je sois tout pour Cynthie. Évite de te montrer le front chargé d'une vaine parure; et que ce lit, garant de ta fidélité, en soit l'incorruptible gardien. Mais j'en croirai la Renommée; crains de t'y fier : cette déesse ne se taît jamais; sa voix embrasse et la mer et la terre.

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE XVIIIeme DU LIVRE II.

La patience est en général un parti fort sage ; et d'abord, Properce en donne le conseil à tous les amans sans exception ; mais, par un retour sur sa jeunesse, il restreint aux seuls vieillards cette règle de conduite, ce qu'il fait si brusquement, que le lecteur est arrêté à ce passage, dont il ne saisit pas l'esprit. Cette contradiction si précipitée n'est qu'apparente, et le mérite en est mieux senti à une seconde lecture, parce qu'on a vu qu'elle étoit motivée par l'impatience d'arriver à l'histoire de l'*Aurore*, dont le poëte oppose l'éternelle fraîcheur à la jeunesse éphémère de Cynthie. Cette déesse aima le vieux Tithon ; et la vieille Cynthie dédaigne le jeune Properce. (Voyez la note [5].) Mais elle a beau se farder à la manière des Belges, elle est vieille, ou n'a qu'un jour à ne point l'être ; et des couleurs belgiques ne font qu'ajouter aux ravages du tems, ennemi de la beauté.

Properce a dû penser tout cela, et nous lui savons gré de n'avoir fait que l'indiquer ici. Mais qu'entend-il, quand il forme le vœu de tenir lieu de fils et de frère à Cynthie? C'est, je l'avoue, un vœu bien modeste pour un amant, ou bien ambitieux ; car il seroit possible qu'il eût voulu dire que l'amour de Cynthie devoit réunir toutes les affections. Comme cette supposition n'est point assez justifiée, je m'en tiens à la note suivante [*].

[1] *C'est contre la patience des hommes que se brise*

souvent la fierté des femmes. Rien de plus énergique que ce *frangitur in tacito viro.* Tibulle s'en est servi dans ce vers de la VIII[eme] Élégie du I[er] Livre :

Desistas lacrymare puer, non frangitur illa.

Cicéron l'emploie dans le même sens, lorsqu'il dit dans son Brutus :

Injuria accepta, fregit tamen C. Gracchum patientiâ Octavius.

[2] *Eh! que seroit-ce donc, etc.* Cette transition n'est point dans le texte, mais elle devient nécessaire dans la traduction. La clarté est une qualité indispensable dans notre langue ; c'est un mérite auquel on doit sacrifier jusqu'à l'énergie, quand elle peut répandre de l'obscurité dans le discours.

[3] *Tithon.* L'Aurore l'enleva à son père Laomédon, et obtint des dieux qu'il seroit immortel ; mais elle oublia de leur demander une éternelle jeunesse en faveur de son amant, de sorte qu'il vieillissoit tous les jours, comme s'il eût été mortel. Pendant long-tems la vieillesse de Tithon et les infirmités qui l'accompagnoient, ne furent point un obstacle à l'amour de l'Aurore. Enfin elle se lassa d'être fidèle, et Céphale remplaça Tithon dans les bras de la déesse. Elle enleva ce nouvel amant à Procris son épouse, et le transporta en Syrie, où elle devint grosse, du fait de je ne sais quel autre amant. Après ses couches, elle fit un troisième rapt, celui du géant Orion ; puis beaucoup d'autres qu'il seroit trop long de raconter. Malgré tous ces enlèvemens successifs, la constance de l'Aurore est toujours citée ; et Properce a bien choisi son exemple, puisqu'il est consacré.

[4] *Memnon*, fils de l'Aurore, fut un des princes de l'Orient qui vinrent au secours de Priam, lors du fameux siége de Troie. Il fut tué dans un combat qu'il osa livrer à l'invincible Achille. Les poëtes supposent que l'Aurore sa mère fit naître de ses cendres, un oiseau connu sous le nom de *Memnon*. Voyez Ovid. Métam. L. XIII.

[5] *Te courber sous le faix des années. Cum sis ipsa anus, etc.* ne signifie pas que Cynthie se ressentit des approches de la vieillesse. Ce n'est que par opposition à l'éternelle jeunesse de l'Aurore, que Properce lui met sous les yeux le tableau de sa caducité future. Le *juvenem* du vers précédent, n'est aussi qu'une opposition à la décrépitude de Tithon. En un mot, Properce ne veut pas dire qu'il est plus jeune que sa maîtresse; mais seulement que Tithon eut moins de titres à l'amour de l'Aurore, que lui, Properce, à l'amour de Cynthie.

[6] *A la manière des Belges*, ou *des Bretons*, comme le porte le texte, *Britannos*. Les Bretons, proprement dits, occupoient l'île aujourd'hui connue sous le nom de Grande-Bretagne, et les Belges s'étendoient depuis la Marne ou la Seine, jusqu'au Rhin; mais les anciens, et les poëtes surtout, désignent souvent les Gaulois en général, sous la dénomination particulière de Belges ou de Bretons. Quoi qu'il en soit, César observe dans ses Commentaires, que ces peuples se peignoient le visage et les cheveux. Le jaune et le bleu étoient les couleurs favorites qu'ils employoient à cet usage. L'objet de cette manie étoit de se rendre plus redoutables à leurs ennemis. Les femmes se proposoient un autre but, qu'elles manquoient à coup sûr: car, comme dit Properce: *Ut natura dedit, sic omnis recta figura.*

Ovide nous a laissé des recettes détaillées de toutes les espèces de fards à l'usage des dames romaines; mais la meilleure n'en vaut rien, suivant Properce et Callimaque son modèle, qui, dans l'hymne intitulé *les Bains de Pallas*, indique aux femmes une autre manière de s'embellir. « Vénus et Pallas, dit-il, se disputoient le prix et la gloire de la beauté. Vénus fut long-tems à sa toilette; elle ne cessa point de consulter son miroir, retoucha plus d'une fois à ses cheveux, régla la vivacité de son teint: Pallas ne se mira, ni dans le métal, ni dans le cristal des eaux; elle ne trouva point d'autre secret, pour se donner du rouge, que de courir un long espace de chemin, à l'exemple des filles de Lacédémone, qui s'exerçoient à la course sur les bords de l'Eurotas. Si Vénus la vainquit, c'est sans doute qu'elle prit des baisers de colombes sur les lèvres d'Adonis, ou qu'elle vola dans les bras de Mars y chercher le fard de la volupté. » Anacréon n'a rien de plus agréable que ce fragment librement traduit de Callimaque, dont il fait regretter la perte.

[7] *S'ensuit-il que ce fard embellisse?* Il y a dans le texte: *Idcirco cærula forma bona est?* Ce *forma* est mis ici poétiquement pour *figura*, et n'est pas synonyme de *color:* car, dans ce sens, la pensée de Properce seroit fausse, puisque le bleu est une couleur agréable; mais un visage peint en bleu doit être en effet hideux ou ridicule; et c'est ce que le poëte veut dire.

[8] *Frère et fils, que je sois tout pour toi.* Ce passage est trop brusque; et le souhait que fait ici Properce est bien chaste dans la circonstance. Est-il naturel que l'ambition d'un amant aussi passionné, se borne au titre de fils ou

de frère de sa maîtresse. S'il n'y a pas une lacune dans cet endroit, on ne voit pas comment il n'y auroit point d'incohérence. Je la sauve de mon mieux ; mais sans trop m'écarter du texte, qu'il faut respecter dans tous les cas.

ÉLÉGIE XIX.

ELEGIA XIX.

AD CYNTHIAM.

Etsi, me invito, discedis, Cynthia, Roma,
Lætor, quod sine me, devia rura colis.
Nullus erit castis juvenis corruptor in agris,
Qui te blanditiis non sinat esse probam.
Nulla neque ante tuas orietur rixa fenestras,
Nec tibi clamatæ somnus amarus erit.
Sola eris, et solos spectabis, Cynthia, montes,
Et pecus, et fines pauperis agricolæ.
Illic te nulli poterunt corrumpere ludi,
Fanaque peccatis plurima causa tuis.
Illic assidue tauros spectabis arantes,
Et vitem docta ponere falce comas :
Atque ibi rara feres inculto thura sacello,
Hœdus ubi agrestes corruet ante focos.
Protinus et nuda choreas imitabere sura;
Omnia ab externo sint modò tuta viro.

Ipse ego venabor : jam nunc me sacra Dianæ
Suscipere, et Veneri ponere vota juvat.

ÉLÉGIE XIX.

A CYNTHIE.

C'est à regret, Cynthie, que je te vois quitter le séjour de Rome, pour aller habiter, sans moi, les campagnes solitaires. Je m'en console toutefois : on n'y tendra point de piéges à ton innocence. Ce n'est pas dans ces chastes asiles que nos jeunes séducteurs ont choisi leur théâtre. Plus de querelles à vider sous tes fenêtres; plus de Cynthie pour objet de ces clameurs ennemies de ton sommeil. Tu seras seule, et n'auras sous les yeux que les déserts des montagnes, que les troupeaux du laboureur, que l'étroite enceinte de son petit domaine. Là ne se trouvent point de spectacles qui corrompent, ni tous ces temples, qu'ont souvent profanés tes rendez-vous; mais tu verras l'infatigable taureau sillonner des guérets, et le pampre inutile tomber sous la serpe du vigneron prévoyant. Un peu d'encens brûlé dans un temple sans décoration, un chevreau immolé sur des autels rustiques, y suffiront à tes sacrifices alors bien rares. La jambe à demi-nue, tu préluderas à de champêtres danses[1]; et l'exclusion de tout homme étranger, garantira l'innocence de la fête.

Pour moi, je deviendrai chasseur; et d'avance je jouis de mes sacrifices à Diane, ainsi que de mes vœux

Incipiam captare feras, et reddere pinu
  Cornua, et audaces ipse monere canes :
Non tamen, ut vastos ausim tentare leones,
  Aut celer agrestes comminùs ire sues.
Hæc igitur mihi sit, lepores audacia, molles
  Excipere, et stricto figere avem calamo,
Quà formosa suo Clitumnus flumina luco
  Integit, et niveos abluit unda boves.
Tu, quoties aliquid conabere, vita, memento
  Venturum paucis me tibi luciferis.
Sic me nec solæ poterunt avertere silvæ,
  Nec vaga muscosis flumina fusa jugis,
Quin ego in assidua mutem tua nomina lingua.
  Absenti nemo non nocuisse velit.

à la belle Vénus. J'animerai mes chiens intrépides[2] contre les bêtes fauves; je leur tendrai des piéges, et rendrai leurs dépouilles au pin qui les réclame[3]. Je n'ai ni le courage ni l'agilité nécessaires pour m'essayer contre un lion monstrueux, pour assaillir de front un sanglier féroce; mon intrépidité se bornera donc à surprendre un lièvre timide, à suivre, d'un trait mortel, le rapide vol des oiseaux, dans ces bosquets où le Clitumne[4] épand ses ondes amoureuses qui, dit-on, ont la propriété de blanchir les troupeaux qui s'y baignent. Et toi, chère vie, sois toujours forte contre tes sens[5], en songeant que, sous peu de jours, c'est pour toi que j'arrive. A ce prix, les forêts solitaires, et ces fontaines jaillissantes sur des collines tapissées de mousses, n'auront plus de charmes qui m'arrêtent. Ah! qu'il me tarde de te prodiguer tous ces noms[6] que suggère la tendresse; si je m'absente alors, je me dévoue moi-même à la haine publique.

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE XIX[eme] DU LIVRE II.

Cynthie part pour la campagne sans Properce, qui regrette de ne l'y pas accompagner. Tel est le début de l'Élégie. Quelques vers plus bas, il se promet les plaisirs de la chasse dans cette même campagne, où sa maîtresse est représentée s'occupant de soins étrangers à l'amour, et qui tous supposent l'absence de son amant. N'y a-t-il pas dans tout cela une contradiction manifeste ? et pour en sauver le reproche à notre auteur, ne faut-il pas voir une lacune entre le seizième et le dix-septième vers de cette Élégie ? Non sans doute, si rien n'empêche de supposer que Cynthie n'a fait que devancer son amant dans cette campagne, qu'il doit l'y suivre, et que les amusemens de la solitude ne seront pour cette belle que les distractions de l'amour impatient dans l'attente d'une réunion prochaine et désirée. Le *quoties conabere* du vingt-septième vers, est une expression trop libre de cette impatience, dont l'amant de Cynthie promet de soulager le tourment, en quittant la ville sous peu de jours. Dans la suite, il en préviendra le retour, en abrégeant ses chasses, quel qu'en soit l'attrait, tant sur les collines, que dans les bois qui bordent le *Clitumne*. La marche de Properce est si rapide, qu'on ne peut l'atteindre sans un grand effort d'attention, dont on est bien payé, quand une fois on l'entend.

[1] *La jambe à demi-nue, tu préluderas à de champêtres danses*. Il y a dans le texte, *nuda choreas imitabere Sura*,

tu danseras à la manière des nymphes. *Nuda sura* n'est pas mis ici pour *nudo pede*, sans chaussures. Ces mots expriment la simplicité du cothurne à l'usage des nymphes champêtres.

[2] *Mes chiens intrépides.* M. de Buffon, dans le magnifique éloge qu'il a tracé du chien, relève surtout l'intrépidité de cet animal né pour la guerre. On nous permettra de transcrire ici cet éloge dans toute son étendue.

« Le chien, fidèle à l'homme, conserva toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux : il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau, il s'y fait mieux entendre que la voix du berger; la sûreté, l'ordre et la discipline, sont les fruits de sa vigilance et de son activité; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protège, et contre lequel il n'emploie jamais la force, que pour y maintenir la paix. Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendans, qu'éclate son courage, et que son intelligence se déploie toute entière. Ses talens naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur, a donné le signal d'une guerre prochaine, brûlant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports. Il annonce par ses mouvemens et par ses cris l'impatience de combattre, et le désir de vaincre; marchant ensuite en silence, il cherche à reconnoître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort; il recherche ses traces, il les suit pas à pas; et par des accens différens, indique le tems, la distance, l'espèce, et même l'âge de celui qu'il poursuit. »

[3] *Et rendrai leurs dépouilles au pin qui les réclame.*

Le texte dit : *Reddere pinu cornua.* Cette expression est d'une grande beauté. On sait que les bêtes fauves, et les cerfs en particulier, se nourrissent d'écorces d'arbres, et que c'est de cette substance, selon plusieurs naturalistes, que se forme leur bois, qui est une espèce de végétation. Ce secret de la nature pouvoit fort bien être connu du savant Properce ; et il est à croire que le mot *reddere* y fait allusion. On a déjà observé que les poëtes emploient souvent l'ablatif pour le datif. *Pinu* est mis ici pour *pinui.* C'est une licence à laquelle Properce revient souvent.

4 *Le Clitumne.* Ce petit fleuve, s'il faut en croire les poëtes, avoit la propriété de blanchir les troupeaux qui s'y désaltéroient. Toute la campagne qu'il arrose fut peuplée du meilleur gibier. Voyez note [2], Élégie XXème Livre Ier.

5 *Sois toujours forte contre tes sens*, etc. *Tu, quoties aliquid conabere ;* toute la difficulté de ce passage, roule sur ce dernier mot qui, de quelque manière qu'on l'interprête, ne sauroit présenter qu'une idée fort obscène. Nous croyons, avec Passerat, qu'il offre le même sens que *parabis peccare*, toutes les fois que tu seras au moment de succomber. C'est ainsi que Juvénal l'entend dans ce passage de sa Xème Satire.

Vel si
Coneris, jacet exiguus cum ramice nervus.

6 *De te prodiguer tous ces noms, etc.* Le texte porte : *In assidua mutem tua nomina lingua*, de changer ton véritable nom, et de le changer sans cesse, *in assidua lingua.* La précision, qui fait la beauté de ce vers, est délicieuse ; et Properce semble avoir pris à tâche d'y tronquer son idée pour la mieux faire sentir.

ELEGIE XX.

24.

ELEGIA XX.

AD CYNTHIAM.

Quid fles abducta graviùs Briseide? quid fles
 Anxia captiva tristiùs Andromacha?
Quidve mea de fraude Deos, insana, fatigas?
 Quid quereris nostram sic cecidisse fidem?
Non tam nocturna volucris funesta querela
 Attica Cecropiis obstrepit in foliis:
Nec tantum Niobe bis sex ad busto superba
 Sollicito lacrymans defluit à Sipylo.

Me licet æratis astringant brachia nodis;
 Sint mea vel Danaes condita membra domo;
In te ego et æratas rumpam, mea vita, catenas,
 Ferratam Danaes transiliamque domum.
De te quodcunque ad surdas mihi dicitur aures:
 Tu modò ne dubita de gravitate mea.
Ossa tibi juro per matris, et ossa parentis,
 (Si fallo, cinis heu! sit mihi uterque gravis)
Me tibi ad extremas mansurum, vita, tenebras.
 Ambos una fides auferet, una dies,
Quod si nec nomen, nec me tua forma teneret;
 Posset servitium mite tenere tuum.

ÉLÉGIE XX.

A CYNTHIE.

Pourquoi ces larmes plus douloureuses que celles de Briséïs [1] séparée d'Achille, que celles d'Andromaque [2], esclave de Pyrrhus? Pourquoi, dans ton désespoir, fatiguer le Ciel de tes plaintes, et m'accuser d'une lâche trahison, quand je te suis fidèle? Les bois d'Attique [3] ont retenti de sons moins lugubres, lorsque Philomèle [4] les remplit de ses nocturnes accens! A la vue des tombeaux de ses douze enfans, la superbe Niobé [5], changée en rocher du mont Sipyle, se fond en pleurs moins amers, moins abondans que les tiens.

Prisonnier dans la tour de Danaé [6], retenu par cent chaînes d'airain, pour voler à toi, chère vie, je briserois ces chaînes, et franchirois cette tour de fer. Je n'ai point d'oreilles pour tous les bruits qui t'accusent; rassure-toi de même sur la solidité de mes sermens [7]. Oui, je le jure, et par les cendres de mon père, et par celles de ma mère, je serai toujours à toi, dans la nuit même du tombeau. Qu'elles s'élèvent contre moi, ces cendres, si je deviens parjure! Un même jour, une même foi nous conduiront tous deux au bûcher. Quand tu ne serois pas la première, la plus célèbre de nos beautés, la douceur de ton empire me retiendroit dans tes fers.

Septima jam plenæ deducitur orbita Lunæ,
Cum de me, et de te compita nulla tacent.
Interea nobis non nunquam janua mollis.
Non nunquam lecti copia facta tui.
Nec mihi muneribus nox ulla est empta beatis;
Quicquid eram, hoc animi gratia magna tui.
Cum te tam multi peterent, tu me una petisti.
Possum ego naturæ non meminisse tuæ?
Tunc me vel tragicæ vexetis Erinnyes, et me
Inferno damnes, Æace, judicio;
Atque inter Tityi volucres mea pœna vagetur;
Tumque ego Sisyphio saxa labore geram.
Nec tu supplicibus me sis venerata tabellis.
Ultima talis erit, quæ mea prima fides.
Hoc mihi perpetuò jus est, quod solus amator
Nec citò desisto, nec temerè incipio.

Sept fois l'astre des nuits a complété sa carrière, depuis que nos amours sont le sujet des entretiens publics, depuis que ta porte s'ouvre au bonheur de tous deux, depuis enfin que je suis heureux sans réserve. Et ce n'est pas à de riches présens que je dois une seule de ces nuits ; ta généreuse tendresse a tout fait, tout donné. Recherchée d'une foule d'amans, Cynthie n'a recherché que Properce. Et j'oublierois des faveurs si gratuites ! Ah ! que plutôt toutes les furies de théâtre[8] se réalisent contre moi ; qu'Éaque me condamne[9] à devenir, à côté de Titye, la pâture de ses vautours ; à rouler, comme Sisyphe, le rocher qui fait son supplice. Ne t'abaisse donc plus, dans tes lettres, au langage des prières. J'ai commencé par la fidélité, je finirai par elle. Et cette loi, sitôt oubliée des autres amans, est un engagement sacré que j'ai réfléchi[10], que je tiendrai.

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE XXème DU LIVRE II.

POUR peu qu'on soit versé dans la connoissance des anciennes fables mythologiques, on n'est arrêté nulle part, même à la première lecture de cette pièce, où tout est clair, lumineux et limpide. Properce y relève la douceur et le désintéressement de sa maîtresse, dont les faveurs gratuites l'ont mis au comble du bonheur. Mais son principal objet est de la rassurer sur la fidélité qu'il lui jure. Il se dévoue à tous les supplices du Ténare, s'il manque à cet engagement. Il conjure Cynthie, dont il a comparé la douleur et les larmes à celles de *Philomèle* et de *Niobé*, de ne point descendre avec lui à d'humbles prières. *De tous les amans*, ajoute-t-il, *je suis le seul qui me fais une loi sacrée de mon premier choix, que seul j'ai suffisamment réfléchi.*

Jamais raccommodement ne parut mieux cimenté. Cynthie humble, soumise, et tremblante sur le sort de ses amours : Properce son apologiste et son consolateur ! A quelques pages plus haut, on ne s'attendoit pas à ce changement de rôles.

[1] *Briséïs.* Voyez note [3] de la IXème Élégie de ce Livre.

[2] *Andromaque*, femme d'Hector, et mère d'Astianax, devint esclave de Pyrrhus, fils d'Achille. Les plus grands poëtes ont célébré la douleur de cette illustre veuve du héros troyen; mais sa fidélité conjugale, et sa tendresse maternelle sont exagérées dans l'admirable tragédie de

Racine. C'étoit une tradition généralement reçue, qu'Andromaque avoit eu de Pyrrhus un fils nommé *Molossus*, et qu'elle épousa dans la suite le devin Hélénus, un des frères d'Hector, qui, à la faveur de sa grande jeunesse, avoit survécu au désastre de sa patrie.

[3] *Les bois d'Attique, etc.* Il y a dans le texte : *Cecroptis obstrepit in foliis*, parce que Cécrops fut le premier roi d'Athènes, qui étoit la capitale de l'Attique.

[4] *Philomèle* étoit fille de Pandion, roi d'Athènes. Sa sœur Progné avoit épousé Térée, roi de Thrace. Ce prince conçut pour sa belle-sœur une passion criminelle; et pour l'attirer dans ses piéges, il s'offrit d'accompagner cette princesse dans un voyage, où il se permit les dernières violences contre cette infortunée. Pour cacher son crime, il fit couper la langue à Philomèle, qu'il relégua dans une tour où on la gardoit à vue. La fille de Pandion étoit fort habile dans l'art de faire la tapisserie : son premier soin fut de broder son histoire sur un tissu qu'elle fit passer secrètement à sa sœur. Progné ne fut pas plutôt instruite du crime atroce de son époux, qu'elle en jura la vengeance; mais elle dissimula jusqu'aux fêtes de Bacchus. Ce terme arrivé, elle se met à la tête d'une troupe de bacchantes, et vient délivrer sa sœur, qu'elle conduit secrètement au palais de Térée. Leur fureur s'irrite encore à l'approche de ce barbare; et ne prenant conseil que de leur désespoir, elles égorgent le jeune Itys, et font servir sa chair à son père Térée, qui se repaît de ce mets détestable. Progné attend qu'il s'en soit rassasié, pour lui présenter la tête sanglante de son malheureux fils. Le roi de Thrace frémit de rage à ce spectacle; et tirant son épée, il veut se précipiter sur Progné; mais tout à coup il est métamorphosé en hupe, Progné en hirondelle, Itys en faisan, et Philomèle en

rossignol. Les poëtes supposent que le chant délicieux de cet oiseau exprime des plaintes, dont l'injure de Térée sera l'éternel objet.

[5] *Niobé*, fille de Tantale, et sœur de Pélops, avoit eu d'Amphion son époux, six enfans mâles et autant de filles. Enorgueillie de sa fécondité, elle osa se préférer à Latone. La déesse, indignée, fit tuer à coups de flèches tous les enfans de Niobé; et ce fut Apollon et Diane qu'elle chargea du soin de la venger. Cette mère inconsolable ne cessa de pleurer la mort de ses enfans, jusqu'à ce qu'elle fut changée en un rocher du mont Sipyle. L'éternelle humidité de ce rocher, a fait dire aux poëtes, que la métamorphose de Niobé n'avoit point arrêté ses larmes.

[6] *Danaé*. On sait qu'Acrisius voulant soustraire sa fille Danaé aux poursuites de Jupiter, la renferma dans une tour d'airain, et que ce dieu trouva moyen d'y pénétrer à la faveur d'une pluie d'or, sous laquelle il se métamorphosa. Le sens de cette allégorie est qu'avec ce métal, l'amour triomphe de tous les obstacles.

[7] *Rassure-toi sur la solidité de mes sermens. Tu modò ne dubita de gravitate mea.* Le mot *gravitas* est souvent pris dans le sens de constance et de fidélité : c'est ainsi que Cicéron l'emploie quelquefois.

[8] *Qu'alors toutes les furies de théâtre.* Properce donne aux Furies l'épithète de *Tragicæ*, par allusion aux Euménides d'Eschyle, poëte tragique.

[9] *Qu'Éaque me condamne, etc.* Voyez les notes de la XI[eme] Élégie du IV[eme] Livre.

[10] *Un engagement sacré que j'ai réfléchi, etc.* Ce passage est difficile; et une traduction littérale en seroit non-seulement plate, mais inintelligible.

ÉLÉGIE XXI.

ELEGIA XXI.

AD CYNTHIAM.

Ah! quantùm de me Panthi tibi pagina finxit,
  Tantùm illi Pantho ne sit amica Venus.

Sed tibi jam videor Dodona verior augur.
  Uxorem ille tuus pulcher amator habet.
Tot noctes periere : nihil pudet. Aspice, cantat
  Liber : tu nimium credula, sola jaces.
Et nunc inter eos tu sermo es : te ille superbus
  Dicit se invito sæpe fuisse domi.
Disperam, si quicquam aliud, quam gloria, de te
  Quæritur. Has laudes ille maritus habet.
Colchida sic hospes quondam decepit Iason.
  Ejecta est, tenuit namque Creusa domum.
Sic à Dulichio juvene est elusa Calypso :
  Vidit amatorem pandere vela suum.
Ah! nimium faciles aurem præbere puellæ,
  Discite, desertæ, non temerè esse bonæ.
Huic quoque, qui restat, jampridem quæritur alter.
  Experta in primo stulta cavere potest.
Nos quocunque loco, nos omni tempore tecum,
  Sive ægra pariter, sive valente sumus.

ÉLEGIE XXI.

A CYNTHIE.

PUISSENT les calomnies que t'écrit Panthée[1] sur mon compte, être la mesure du courroux de Vénus !

Conviens désormais, ma Cynthie, que les oracles de Dodone sont moins sûrs que mes prédictions. Cet Adonis, ton amant, vient de passer sous les lois de l'hymen. Que de nuits perdues, dont tu ne rougis pas, trop crédule amante ! Entends-le chanter ! il est libre[2], et te voilà, pauvre délaissée, en butte aux sarcasmes du nouveau couple. L'insolent appuie sur sa répugnance à se trouver à vos rendez-vous. Que je meure, s'il a jamais eu d'autre objet dans ses amours avec toi, que la vaine gloire ; c'est du moins le parti qu'en tire cet adroit mari. Tel fut autrefois Jason, hôte perfide, qui chassa Médée de son lit, pour y placer Créuse[3]. Tel fut le galant Ulysse, fuyant à pleines voiles sous les yeux de Calypso lâchement abusée. Beautés, dont l'oreille est toujours ouverte à de fausses promesses, apprenez, de votre abandon, à placer moins légèrement vos faveurs. Et l'on cherche à loisir un successeur à celui qui reste fidèle[4] ! Cependant un premier essai de ce genre devroit éclairer la moins expérimentée. Mais en tous lieux, mais en tout tems, malade ou non[5], tu seras mon inséparable compagne.

REMARQUES

SUR L'ÉLÉGIE XXIeme DU LIVRE II.

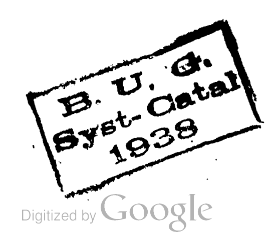
Je crois impossible d'apercevoir aucune espèce de connexion entre les deux premiers vers de cette Élégie, et le reste de la pièce. Un certain *Panthée* a débité je ne sais quoi d'injurieux contre Properce; c'est une calomnie. La meilleure manière de la repousser, eût été de n'y pas répondre; mais notre poëte le fait avec une brièveté qui équivaut presque au silence : il dévoue son ennemi au courroux de Vénus; et son mépris pour *Panthée* et ses malignes inventions, ainsi bien établi, il entre en matière sur un sujet qui n'a point trait à sa querelle avec *Panthée*. Il y a plus que de l'esprit dans la tournure que prend ici le ressentiment adroit, ou le dédain réel de Properce. Il paroît s'égayer de très-bonne foi dans les dix-huit vers suivans, qui sont un long sarcasme contre Cynthie, à l'occasion du mariage tout récent de ce rival, dont il lui avoit prédit la défection prochaine. Il compare assez plaisamment ce déserteur infidèle, au *Jason* de la fable, dont la nouvelle épouse est la *Créuse*, comme Cynthie en est la *Médée*. Il n'en finit pas moins par des assurances, peut-être ironiques, d'une fidélité à toute épreuve. « *En maladie comme en santé, tu seras*, lui dit-il, *mon inséparable compagne.* » Ce dernier trait a bien l'air d'un reproche déguisé, mais plein d'amertume, en ce qu'il rappelle l'absence volontaire de ce rival préféré, tandis que Properce ne quittoit pas Cynthie mourante, et toujours infidèle. Voyez la IXeme Élégie de ce Livre.

[1] *Puissent les calomnies que t'écrit Panthée, etc.* Scaliger a cru que ces deux vers terminoient l'Élégie précédente. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne voit pas leur liaison avec la suite de l'Élégie XXIeme; mais, on l'a déjà dit, ce n'est pas une raison pour les en détacher. Ces brusques passages d'une idée à une autre, sont très-fréquens dans Properce. Son génie se plaît dans ce désordre; et ce seroit dénaturer sa manière, que d'y substituer une marche plus méthodique. En général, ce n'est que dans le cas des contradictions évidentes, qu'on doit se permettre les déplacemens que Scaliger a trop souvent hasardés; et dans le cas particulier de cette Élégie, ce seroit mutiler, en quelque sorte, le génie de Properce, que d'y retrancher les deux vers, dont l'isolement fait toute la beauté. Quoi qu'il en soit, le Panthée dont il s'agit ici, fut un poëte contemporain de Properce : il y a quelque apparence qu'il fut aussi son rival; et que pour le détruire dans l'esprit de Cynthie, il composa contre lui quelque libelle. Comme on l'a vu, Properce borne sa vengeance aux deux vers qui ouvrent cette Élégie. Dans le reste de la pièce, il rappelle à sa maîtresse ses complaisances pour un autre amant que l'hymen vient de lui enlever.

[2] *Entends-le chanter! il est libre*, etc. *Aspice, cantat liber.* Cette expression peint très-bien la liberté d'une âme affranchie de toute affection profonde. On ne chante guère quand on est occupé d'une grande passion. Pour exprimer la sécurité d'un voyageur qui *chemine* sans argent, Juvénal a dit à peu près dans le même sens :

Cantabit vacuus coram latrone viator.

[3] *Pour y placer Créuse, etc.* Voyez note [7] de la XVIeme Élégie de ce Livre.



4 *A celui qui reste fidèle. Huic quoque qui restat*, à celui qui reste, ou qui s'obstine à ne point aimer ailleurs. Quelques éditions portent, *nunc quoque*, et d'autres *hîc quoque*; mais de ces trois leçons, celle qu'on a cru devoir adopter, nous paroît la moins obscure. Le *quæritur* du même vers ne peut s'entendre qu'avec le datif *huic* son régime.

5 *Malade ou non, etc.* Il y a dans le texte : *Tecum sive ægra pariter, sive valente sumus*, que tu sois en santé, ou que tu sois malade, je ne te quitterai jamais. *Malade ou non*, est moins traînant, et j'ai préféré cette locution, parce qu'on n'a jamais tort d'être court, quand ce n'est pas au préjudice du sentiment ou des idées.

FIN DU TOME PREMIER.

